

En couverture et dans cette édition, la plupart des gravures sont extraites du livre intitulé « Vies des Saints pour tous les jours de l'année » par F.P.B., Tours, Alfred Mame et Fils, éditeurs, 1889.

Adolphe JACOBY

Saintes et saints invoqués en Flandre et en Wallonie

Livre conçu et réalisé par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be



Adolphe JACOBY est né à Grandmenil le 17 août 1888. Il embrassa très tôt la carrière militaire en faisant ses premières armes à l'École Régimentaire du 6^e de Ligne à Ath. Il épousa Madame Marguerite Rolly. Ancien combattant 14-18, prisonnier et invalide de guerre 40-45 et Major honoraire, il était titulaire de nombreuses distinctions honorifiques. Il vécut les dernières années de sa vie à Sint-Kruis-lez-Brugge, entouré de l'affection de ses enfants et petits-enfants.

En 1935, il publia aux Éditions de Belgique : « Ouvrez le Ban ! », « Garde à Vous ! » et « Saluez ! ». Et en 1938, aux Éditions Jos. Vermaut à Courtrai : « Au drapeau ! ». Ces quatre ouvrages glorifient d'éminents anciens combattants de 14-18. Et en 1948 parut : « Derrière les barbelés - 1940-1945 (Colditz - Eischtätt - Fischbeck - Neubrandenburg - Prenzlau) » aux Éditions Bordeaux-Capelle à Dinant. Il y consigna ses mémoires de prisonnier de guerre.

Humaniste accompli, il fut un correspondant talentueux et assidu aux « ANNONCES DE L'OURTHE » (de 1969 à 1976) à l'Imprimerie Jean Petitpas à Bomal s/O. Durant ces années, il envoya avec une régularité sans pareille plus de deux cents articles abordant tour à tour les saints du calendrier, les localités du Nord-Luxembourg, les fêtes religieuses et profanes et leur folklore et un grand nombre de thèmes dépeignant le terroir, les us et coutumes du temps de sa jeunesse aux alentours de Grandmenil, son village natal.

Son style, limpide, laisse transparaître sa grande culture, son amour immodéré pour le « bon vieux temps » et son esprit poétique. Il avait cette faculté étonnante de fouiller dans sa mémoire et de restituer de façon saisissante les scènes anciennes qu'il avait vécues et toutes les senteurs qui planaient autour d'elles. C'est tout naturellement qu'il touchait l'âme du lecteur grâce à la justesse de sa prose dépourvue d'emphase.

En 1976, une trentaine de ses articles furent réunis pour constituer un livre : « L'ARDENNE AU BON VIEUX TEMPS » qui connut un réel succès, d'où plusieurs rééditions successives aux ÉDITIONS JEAN PETITPAS À BOMAL s/O. Quarante ans plus tard (en 2016), un second tome portant le même titre a été mis en page et diffusé exclusivement sur le net grâce au site eglise-romane-tohogne.be. Et à présent (en 2024), cette publication électronique vous fera découvrir une nouvelle édition intitulée « SAINTS ET SAINTES INVOQUÉS EN FLANDRE ET EN WALLONIE ». Les 40 articles rédactionnels retenus proviennent également du même « toutes-boîtes » renseigné ci-avant. Cette fois, on change de registre pour ne retenir que les saints et saintes du calendrier particulièrement invoqués en Belgique.

Durant toute sa vie, Adolphe Jacoby garda la nostalgie de nos coteaux ardennais où il revenait souvent. Sa gentillesse et l'affabilité dont il faisait preuve dans tous ses contacts ont laissé chez ceux qui l'ont connu un souvenir impérissable.

Le 24 mai 1976, il quittait soudainement ce monde, laissant une multitude de lecteurs particulièrement désolés.

I

Sainte Gudule et ses légendes



Sainte Gudule qui, avec l'archange saint Michel, se partage le patronat de Bruxelles, est une sainte de chez nous. Elle naquit, en effet, vers 650 au château de Ham, près de Moorsel dans le pays d'Alost. Elle était la fille du comte Witger et de sainte Amelbergue, sœur de sainte Renelde, de sainte Pharaïlde et de saint Émebert, évêque de Cambrai et d'Arras, cousine de sainte Valdegrude et de sainte Aldegonde, nièce du bienheureux Pépin de Landen, donc proche parente de sainte Begge et de sainte Gertrude, première abbesse de Nivelles qui était sa marraine.

Fille de sainte, sœur de saintes, cousine de saintes, elle marcha vers les traces de ses devancières. Elle fut élevée à Nivelles sous les yeux de sa parente et lorsque celle-ci mourut en 659, elle retourna près de ses parents où elle vécut une vie austère et pieuse. Elle était sévère pour elle-même, mais indulgente pour les autres ; elle pratiquait la charité, se privant du nécessaire pour pouvoir augmenter ses aumônes ; elle était bonne, douce et simple, comme il convient à une sainte. Les pauvres dont elle s'était faite la protectrice et l'amie disaient : « Gudule passait de longues heures en prières. » La lecture religieuse faisait ses délices. Plongée dans une contemplation sans fin, elle adressait, jour et nuit, des oraisons vers le ciel. Dans la chapelle du château, elle restait des journées entières abîmée dans des songeries évocatrices des hauts faits des saints et des saintes. Pourtant, elle préférait de beaucoup se rendre à la chapelle de Saint-Sauveur, au village de Moorsel, surtout la nuit.

On raconte que par une très obscure soirée d'hiver, elle y alla précédée d'une servante qui portait une lanterne allumée. Soudain, la lumière s'éteignit et un rire sarcastique troubla le silence. C'était le diable qui, voulant troubler les pieux pèlerinages, avait souillé la chandelle de la lanterne. La servante tomba à genoux de frayeur ; les rires du démon redoublèrent et

Gudule, un instant elle aussi effrayée, joignit les mains, les leva vers le ciel en s'écriant : « Seigneur, faites que le malin disparaisse. » Puis, tombant elle-même à genoux à son tour, elle fit une prière à Dieu, le suppliant de rallumer la lanterne afin qu'elle pût continuer sa route, car on n'y voyait goutte. Sur ce, on entendit une grande plainte : c'était Belzébuth qui fuyait en gémissant car une lumineuse clarté descendit d'en haut et un ange, dans une traînée d'or, rallumait la chandelle. Puis il disparut, laissant derrière lui un parfum d'encens. Gudule put ainsi faire ses oraisons et plus jamais le diable ne tenta de s'approcher d'elle.

Gudule fut donc une sainte et bonne jeune fille. Durant toute sa vie, elle soulagea la misère d'autrui, aimant les pauvres, les consolant dans leurs afflictions, les encourageant dans le malheur, les secondant dans la détresse. Elle était humble, elle était simple, elle était charitable. Elle portait elle-même des provisions à ceux qui avaient faim, des vêtements à ceux qui étaient déguenillés et des remèdes à ceux qui étaient malades. Elle était la consolatrice des vieux, des orphelins et des abandonnés. Et le monde l'aimait, la vénérait. Ainsi s'écoula sa vie. Elle mourut le 8 janvier de l'an 712, en son château de Ham, où elle fut inhumée.

Au temps de Charlemagne, son corps fut transféré en l'église de Saint-Sauveur, à Moorsel. Et l'on raconte encore : Quand Gudule la sainte abandonna cette terre, tous les pauvres pleurèrent et suivirent sa dépouille. Lorsque plus tard, au temps de Charles le Grand, empereur de l'Occident, on porta son corps en l'église qu'elle avait aimée, tout le monde prit part au cortège. Or, on était en plein hiver et ces malheureux qui allaient presque nus tremblaient de froid car la saison était rude ; mais ils feignaient de ne pas s'en apercevoir et ils marchaient sur la route blanche de neige, recueillis et navrés. Car le souvenir de la morte était vivace encore et ils se souvenaient du bien qu'elle leur avait fait. Mais voici que, soudain, au passage du corps de la sainte, un arbre, planté au bord du chemin, secoua ses branches et fit tomber la neige qui le couvrait. Puis, aux yeux étonnés de la foule, il inclina ses rameaux au-dessus du cercueil, et ceux-ci, à l'instant, se couvrirent de feuilles et de fleurs. La

foule étonnée se mit à genoux dans la neige, fit une prière, puis le cortège continua sa route. Il arriva bientôt à l'église de Saint-Sauveur et le corps de Gudule la sainte fut déposé dans un caveau. Et quand le peuple sortit de l'église, ce furent des cris de surprise, des exclamations de joie et de bonheur. Car l'arbre s'était arraché de lui-même du sol et, quittant le bord de la route, était venu se planter devant la porte du sanctuaire. On l'y vénéra longtemps.

Charlemagne, dans un de ses voyages qu'il fit dans nos contrées, visita le tombeau de Gudule sa parente, l'orna de présents magnifiques et donna de grands biens au monastère de Moorsel qu'il avait fondé.

Lorsque les Noordmannen envahirent le pays, les reliques de la sainte furent transportées au Castel de Chèvremont près de Liège. Après le départ des « hommes du Nord », le couvent de Moorsel se relevant de ses ruines, on y rapporta les restes de Gudule. Mais vers 940, un homme puissant nommé Wenemar s'empara, sans craindre les foudres de l'Église, du monastère et des biens de Moorsel. Plus tard, Charles de France, duc de Lotharingie, né et résidant à Bruxelles, fit d'actives démarches auprès d'Ermanfroid, fils de Wenemar, afin qu'il rendît aux religieuses les terres volées. Mais Ermanfroid s'y refusa et tout ce que Charles put obtenir de lui fut que les reliques de Gudule seraient transférées à Bruxelles. Cela se passait vers l'an 980. Or, en ce temps-là, Charles de France était duc de Lothier. Il habitait un château situé près de Saint-Géry. Ce château, ancienne résidence des premiers comtes de Louvain, avait comme dépendance une modeste chapelle qui devint plus tard l'église de Saint-Géry. C'est là qu'il fut ordonné de transporter les restes vénérables de sainte Gudule.

Écoutez ce qu'il advint au cours de cette cérémonie. Le cercueil se trouvait alors dans l'église ; le duc et sa suite attendaient, pieusement prosternés, qu'on ouvrît le cercueil afin de constater qu'aucune tromperie n'avait eu lieu. Au moment où fut enlevé le couvercle, voici que, soudain, une obscurité profonde se fit dans le saint lieu. Les assistants frappés de terreur se signèrent. Pourquoi ce prodige ? N'étaient-ils pas dignes d'examiner les restes de la sainte ? Celle-ci refusait-elle de se

laisser voir ? Peut-être y en avaient-ils dans l'assistance qui n'avaient pas la conscience pure. Ceux-ci passèrent trois jours dans le jeûne et la prière. Puis ils se rendirent à nouveau à l'église et rien de semblable n'eut plus lieu. Après qu'on eut vu les reliques, le cercueil fut refermé et scellé du sceau ducal. Le duc Charles fit don à la fabrique d'église d'une partie du village de Molenbeek, de six familles avec leurs serfs et de nombreux et riches ornements. C'est depuis lors que sainte Gudule est la patronne de Bruxelles. Mais il était écrit que sainte Gudule ne reposerait pas encore en paix dans le nouvel asile qu'on lui avait accordé.

C'était du temps de Lambert II dit Baldéric, à qui Bruxelles doit sa première enceinte. Alors déjà existait au coin du Treurenberg et de la plaine Sainte-Gudule, une église placée sous le vocable de saint Michel. Lambert, voulant donner plus d'importance à sa résidence favorite, résolut d'en construire une seconde. Il la fit bâtir sur la colline de Saint-Michel à l'emplacement que la collégiale occupe aujourd'hui. Elle fut bénite par Gérard 1^{er}, évêque de Cambrai, le 16 novembre 1047. Le même jour, les reliques de sainte Gudule y furent transférées de l'église Saint-Géry sur l'ordre du duc Lambert. La double cérémonie eut lieu avec la plus grande pompe. Et afin de marquer celles-ci d'une pierre blanche, le duc Lambert donna à l'église des terres importantes et institua un collège de douze chanoines auxquels il accorda certains privilèges. Dès ce moment, l'église s'appela église Saints-Michel-et-Gudule.

Au sujet de ce qui précède, voici ce que des documents anciens racontent : « Or, au temps où le comte Baldéric fit transférer les reliques de sainte Gudule de l'église de Saint-Géry à celle qu'il venait de fonder, les femmes du quartier Saint-Géry résolurent de s'opposer à cette translation. Car elles aimaient la sainte, comme autrefois les pauvres du pays d'Alost. Le duc mentait quand il disait qu'on ne conservait pas le tombeau de Gudule avec assez de soin. Jamais sainte n'avait été si gentiment honorée, jamais sainte n'avait vu de pieuses fidèles s'agenouiller aussi dévotement devant elle. Oui, il mentait le duc et puisque les hommes ne voulaient pas s'occuper de l'affaire, les femmes s'en chargeraient. Au reste, ce que femme veut, Dieu le veut !

Le jour arriva où un brillant cortège vint prendre à Saint-Géry les restes de sainte Gudule pour les transporter à Saint-Michel. Il entra dans l'église puis en sortit avec le précieux dépôt et se dirigea vers le haut de la ville. Mais les femmes veillaient. Elles arrachèrent les roseaux qui croissaient sur les bords de la Senne et au moment où les notables et le clergé qui accompagnaient le corps passaient au pont du Miroir (rue des Pierres), elles se précipitèrent en brandissant les roseaux, essayèrent d'entraver la marche de la procession et de reprendre leur sainte. Combat singulier ! Hélas ! les femmes furent les plus faibles, quoique cela n'arrive pas souvent. L'ordre fut rétabli non sans peine et la cérémonie s'acheva sans autre incident. Mais depuis, pour perpétuer cet acte héroïque, un usage singulier resta en vigueur dans le quartier de Saint-Géry jusqu'au siècle dernier. Tous les ans, le 11 août, il y avait fête dans les rues. Et sur les maisons on arborait un roseau ou une branche d'arbre supportant des culottes en commémoration du courage et de la valeur des femmes de Saint-Géry.

L'église, consacrée en 1047, fut détruite par un incendie en 1072. On la reconstruisit au XII^e siècle. Les travaux durèrent trois cents ans. Des transformations y furent opérées à plusieurs reprises, notamment en 1532, époque à laquelle on construisit la riche chapelle du « Sacrement des Miracles ».

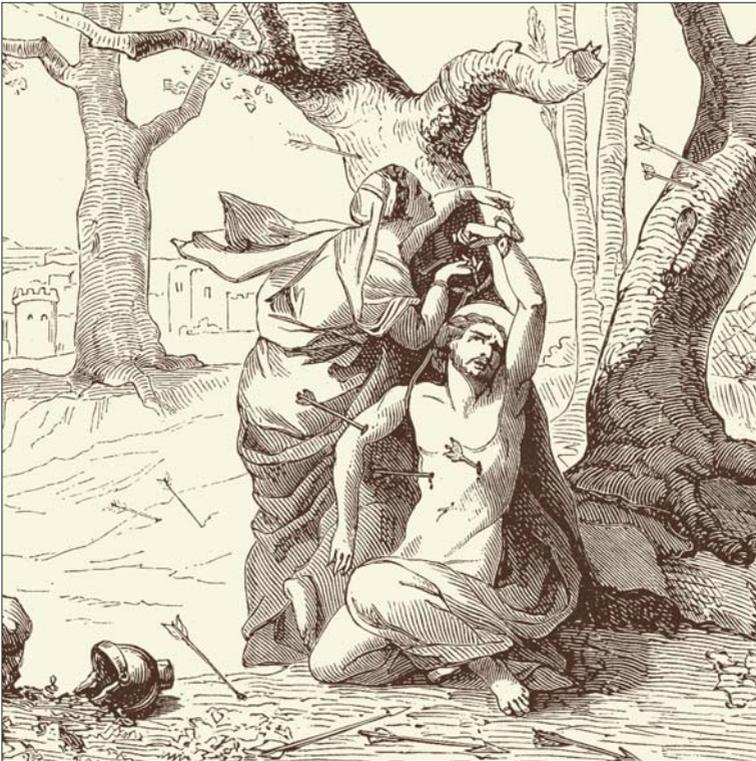
Le splendide édifice eut fort à souffrir des troubles religieux du XVI^e siècle. Le 6 juin 1579, il fut complètement pillé et saccagé par les iconoclastes. Ce fut une œuvre honteuse : les statues furent brisées, les peintures déchirées, les autels brûlés et les tombeaux eux-mêmes mis en pièces et dispersés. C'est alors que disparurent les reliques de sainte Gudule.

À part la collégiale de la capitale, nous ne connaissons pas d'autre église en Belgique placée sous le vocable de sainte Gudule. Toutefois, il existe à Moorsel, village d'origine de la sainte, une chapelle renommée qui lui est dédiée et qui date du XV^e siècle.

Peu de jeunes filles belges d'aujourd'hui portent le nom de la sainte protectrice de Bruxelles et l'on se demande vraiment pourquoi. Un jour peut-être, et nous l'espérons, le nom de cette sainte de chez nous sera à nouveau à l'honneur !

II

Saint Sébastien et ses archers



Saint Sébastien naquit à Narbonne vers l'an 250. Ce soldat, enfant des Gaules, portait un cœur d'apôtre sous la cuirasse d'un prétorien. Pénétrer dans les cachots, secourir les confesseurs, convertir les geôliers, telle fut, pendant plusieurs années, sa mission. De tels actes accomplis autour de Dioclétien, l'ennemi des chrétiens, ne pouvaient manquer de trahir l'apostolat et le nom du jeune capitaine du prétoire.

L'empereur lui reproche son ingratitude : « J'ai compris, lui répond le chef de la cohorte prétorienne, toute la folie de prier des pierres et des bronzes et, nuit et jour, j'ai adoré le Christ, le Dieu qui s'est fait homme pour votre salut et pour celui de l'empire. »

Dioclétien le livre alors aux archers de Mauritanie qui l'attachent à une colonne et le percent de flèches. Sébastien cependant respirait encore lorsqu'il fut recueilli par Irène, la pieuse veuve de Castule, de cet intendant des étuves de l'empereur, dont la demeure fut quelque temps le refuge des chrétiens et qui, pour cela, avait été enterré vivant.

Irène panse les blessures du martyr et le rend à la vie. Sébastien se présente alors devant Dioclétien auquel il reproche son injustice et sa cruauté à l'égard des malheureux qui prient pour lui. Dioclétien le livre à nouveau à ses soldats, le fait conduire à l'hippodrome et ordonne que là on le fustige jusqu'à ce qu'il expire sous les coups, et afin qu'il ne reste aucun vestige de son corps, il le fait jeter dans un cloaque. Mais une autre sainte femme veillait, c'était sainte Lucine. Celle-ci retira le martyr de la fosse de boue et le transporta au cimetière de Calixte. Ceci se passait en l'an 288.

Deux églises ont été consacrées à Rome au souvenir de saint Sébastien : Saint-Sébastien sur le Palatin marque le lieu de son supplice, et Saint-Sébastien aux Catacombes, sur la voie d'Ostie, celui de sa sépulture. Bâtie sur les célèbres catacombes de Saint-

Calixte, on met cette basilique au nombre des six construites par Constantin. Restaurée au XII^e siècle par le pape Adrien 1^{er}, elle fut réédifiée en 1611 par le cardinal Scipion Borghèse, dans le style de l'époque.

Saint Sébastien est vénéré dans plusieurs églises de Belgique. En voici quelques-unes : Au fond de l'église d'Assche est appendu un triptyque sur bois représentant « Le Martyr de Saint Sébastien » attribué à Frans Floris et Breughel de Velours.

À Watervliet, l'un des autels latéraux de l'église paroissiale dédiée à saint Christophe est décoré d'une toile représentant également « Le Martyre de Saint Sébastien ». Un des triptyques des bas-côtés datant du XV^e siècle représente également le martyre du saint et est attribué à Jean Metsys.

Trois villages de notre Luxembourg ont saint Sébastien pour patron : Loyers du doyenné de Jambes ; Cetturu (Tavigny) du doyenné d'Houffalize et Naomé, de celui de Gedinne.

Le dimanche 20 janvier, on fête saint Sébastien, patron des archers. Cette fête était très populaire quand fleurissaient les gildes des tireurs à l'arc. La gilde faisait dire une messe solennelle en l'honneur de son saint patron. Le reste de la journée se passait en réjouissances dont souvent le « tir du Roi ». Celui qui abattait le « Coq » était roi. Si l'on avait été trois fois roi consécutivement, on recevait le titre d'empereur.

Toute cette splendeur corporative a disparu. Mais les sociétés de tir à l'arc qui ont soit saint Georges, soit saint Sébastien comme patron survivent en beaucoup de localités. Les tirs du roi, les tirs de sociétés, les tirs publics, soit à la perche, soit au berceau, sont toujours florissants. C'est ainsi qu'à Feluy, notamment, les archers qui forment une des plus anciennes gildes du Hainaut — leur origine remonte à 1311 — ne manquent pas de fêter, chaque année, la Saint-Sébastien. La veille au soir, selon la tradition, le tambour de la gilde annonce la fête et se rend chez le roi. Le 20 janvier au matin, appel au tambour, réunion de la gilde en son local pour se rendre en grande pompe à la messe de saint Sébastien, suivie dans l'église, de la procession aux flambeaux au cours de laquelle la vieille statue en bois du saint patron, et qui appartient à la société, est portée par les

derniers membres admis à la confrérie. À l'issue de la cérémonie, les archers rentrent au local où les honneurs sont rendus au roi.

À Opheylissem en Brabant, le tir à la perche est aussi organisé, chaque année, par la confrérie Saint-Sébastien. Le meilleur tireur est proclamé roi pour un an et il s'honore d'un large collier composé de plaques d'argent. De plus, la royauté de celui-ci est fêtée au cours d'un banquet de renom.

Saint Sébastien est aussi très en honneur à Léau où la plus ancienne plaque du cellier de la gilde est datée de 1627.

Mais c'est certainement à Bruges que survit la plus importante gilde des Archers de Saint-Sébastien. Un arrêté royal de 1958 en a classé l'immeuble et son enclos sis Carmestraat. Cet arrêté classe non seulement comme monument historique l'immeuble avec tourelle de la gilde, la galerie couverte du tir à la cible et les deux aubettes abritant les cibles, mais il élève également au rang de site classé, l'ensemble formé par les immeubles précités ainsi que les jardins et terrains environnants.

Le complexe des bâtiments date en grande partie du XV^e siècle mais la gilde est beaucoup plus ancienne. Certains font remonter sa fondation au temps des Croisades parce que les archers portent toujours les armoiries de Jérusalem. Toutefois, c'est au début du XIV^e siècle qu'il faut situer l'origine de cette confrérie devenue une société royale belge en 1834. Dès son origine, la Confrérie de Saint-Sébastien a été intimement liée à l'histoire de Bruges. Au début, elle n'était, comme d'ailleurs dans d'autres villes flamandes, qu'une compagnie militaire et communale d'archers, à laquelle les comtes de Flandre et les communes ont fait fréquemment appel en cas de guerre. Aussi, primitivement, les tirs constituèrent-ils de réels exercices militaires plutôt que des joutes sportives. Le tir se pratiquait aussi bien horizontalement qu'en hauteur. Dans ce dernier cas, il fallait abattre « l'oiseau » fixé sur une perche attachée à l'aile d'un moulin à vent. À noter que Bruges comptait autrefois une trentaine de moulins à vent bâtis sur ses anciens remparts; deux de ceux-ci subsistent encore en face des terrains occupés actuellement par la gilde.

Avec l'apparition de la poudre, les archers perdirent leur rôle militaire et constituèrent les premiers éléments de la police locale. Ses membres participaient officiellement à la Procession du Saint-Sang. Le plus ancien étendard date d'ailleurs de ce temps-là (1415). Bruges étant la résidence préférée des ducs de Bourgogne, les archers de Saint-Sébastien eurent plus d'une fois l'occasion de recevoir ces princes et de leur servir d'escorte. Tel fut notamment le cas, le 21 avril 1477, lorsque le duc de Bavière fiança Marie de Bourgogne à Maximilien d'Autriche.

Au XV^e siècle, la gilde brugeoise de Saint-Sébastien était déjà une société prestigieuse, puisque en 1428, le pape Martin V lui octroyait une importante relique de son patron. Vers cette date, elle comptait plus de trois cents membres. En 1454, la confrérie recevait son propre terrain qu'elle occupa pendant 119 ans. Celui-ci fut vendu par parties en 1586 et en 1591 car en 1573 elle achetait une propriété à côté de l'ancienne, c'est-à-dire celle qui fait l'objet de la classification de 1958.

À l'époque, le local ne comprenait pas de chapelle et les archers faisaient célébrer leurs services religieux dans une chapelle de l'église de Frères Mineurs qui fut rasée par les iconoclastes en 1578. En 1686, les archers firent bâtir leur propre chapelle. La chapelle primitive démolie, la gilde acheta les matériaux provenant de cette destruction. Avec ceux-ci, on construisit, en 1579, la galerie couverte du tir et les aubettes abritant les cibles qui existent toujours. Toutefois, la nouvelle chapelle allait être désaffectée au XIX^e siècle, lorsque le libéralisme, prenant pied à la gilde, s'en prit à ses traditions religieuses.

La salle de réunion est un vrai musée. Elle date de 1662 et a été construite au moyen d'un don fait par Charles II, roi d'Angleterre dont le buste par Christophe Dieusaert y est conservé. On y voit aussi le portrait de Henri, duc de Gloucester, frère du roi, par J.V. Bookhorst. Le roi et le duc, chassés d'Angleterre, passèrent une partie de leur exil à Bruges et furent les hôtes assidus des confrères de saint Sébastien. Charles II se fit inscrire sur le livre d'or de la gilde en qualité de membre et laissa à son décès une somme de 3.600 florins à la société en considération de sa dette mortuaire et de celle de son frère.

On montre encore dans cette salle la flèche en argent qui fut offerte à la gilde par le duc de Gloucester, deux coupes en argent ornées d'emblèmes appropriés dont la reine Victoria honora la société, à l'occasion de la visite qu'elle fit avec le prince Albert, le 15 septembre 1843, jour où la jeune souveraine s'inscrivit au nombre des membres ; un étendard de la dernière croisade en 1845 ; des bijoux remarquables légués par Henri IV, roi de France, entre autres une chaîne en or avec le faucon de ses armoiries et des armes de la gilde, sceptre qui est encore porté par le roi de la gilde lors des fêtes d'apparat ; le portrait du roi Léopod 1^{er} par Joseph Kinsoen ; une série de portraits des chefs-hommes de la confrérie et enfin un tableau par Jean-Antoine Garremyn, représentant saint Sébastien lié à une colonne et criblé de flèches.

La reine Élisabeth d'Angleterre est membre honoraire de la gilde brugeoise comme l'est, à l'exemple de ses prédécesseurs, S.M. le roi Baudouin.

Plusieurs musées de Belgique témoignent de l'importance qu'eurent autrefois les gildes de Saint-Sébastien.

Au musée de la ville de Lokeren, à signaler : un document relatif au règlement original de la Confrérie de Saint-Sébastien qui y existait en 1613 ; une belle armoire en chêne plaqué de noyer avec marqueterie d'ivoire qui fut la propriété de cette confrérie. Ce meuble est décoré de sculptures représentant d'un côté saint Sébastien, de l'autre le tireur. Il y a aussi des vieilles lanières, des flèches d'honneur, des règlements ayant appartenu à la corporation ; tous ces objets datent de 1630.

Au musée Le Gulden Spoor (L'éperon d'or), 12, rue Saint-Vincent à Anvers, on peut admirer une assiette en céramique colorée en vert et décorée en son centre de l'image polychromée de saint Sébastien avec le tireur à l'arc. Une œuvre d'art représentant saint Sébastien au milieu de deux tireurs à l'arc. Un collier de la société d'arbalète d'Anvers et un autre de celle de Wesemael figurant saint Sébastien percé de flèches. Des colliers des gildes Saint-Sébastien de Ruysbroek et de Blaesveld. Deux plats en étain finement gravés représentant saint Sébastien. Plusieurs statues de saint Sébastien, notamment une en ivoire et une autre le représentant en soldat romain.

III

Saint Vincent



Les vignerons et vinaigriers — mais aussi les buveurs de bon vin — fêteront le 22 janvier leur saint patron. Saint Vincent, martyr, naquit à Saragosse, fut ordonné diacre par l'évêque Valère et mourut à Valence en 304, pendant la persécution de Dioclétien. Sa constance héroïque au milieu des supplices convertit, dit la tradition, son géôlier à la foi chrétienne.

À l'occasion de cette fête très populaire, non seulement en France mais aussi dans plusieurs villages de chez nous, peut-être certains se rappelleront-ils la chanson de Raoul Ponchon :

*Gloire à toi sur les monts !
Gloire à toi sous les treilles !
Ô Vincent ! qui là-haut as, sans doute, l'honneur
De vendanger pour les élus à pleines seilles.
Ainsi que de mettre en bouteilles
Le vin des Vignes du Seigneur !*

Deux localités du diocèse de Namur ont saint Vincent comme patron. Ce sont Cherain et Braibant. Cherain, Charancho en 666, est à 10 km de Houffalize. C'est là que les seigneurs de la villette ardennaise avaient leur rendez-vous de chasse et leur établissement y est encore parfaitement conservé.

En parlant de ce village, Ourtham a dit dans « Les Annonces de l'Ourthe » le 25-12-1970 : « En fouillant dans l'histoire, on apprend que Cherain eut une église à l'époque des premières civilisations. Dédiée à saint Vincent, elle fut probablement érigée par saint Remacle avant la réduction des frontières du pays de Stavelot en 670 ; en tout cas, signale l'abbé Denis Guillaume, on risque fort peu de se tromper en plaçant son origine au IX^e siècle, puisqu'elle est mentionnée en 864. »

Son église en style roman a été dernièrement restaurée. Le travail consistait à redresser les murs afin de conserver à l'édifice son cachet primitif.

Braibant dans le Namurois est à 4 km de Ciney. Son église de 1870, en style roman, est dédiée à saint Vincent. Un de ses curés fut l'abbé Rolin qui fut aussi curé de Grandmenil.

Le château de Halloy, qu'arrose le Bocq, est une ancienne résidence des princes évêques de Liège et la dernière demeure de feu M. d'Omalius, le savant géologue belge.

Saint-Vincent, village gaumais non loin d'Étalle, n'a pas comme on pourrait le croire saint Vincent pour patron mais bien saint Roch. Mais je pense bien que malgré cela, le patron des marchands de vin y est fêté le 22 janvier.

IV

Saint François de Sales



Saint François de Sales, qui fut évêque de Genève, naquit au village du Genevois, dans le château de Sales près d'Annecy (Savoie). Mgr Julien, membre de l'Institut, qui lui a consacré un livre en 1929, écrit en premières pages de ce livre : « Un château de grande montre et de grand logement, flanqué de six tours et de trois tourelles, dominant des cours, des étables, des granges et présentant, au-dessus du portail, deux belles fresques. D'autre part, le site lui-même formant un cadre approprié, à l'entrée d'un val étroit, le Val d'Usillon, au pied d'un mont abrupt et rocailleux et, en face, un autre bloc semblable et, entre deux, une plaine où s'est assis le château. Vers le couchant, voici des collines basses, fertiles qui ondulent. Vers le levant, le vallon qui escalade les montagnes d'où descend sur un lit de galets un torrent, tantôt à l'ombre de forêts de sapins, tantôt au flanc de falaises dénudées. Voilà le château de Thorens, en Savoie, voilà le berceau de François, nid d'aigle ou de colombe comme on voudra, les deux à la fois, car il y a de l'aigle dans l'envol de ce doux génie, et de la colombe jusque dans ses plus grands coups d'aile.

C'est là que, vers 1565, entra demoiselle Françoise de Sionnaz pour y vivre et y mourir en qualité de femme du seigneur François de Sales. Le contrat de mariage est daté de 1560, mais comme la mariée n'avait encore que sept ans, son mari dut attendre qu'elle eût atteint l'âge nubile. Or, il avait trente ans de plus qu'elle et quand naquit, le 21 août 1567, celui qui devait être saint François de Sales, la toute jeune mère n'était encore que dans sa quinzième année. Pour obtenir la main de la riche héritière, le seigneur dut prendre le nom de seigneur de Boisy. Ce dernier n'était pas sans gloire. Filleul du Prince de Luxembourg qui le fit venir à sa Cour en qualité de page, il parut à la Cour de France, entrevit François 1^{er} et la reine de Navarre ; il fit la guerre comme officier de cavalerie et servit la France aux sièges de Landrecies et de Saint-Dizier. À quarante ans, il

renonça à la vie des camps et aux aventures.

La petite Madame de Boisy eut bientôt fait de s'accoutumer aux devoirs austères qui l'attendaient à Sales. « Paisible en sa maison et attentive à son ménage. » Elle savait par ailleurs se montrer respectueuse à son mari, douce à ses domestiques, « honorable » envers ceux du dehors. Au demeurant, parfait chrétien, M. de Boisy s'occupait de sa « métairie ». La petite dame de Boisy s'habilla selon la mode du temps et dut faire penser à une poupée perdue dans le vaste château de Sales. Elle promit à Dieu que s'il lui donnait un fils, elle le lui consacrerait à l'avance et l'élèverait pour lui seul.

Ce fils naquit le jeudi 21 août 1567, deux mois avant terme. Le nouveau-né « fort petit, fluët et délicat ». La chambre de la jeune accouchée s'appelait la chambre Saint-François d'Assise. Le baptême fut l'occasion de grandes réjouissances. La noblesse des environs fut invitée au banquet. « On fit l'aumône à tous venants, depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit close. » Le parrain était François de la Fléchère et la marraine, Mme Bonaventure de Chevron, grand-mère de l'enfant. Ils nommèrent leur filleul François-Bonaventure.

La petite mère n'allait jamais à l'église sans y porter son poupon, et cela pour lui faire plaisir disait-elle. Elle l'emmenait avec elle en promenade et lui expliquait le spectacle qu'il avait sous les yeux. Elle lui apprenait ses prières qu'il écoutait fort attentivement. Et lui, quand il rencontrait les enfants de la ferme, il leur récitait ce qu'il venait d'apprendre. Un de ses jeux favoris était de dresser de petits autels et de les décorer de fleurs et d'images, tels qu'il les voyait à l'église. Son père plaça auprès de lui un prêtre, M. Dréage, qui lui apprit à lire. À dix ans, il est appelé à faire sa première communion ; il est confirmé le même jour. C'est une phase nouvelle de ferveur qui commence. Il s'oblige à visiter les églises chaque jour, et le soir venu, il passe le temps à lire la vie des saints. À onze ans, il se crut la vocation d'être prêtre et demanda la tonsure. M. de Boisy acquiesça, avec l'espoir que le rêve tomberait quand les cheveux repousseraient.

Quand François eut quinze ans, son père décida de l'envoyer à Paris pour parfaire ses études. Assis comme ses pareils sur la

paille, au quartier latin pour écouter la parole du maître, François fut un bon étudiant. Puis, sur l'ordre de son père, il alla étudier le droit à Padoue.

Être en Italie et ne pas descendre jusqu'à Rome ne se conçoit guère. Aussi François de Sales n'y manqua point, accomplissant le pèlerinage des catacombes et des sept basiliques, faisant oraison sous la neuve coupole de Michel-Ange et se rendant ensuite à Lorette pour s'y recueillir dans la chambre de la Sainte-Vierge. Rentré en Savoie, le jeune seigneur est envoyé par son père à Chambéry pour s'y voir conférer par le Sénat la toge d'avocat. Mais voici qu'il trouve en route son chemin de Damas : son cheval s'abat trois fois sur lui et chaque fois son épée jaillit du fourreau en forme de croix. Y ayant vu le signe de sa vocation, il s'engage dans les ordres sacrés et devient prévôt de la cathédrale de Genève et entreprend une mission dans le Chablais reconquis sur les Bernois protestants par Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Dans la seule ville de Thonon où il n'y avait plus que sept catholiques, leur nombre s'accroît jusqu'à huit cents.

En 1594, son oncle Claude Granier, évêque de Genève, le demande et l'obtient pour coadjuteur.

À Rome, où il est envoyé pour y être préconisé évêque de Nicopoli et coadjuteur de Genève, il est accueilli par le pape en ces termes empruntés au livre des Proverbes : « Buvez, mon fils de l'eau de votre citerne et que les eaux de votre fontaine s'écoulent bien loin : qu'elles arrosent les places publiques afin que chacun y puisse boire à souhait. »

Puis le nouveau coadjuteur se rend à Paris pour demander à Henri IV l'autorisation de prêcher la foi catholique aux Protestants du baillage de Gex, pays de l'ancienne Bourgogne acquis par le roi de France au traité de Lyon (1601), récemment annexé à la France. Sur la route du retour en Savoie, il apprend la mort de Mgr Claude Granier dont il est le successeur. Mais avant de s'installer à Annecy, fidèle à sa coutume, il s'enferme au château de Sales pour s'y préparer aux cérémonies du sacre qui ont lieu dans la petite église du village le 8 décembre 1602.

Le nouvel évêque visite son diocèse soit à cheval, soit à pied aux endroits où même un mulet n'oserait se risquer par crainte

des précipices. Dans les hameaux disséminés comme des ruches sur les pentes des Alpes, il se contente d'une paillasse de feuilles et de la bouillie de maïs ou polenta. Partout il se livre avec une ardeur nouvelle aux travaux de son apostolat. Dans les abbayes, il rétablit la règle bénédictine dans son intégrité.

Après avoir fondé dans le Chablais une congrégation d'ermites montagnards sous le titre de la Visitation, il entreprend de donner dans un faubourg d'Annecy, sous le même vocable, une nouvelle congrégation d'épouses de Jésus-Christ à l'Église. Pour cela Madame Jeanne Fremyot de Chantal, qui sera canonisée, lui apporte son aide dans l'été de 1610 à Sales où il a voulu séjourner pour la fête de la Trinité. Cette congrégation, au service des pauvres, sera un ordre de religieuses sous la règle de saint Augustin.

En 1619, ayant accompagné le cardinal de Savoie à la Cour de France, il se lie avec saint Vincent de Paul, refuse la coadjutorie de Paris que lui offre le premier cardinal de Retz et obtient dans la chaire des succès éclatants. Ensuite à Lyon, il se dépense sans compter alors que sa santé est compromise. La veille de Noël 1628, il pose la croix de l'église des Récollets, célèbre la messe de minuit en l'église des Filles de Sainte-Marie, puis à l'aube du jour une seconde messe devant le prince de Piémont et une troisième messe pour ses Visitandines. Après le dîner, il donne l'habit à deux postulantes et va prendre congé de la reine-mère Marie de Médicis.

Aussi, lorsqu'il s'apprête, le 27 décembre, à retourner en Savoie avec son souverain, il tombe en défaillance et il doit s'aliter. En serrant la main de l'un des siens, il dit, comme les disciples d'Emmaüs : « Il se fait tard et le jour est à son déclin ». Et ayant une dernière fois prononcé le nom de Jésus, il perd la parole.

Ce jour-là, le 28 décembre 1622, était la fête des Saints-Innocents, François de Sales « rendit son âme pure et innocente à Dieu, avec le même calme, la même tranquillité qui avait présidé à toute sa vie, à huit heures du soir, dans sa cinquante-sixième année et la vingtième de son apostolat ».

« François de Sales, écrit Mgr Julien, reçut dès le jour de sa mort la canonisation populaire. La foule vint honorer son corps

et lui faire toucher des chapelets et autres objets. M. Jacques Olier le fit embaumer. Son cœur fut porté au monastère de la Visitation et enfermé dans un reliquaire d'argent, puis quelques années plus tard dans un reliquaire d'or, présent de Louis XIII, en reconnaissance pour la guérison d'une grave maladie qu'il avait obtenue par l'intercession de ce saint cœur.

La cérémonie des obsèques eut lieu le 22 janvier 1623. Après l'office funèbre à la cathédrale, le corps fut porté dans l'église des Visitandines et posé devant la grille sous un lit d'armoisin blanc en attendant qu'on eût élevé un tombeau, à main droite, en entrant près du maître-autel. Lorsque plus tard on eut rebâti cette église (1648), on plaça les précieux restes dans une chapelle dédiée aux Saint-Innocents. C'est là que vinrent le vénérer rois et princes, hommes et femmes de toute condition jusqu'à la Révolution française. Mis en sécurité contre les profanations possibles, le corps de François de Sales fut, après la tourmente, ramené en lieu saint par les soins de Mgr Desselles, évêque de Chambéry. Il resta dans l'église Saint-Pierre jusqu'à ce que, en 1826, il fut rendu à la Visitation dans le monastère bâti au nord-ouest de la ville, grâce à la générosité du roi de Sardaigne, Charles-Félix. Enfin, depuis que les Visitandines se sont établies sur la colline du château, le corps de leur saint fondateur repose près de celui de la fondatrice — sainte Jeanne de Chantal — dans la crypte de leur nouvelle chapelle. »

François de Sales fut béatifié en 1661 et canonisé en 1665 par le pape Alexandre VI. Pie IX l'a proclamé docteur de l'Église. Saint François de Sales occupe un des premiers rangs parmi les écrivains français de son époque. Son style reflète les qualités charmantes de son âme. Il se distingue par une grâce aimable et fleurie. Il a laissé un *Traité de l'Amour de Dieu*, des *Sermons*, des *Entretiens spirituels* et des *Lettres*. Mais son principal ouvrage est *l'Introduction à la vie dévote* (1608) qui eut de son vivant quarante éditions. Ce livre, qu'on peut comparer aux *Essais de Montaigne* — mais d'un Montaigne croyant —, fut cent fois réédité après sa mort. Il le fut en notre siècle par Henry Bordeaux.

Saint François de Sales est le patron des écrivains et des journalistes, tandis que saint Jean Porte Latine l'est des imprimeurs.

Sainte Aldegonde

V



Sainte Aldegonde naquit de parents pieux, en 639, du temps de Dagobert 1^{er}. Elle résolut, dès sa plus tendre enfance, de vivre loin du monde pour Dieu seul et refusa toutes les offres de mariage qui lui furent faites. Sous l'influence de sa sœur Waudru, abbesse de Mons, elle se consacra à Dieu et devint fondatrice du monastère de Maubeuge. Favorisée de visions célestes, elle rendit son âme au Créateur le 30 janvier 684.

Au sujet de cette sainte, Maurice Tock et Pierre Schroeder, dans leur ouvrage « Les processions et les pèlerinages » (1), ont écrit : « Sainte Aldegonde est de chez nous. Sa famille compte de nombreux saints, dont sainte Waudru, sa sœur, l'époux de cette dernière, saint Vincent de Soignies, et bien d'autres encore. Parents, enfants et petits-enfants sont mis sur les autels.

À Maubeuge, où elle dirigea le monastère qu'elle y avait fondé et qui fut le berceau de la ville, elle fut atteinte, avant de mourir, d'un cancer du sein droit. C'est la raison pour laquelle elle est invoquée contre ce mal dans plus de trente églises qui lui sont consacrées dans notre pays : Alken, Deurle, Écaussinnes-Lalaing, Lemberge, Overboelare sont autant de lieux de pèlerinage très réputés, de même que Mespelare. Les grands jours de pèlerinage sont les dimanches après la Nativité de la Vierge. Ce jour s'ouvre une octave qui se clôture par une grande procession. Les pèlerins, très nombreux, y vont prier contre le cancer et les fièvres de toutes sortes.

À **Zwevezele**, ce furent les seigneurs de l'endroit qui instaurèrent le culte de la sainte. Au XIV^e siècle déjà, elle était patronne de l'église et au XVII^e siècle ce pèlerinage était connu de près et de loin. Les pèlerins font le « Grand Tour », c'est-à-dire tournent trois fois autour de l'église, s'arrêtant chaque fois pour prier devant les trois chapelles qui abritent des scènes de la vie de sainte Aldegonde. Le jour de sa fête est spécialement réservé aux habitants de la localité. Mais le premier dimanche

de juin débute une neuvaine se clôturant le lundi après le second dimanche. C'est alors la grande foule des environs qui vient prier pour être préservé ou guéri du cancer.

Alken, cette localité de la province de Limbourg, est située près de la route de Saint-Trond à Hasselt à 13 km de la première de ces villes. L'église d'Alken, classée par la Commission Royale des Monuments et des Sites, est dédiée à sainte Aldegonde. Elle devint en l'an 1066 la propriété de la collégiale de Huy qui en conserva le patronat jusqu'à la fin de l'ancien régime. Cette église était baptismale et avait le rang de « *ecclesia integra* ». Ses fonts baptismaux qui datent de l'époque romane sont remarquables.

Asch en Campine se trouve sur la route de Hasselt à Maseyk à 10 km de Mechelen. Son église Sainte-Aldegonde est aussi classée. C'est un bijou de style gothique du XV^e siècle qui renferme un tableau en bas-relief noté comme un chef-d'œuvre.

Deurle, localité de la Flandre Orientale, se trouve à 13 km de Gand. Son église a été consacrée et dédiée à sainte Aldegonde en 1835.

Écaussinnes-Lalaing, en Hainaut, est située sur un coteau à 9 km de Soignies et à 24 de Mons. Le nom d'Écaussinnes provient de ce que les premiers habitants se livraient à la fabrication de la chaux. D'après le radical romain, Écaussinnes veut dire : chafours. Depuis 1903, ce nom évoque le fameux goûter matrimonial du lundi de la Pentecôte. Au XII^e siècle, Écaussinnes d'Enghien et Écaussinnes-Lalaing, après n'avoir formé qu'une seule commune, furent divisées en Écaussinnes-Saint-Remy et Écaussinnes-Sainte-Aldegonde.

C'est au temps de la féodalité que le sire d'Enghien prit la place de Saint-Remy et que le seigneur de Lalaing usurpa celle de Sainte-Aldegonde.

L'église d'Écaussinnes-Lalaing, dédiée à sainte Aldegonde et qui a été classée, est une église de style ogival du XV^e siècle. Elle renferme la tombe de Blandine Rubens, sœur du grand peintre Pierre-Paul Rubens et un retable donné par elle ; le superbe mausolée de Michel de Croÿ, seigneur de Simpy, mort en 1515 et le mausolée des van der Burgh. Le maître-autel est

en marbre et la chaire de vérité en chêne sculpté date de 1600. On peut y admirer aussi divers tableaux, les vitraux du chœur et du transept, etc.

Disons en passant que le château médiéval du XII^e siècle d'Écaussinnes-Lalaing a été classé en 1972. Il était voué à la destruction lorsqu'il fut acquis par le chanoine Puissant qui entama des travaux de restauration. Celle-ci fut continuée par le comte Adrien van der Burch.

Lemberge, sis sur une éminence à 10 km de Gand, existait déjà au début du XII^e siècle. En 1125, il s'appelait déjà Lemberge, ce qui signifie « montagne brillante » et en vieil anglais « éclat de lumière ».

Son église, qui a pour patron sainte Aldegonde, date du XIV^e siècle.

Overboelare, en Flandre Orientale, est située sur la route de Lessines à Grammont à 2 km de cette dernière ville.

Son église dédiée à sainte Aldegonde et dont la partie postérieure du chœur date de 1070, a été en grande partie reconstruite en 1770.

Mespelare, village de la Flandre Orientale à 6 km de Termonde, est certainement le lieu de pèlerinage le plus connu de la province. Il peut aussi s'enorgueillir d'avoir gardé de multiples et précieux vestiges de son passé.

À en croire Godefroid Kurth, le nom de Mespelare est déjà mentionné dans l'histoire en 178 après Jésus-Christ. L'endroit servit de campement aux Romains et des dénominations locales telles que « Le Verger », « L'Écurie », « La Ferme » rappellent différentes parties de la villa romaine qui s'y élevait jadis. Il y a quelques années, en creusant le sol pour y établir les fondations d'un immeuble, on a trouvé des vestiges de cette villa.

Au mois d'avril 1607, le village acquit une grande notoriété par suite de la découverte par un cultivateur, Charles Van der Hoeven, d'un trésor de 1.600 pièces d'or et qui aurait été enfoui là par un officier romain. On découvrit également des monnaies franques en 1802.

Mais Mespelare est surtout renommé comme lieu de pèleri-

nage à sainte Aldegonde. Pour cela, il possède une jolie église du XII^e siècle entourée d'un cimetière. Sa tour romane est surmontée d'un élégant clocheton avec carillon de 21 cloches et clochettes. Cette église, qui a été classée comme monument historique, renferme de nombreux trésors d'art offerts par des pèlerins et donateurs.

C'est réellement à partir de 1634 que la dévotion de sainte Aldegonde se propagea. C'est en effet au cours de cette année-là que les reliques de la sainte furent, à la demande de Jan Bourbeau, seigneur de Mespelare et Gijzegem et échevin d'Anvers, amenées de l'abbaye de Maubeuge.

Le 13 septembre 1643, le pape Clément VII approuva la confrérie fondée par l'archevêque de Malines, Jacobus Boon.

On invoque sainte Aldegonde contre la peste, le cancer, les fièvres et la gangrène.

Signalons encore que devant le beau portail de l'église se dresse le pilori en pierres bleue qui est fort bien conservé.

Dans le diocèse de Namur, Wanlin, Sterpenich et Longchamps (Flamierge) ont sainte Aldegonde pour patronne.

(1) Aux Éditions du Sorbier, Arlon.

VI

Saint Blaise



Saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie, eut la tête tranchée en 316. Dès son jeune âge, il fut, pour ses concitoyens, un sujet d'édification ; voulant leur venir en aide, il étudia l'art de guérir et professa la médecine. Un jour, une mère aux abois lui apporta son enfant. Celui-ci allait mourir étranglé, car une grosse arête de poisson s'était arrêtée dans sa gorge et l'étouffait. L'art du médecin étant impuissant, l'évêque se mit en prières et conjura le Ciel de conserver le pauvre petit à sa mère. L'enfant fut délivré à l'instant même. C'est pourquoi on invoque saint Blaise contre les affections de la gorge. Ce martyr fait partie du groupe des quatorze saints auxiliaires particulièrement célèbres pour l'efficacité de leur invocation.

Parlant des remèdes utilisés en Ardenne pour la guérison des maux de gorge, l'écrivain Louis Banneux a écrit dans son livre « L'Ardenne superstitieuse » : « À Bastogne, au XIV^e siècle, le prénom de Blaise était très répandu ; prénom principal ou prénom de protection, comme Ghislain aujourd'hui. C'est l'indice d'une dévotion populaire, avec, assurément, les pratiques qui s'y rattachent. »

Il y a, à la célèbre voûte de l'église Saint-Pierre (peintures du XIV^e siècle), l'image d'un évêque portant deux cierges : c'est probablement saint Blaise.

À la fête de ce saint : 1° On y bénit du pain d'épice, que les grandes personnes aussi bien que les enfants doivent manger à jeun ; 2° On y vénère une relique. Un prêtre l'offre à baiser au sortir de l'église, après les vêpres du 2 février. Les gens appellent cela : « Aler bitchî lu colèt du sint Blâs » (aller baiser le cou de saint Blaise).

Dans une paroisse des environs de Noville, on bénit aux mêmes fins un petit pain au lait à la Saint-Étienne : « le pain de saint Étienne ».

Autrefois, saint Blaise était à Limerlé l'objet d'un culte spécial. Sa vieille statue en chêne sculpté occupait une place en vue dans l'église du village. Les fervents venaient de loin pour l'invoquer afin d'être immunisés contre les maux de gorge.

Chaque année, le 3 février, après une messe solennelle, « on mettait les chandelles au cou ». Les fidèles s'agenouillaient au banc de communion ; le prêtre, tenant de la main gauche deux cierges allumés et croisés, les passait sous leur gorge en donnant la bénédiction.

Outre les paroissiens, une foule d'étrangers, accourus des villages voisins, surtout du Grand-Duché et même du Canton de Saint-Vith, assistaient à l'office.

Mais après avoir ainsi manifesté leur foi dans l'intercession de saint Blaise, bien des pèlerins fêtaient la dive bouteille. Or – il y a de cela une soixantaine d'années –, une rixe assez grave éclata entre Wallons et Allemands. Pour éviter le retour sans doute d'un pareil scandale, dès l'année suivante, le pasteur de Limerlé « mettait les chandelles au cou » le matin, immédiatement après la messe basse. La solennité tomba insensiblement en désuétude, et quelques années plus tard, le saint était relégué dans le grenier du presbytère.

À Nassogne, on invoque le saint guérisseur pour les « mās d'Sint Blaise » ou éruptions du visage. Pour ce, on fait une neuvaine (5 pater et 5 ave), on frotte la joue du malade à l'aide de la pierre dite de saint Blaise, trempée au préalable dans l'eau bénite. Ce caillou creusé en salière se trouve dans la campagne environnante.

Depuis l'époque dont parle Louis Banneux, la bénédiction de saint Blaise a été généralisée dans le diocèse de Namur.

Quand j'étais enfant, la fête de saint Blaise était une date marquante pour les écoliers et écolières de mon âge, car c'était une des rares fois où, après la messe du matin, ils pouvaient aller s'agenouiller au banc de communion. C'est avec une profonde émotion qu'ils s'y rendaient et qu'ils recevaient l'apposition à la gorge des cierges de l'officiant disant : « Par l'intercession de saint Blaise, évêque et martyr, que Dieu te délivre des maux de gorge et de tout autre mal, au nom du Père

et du Fils et du Saint Esprit. »

En ce temps-là, on ne faisait sa première communion qu'à l'âge de 12 ans. Dès lors, une seule autre fois, on pouvait se rendre au banc de communion comme les grands. C'était le mercredi des Cendres pour recevoir « la croix des cendres » et s'entendre dire : « Tu n'es que poussière et tu retourneras en poussière. » Malgré ces lugubres paroles, cette croix on la souhaitait la plus noire possible et on la gardait précieusement sur le front jusqu'à ce qu'elle s'efface d'elle-même.

Mais revenons à saint Blaise. Dans notre diocèse, trois paroisses ont saint Blaise comme Patron. Ce sont Mesnil-Saint-Blaise, Vellereux et Thibessart.

Mais c'est à Étalle, du moins il en était ainsi autrefois, que saint Blaise est le plus honoré. Il y a le pèlerinage traditionnel avec grand-messe célébrée pour les pèlerins. Au cours de cette dernière, offrande du pain et bénédiction de saint Blaise.

C'est de temps immémorial que saint Blaise est invoqué à Étalle comme patron secondaire.

Lors de la consécration de la nouvelle église (en 1947, je crois), des reliques de saint Blaise, obtenues de Rome par l'intermédiaire des Bénédictins, furent scellés dans la pierre du grand autel. En outre, Étalle possède de son saint Patron d'autres reliques qu'elle garde précieusement dans un très beau reliquaire en argent, de style Renaissance. Ce sont ces reliques que les pèlerins viennent baiser à l'offrande de la messe en l'honneur de saint Blaise. Dans le transept de l'église, à droite, on peut admirer une magnifique et grande verrière qui retrace la vie de saint Blaise.

Dominant ce vitrail, une splendide rosace met en valeur une scène du folklore local. Quel est ce fier chevalier de cape et d'épée, fanion flottant au vent ? C'est le seigneur Jean d'Étalle qui revient de la croisade. Le voyez-vous à genoux devant l'autel de saint Blaise ? Ce coffret précieux qu'il offre à son curé contient les reliques du saint Patron d'Étalle, qu'il rapporte de Jérusalem. Au sommet droit de la verrière, ne manquez pas de remarquer le blason authentique de la commune d'Étalle.

Je ne sais pas si avec la nouvelle liturgie, l'apposition des

cièrges de saint Blaise a encore lieu dans les églises de nos villages ardennais. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a trois quarts de siècle, le 3 février était un jour émouvant pour les petits Ardennais dont j'étais.

VII

Saint Amand



Saint Amand, l'apôtre des Flandres, de la Frise et du Hainaut, était fils de Serenus et d'Amantia, patriciens d'Aquitaine ; il était originaire de la Herbage, pays qui, placé au sud de l'embouchure de la Loire, correspondait à une partie de la Vendée.

Dès qu'il eut l'âge de raison, l'enfant fut confié à un monastère de l'île d'Yeu qui le forma aux Lettres sacrées.

« À peine sortait-il de l'adolescence que son premier miracle, un jour qu'il se promenait sur les chemins de l'île, fut de faire reculer devant le signe de la croix, Satan réincarné sous l'antique forme de serpent, mais d'un serpent monstrueux prêt à le dévorer.

Quand il remit les pieds sur le continent, ce ne fut pas pour reprendre sa place dans l'atrium élégant de son père mais, délaissant sa part des biens terrestres, pour s'acheminer vers le tombeau de Martin, thaumaturge des Gaules et évêque de Tours. Son successeur, Perpetuus, venait d'y faire construire une basilique comparée par Sidoine Apollinaire au temple de Salomon. Cent vingt colonnes de marbre distribuées au long de trois nefs y formaient une triple avenue aboutissant à une abside au fond de laquelle apparaissait sur l'or des mosaïques la figure du Christ entre ses apôtres. L'autel, placé en avant du chœur, était adossé au sarcophage où, les pieds tournés vers l'abside, reposait le cavalier hongrois devenu l'intercesseur de la Francie auprès de ce Christ retourné à la gloire du ciel. À la suite d'innombrables milliers d'hommes, Amandus baise la soie frangée d'or qui recouvre le sépulcre, il veille à la lueur des lampes suspendues en forme de courant, et inspiré par Martin, il prie d'obtenir qu'à son exemple il passe sa vie dans une perpétuelle pérégrination, allant prêcher de pays en pays sans jamais revoir le sien.

Pour la première étape, il vit quelques mois dans une des cellules blotties autour du haut campanile, parmi les clerks du mo-

nastère ; puis, de même sorte que naguère il avait remonté la Loire pour venir à Tours, il quitte cette ville par les eaux du Cher, vient à Bourges et s'y fait reclus dans une cellule adossée à l'église Saint-Étienne placée sur le mur oriental de l'enceinte romaine en vue des marais qui lui servent de première défense. Seconde étape, il y vit six années dans une solitude que rien n'interrompt.

Cette longue méditation, vers l'an 620, l'engage sur la route de Rome. Parvenu après de pénibles cheminements à cet autre tombeau, envoyé, peut-on dire, par saint Martin à saint Pierre, l'apôtre de Rome va compléter la direction spirituelle donnée à Amandus par l'apôtre de Tours. Dans la basilique vaticane, si semblable à celle où ses premiers pas l'ont conduit, mais plus grande et plus éclatante encore des mille lampes qui se reflètent sur ses marbres polis, il n'est pas un coin des cinq nefs où le pauvre clerc ne se soit blotti à la nuit tombée pour y reposer, inaperçu des gardiens, et pour prier, à l'ombre des colonnes enlevées aux temples des faux dieux. Un soir, il fut vu et jeté avec injure hors de l'église. Amandus s'assit sur les degrés, aux portes de la basilique. Tandis qu'il s'y trouvait, perdu dans son extase, saint Pierre lui apparut tout à coup. Il lui adressa la parole avec bonté et douceur et lui donna l'ordre de retourner en Gaule pour y exercer la prédication. Cette vision remplit le pèlerin de joie. »

On est en l'an 625. Encore plongé dans le souvenir de sa merveilleuse vision, Amandus s'en fut trouver Acharius, évêque de Tournai et de Noyon, lui-même aussi moine de Luxeuil, pour lui conter l'impérieuse et douce nouvelle et lui faire part de ses projets.

Impressionné par le récit d'Amandus, l'évêque Acharius lui donna quelques moines comme compagnons et lui fournit une des barques habituées à faire le transit le long de l'Escaut. Amandus décida de se rendre dans ce pagus de Gand « à ce point entortillé dans les filets du diable que les habitants offrent leur culte à des arbres et à des morceaux de bois au lieu de la réserver au vrai Dieu. » Ils y furent si mal accueillis que ses compagnons le quittèrent.

Il se trouvait un jour au confluent de l'Escaut et de la Lys,

dans le hem dit Gandoo où l'habitation du comte Dotto dominait toutes les autres. Sur la place publique, Dotto ayant réuni le mall, rendait la justice au milieu des hommes libres. Un des accusés fut condamné à mort et pendu sur-le-champ. Mais les bourreaux ont été suivis par l'Aquitain. Quand ils sont repartis, Amandus détache le corps inerte du larron et il porte dans sa cellule où il lui rend la vie. Ayant appris ce miracle, les Gan-tois accourent et un grand nombre d'entre eux, estimant que le serviteur du Christ Amandus est plus puissant que leurs dieux, se convertissent et le comble de présents.

Le saint réunit alors des artisans et jette sur place les fondements d'un premier monastère qu'il dédie à saint Pierre.

« Évêque, missionnaire, sans diocèse, mais se vouant à arracher l'ivraie et semer le blé dans ceux d'autrui, le soldat du Christ fixe son poste principal au Sud-Ouest de Tournai. Le couvent improvisé touche à la voie qui, partie de Bavai, franchit l'Escaut à Tournai et la Lys à Wervicq, menant par Cassel au port de Boulogne. En outre, l'Elnon, ruisseau qui baigne ses murs, communique avec la rivière de Scarpe, celle-ci avec le fleuve d'Escaut, celui-là avec l'océan germanique central où convergent les appels, port où vient parfois s'amarrer à un pieu sa barque errante, Elnon est aussi pour Amandus la pierre où reposer sa tête quand la fatigue le terrasse ».

De là, l'Aquitain reprend une fois de plus le bâton et les sandales du voyageur. Après de longues étapes sur des voies non entretenues, il parvient au Danube et un jour viendra où la cathédrale de Salzbourg chantera un hymne à sa gloire.

Du Danube, puis de la Meuse, où la brutalité des clercs charnels de Maastricht l'a rebuté plus que celle des barbares de Gand, une invincible attraction le ramène à l'Escaut. Dans une petite île Catoo, futur village au nord-ouest d'Anvers, Amandus fait, dans la solitude, une retraite spirituelle. Mais bientôt il se remet en marche et passe de nouveau à l'action. Il fonde dans le « Castrum Antwerpis », nid de hardis péagers, une première église qu'il dédie à saint Pierre. Puis il passe de la Francie en Aquitaine et plus bas encore, en Gascogne. Repassant par la Gaule Aquitaine, le saint y fait fleurir le cloître de Moissac et puis il rentre à jamais en Gaule Belgique.

« Les années maintenant le chargent jusqu'à le voûter ; c'est l'heure, avant de mourir, de consolider son œuvre. Le monastère d'Elnon, où il réside le plus souvent, doit être reconstruit. Les moines guident le travail des ouvriers et Amandus voit monter la basilique où il veut reposer à jamais.

Aux fêtes de Pâques de l'an 675, entre les murs neufs de l'abbaye jaillie du marais comme une fleur d'eau, sont conviés Bertinus, abbé au pays des Marins, d'un semblable couvent dans une île semblable, Vindicianus et Reolus, évêques l'un de Cambrai et l'autre de Reims, Mummolenus, qui l'est à la fois de Noyon et de Tournai. Devant eux, mitre en tête et crosse à la main, Amandus dicte ses dernières volontés : « Et puisque Dieu a bien voulu nous conduire dans cet humble endroit qui s'appelle Elnon, où l'on nous a vu bâtir un monastère sur un terrain reçu de la largesse royale, je demande et, en présence de Dieu, j'ose conjurer que si Dieu a décidé que j'émigre de mon corps ici, aucun des évêques ni des abbés, ni de personnes séculières, aucune puissance ne fasse opposition à ce que mon corps repose dans ce monastère, appelé plus haut Elnon, au milieu de mes frères, auxquels j'ai déjà recommandé mon corps et mon âme. Et si la fin de notre vie doit arriver en voyage ou n'importe où, que les frères et l'abbé du susdit monastère d'Elnon aient pleine licence d'y faire rapporter notre dépouille mortelle. »

Le scribe s'est levé et lui tend le calame pour qu'il souscrive à l'acte dressé. Silencieusement, l'un après l'autre, les dignitaires ecclésiastiques s'avancent et signent le parchemin.

Amandus achève dans la paix du Seigneur les jours qui lui restent à vivre. Le 6 février de l'an 676, rompant les derniers liens qui l'enchaînent au sol, le vieux lutteur s'évade vers le ciel.

« Sous son corps revêtu par eux des habits pontificaux, les moines d'Elnon le placèrent sur un lit de ces roseaux que souvent le missionnaire avait écartés de la main pour permettre à sa barque d'avancer. Et psalmodiant les litanies grégoriennes, pour la première fois, ils ajoutent le nom du saint de la Francie à ceux de la Chrétienté tout entière : Sancte Amande, ora pro nobis. »

Le R.P. de Moreau S.J. a publié, vers l'année 1930, un remarquable ouvrage dans lequel il passe au crible de la critique les documents qui se rapportent à la vie de saint Amand (Museum Lessianum, éditeur, 11, rue des Récollets, Louvain).

Deux localités en Belgique portent le nom du grand évangéliste :

– Saint-Amand (lez Fleurus) à 15 km de Charleroi et à 2,5 km de Fleurus. Population : un bon millier d'habitants.

– Saint Amand (lez Puers), dans la province d'Anvers, à 23 km de Malines et à 6 km de Puers. Population : 3.500 habitants. Village au bord de l'Escaut qui y a une largeur de 223 m. Dans son écusson figure l'évêque saint Amand portant dans ses mains une église. La tour de l'église fut entièrement détruite par la foudre en 1865. La seigneurie de Saint-Amand a longtemps fait partie de la commune de Baesrode et appartenait à l'abbaye Saint-Amand en Hainaut.

De nombreuses églises ont saint Amand pour patron. En voici les principales avec les caractéristiques des localités :

Bailleul, sur la route de Tournai à Menin, à 9 km de Tournai. Ce village est cité pour la première fois en 1140 ; c'était une propriété de l'église N.-D. de Tournai. Église, classée, ogivale des XIII^e et XIV^e siècles, bâtie par le Chapitre de Tournai et qui, en 1774, subit de malheureuses transformations. Elle est couverte de voûtes dont les retombées sont ornées de têtes sculptées. On y lit l'épithaphe de L.F. Bernard, seigneur du lieu, mort en 1710. Le clocher a été reconstruit en 1774. L'édifice fut restauré vers 1900.

Ere en Hainaut, à 3,5 km de Tournai. Église de style roman du XII^e siècle, classée, agrandie et restaurée en 1905. Celle-ci fut en grande partie détruite en 1918 par le bombardement allemand qui dura du 21 octobre au 8 novembre. Pierre tombale d'un Cottrel, seigneur d'Ere, décédé en 1541 et quelques autres dalles funéraires moins anciennes.

Erembodegem, en Flandre orientale sur la route d'Alost à Grammont à 2,5 km d'Alost. Église de 1890-91 en style gothique à 3 nefs ; chaire de vérité du XVIII^e siècle.

L'abbaye d'Affligem y possédait de grandes propriétés. L'é-

glise primitive fut pillée et saccagée par les Gueux.

Gheel, commune de la province d'Anvers, est située dans la Campine sur la route de Turnhout à Diest. Villette typique et comprimée de la morbidesse humaine... Elle abrite 4.000 aliénés inoffensifs placés chez les particuliers. Sa primitive église de Saint-Amand, construite au XII^e siècle, fut détruite par le feu vers 1400. La remplaçante eut le même sort au XIV^e siècle. L'église actuelle classée date de 1532 ; une partie de la tour est de 1489. Cette église a été restaurée en 1887.

L'église de Zammel, hameau de Gheel, elle aussi dédiée à saint Amand, qui fut construite au XV^e siècle, n'existe plus. En 1846, on en a édifié une nouvelle sur un emplacement voisin.

Jupille dans la province de Liège est située sur la rive droite de la Meuse à 5 km de Liège et de Herstal. Pépin de Herstal faisait de cette localité ses délices et il y mourut en 714. Pépin le Bref y célébra la fête de Pâques en 759 et Charlemagne y fit de fréquentes visites. Jupille, qui comptait sept châteaux au XI^e siècle, s'appelait alors Jobii-villa.

Son église Saint-Amand, jadis à la collation du chapitre de Notre-Dame à Aix, aurait été fondée entre 650 et 660 par saint Remacle. Les églises et chapelles de Souverain-Wandre, Saive, Forêt, Bois-de-Breux, Bellaire. Herstal, en ont longtemps dépendu. L'église actuelle est une reconstruction de 1835, sauf la tour. À l'intérieur, on trouve une série de vieux tableaux liégeois : une « Descente de Croix » sur panneau attribuée à Lambert Lombard (1505-1566) ; un Englebert Fisen au maître-autel. (1655-1733) ; une « Vierge du Rosaire » de Gilles Del Cour, frère du sculpteur (1632-1695) ; un « Jésus guérissant l'aveugle » de J.B. Coclers (1692-1772) ; une « Nativité » de Honthorst ; un « Christ en Croix » de Quellyn.

Strombeek-Bever, village da Brabant à 5 km de Jette. Église gothique moderne. Une pierre encastrée dans le mur extérieur de l'église rappelle les titres de Henri-Charles-Nicolas Van der Noot, l'un des premiers promoteurs de l'insurrection des Pays-Bas autrichiens en 1789.

Wezeren, dans la province de Liège, est située aux confins de ladite province et de Limbourg à 11 km de Landen. Son

église de la fin du XII^e siècle a été remaniée. Cuve baptismale du XVI^e siècle. Le maître-autel, en pierre de grès et en pierre de sable, passe pour être de l'époque mérovingienne et serait l'un des plus anciens de l'Europe.

VIII

Saint Mengold



Comme les bienheureux Walbert et Gobert Bavon, Mengold est un saint militaire de Belgique. Non pas qu'il ait été un fameux guerrier ou un illustre capitaine, mais, comme la plupart des chevaliers et des nobles du IX^e siècle, le jeune Mengold reçut une éducation militaire. Il vécut même à la cour impériale d'Austrasie. L'empereur Arnoul (896-899), petit-fils de Louis le Germanique, était d'ailleurs son oncle. Celui-ci fut plein d'attention pour son neveu. Il lui fit faire un riche mariage et le dota de nombreux territoires, dont le comté de Huy.

Mais la vie du jeune comte, d'après ce qui a été écrit dans des livres dignes de foi, connut une série de tribulations d'un caractère vraiment tragique. Pourtant Mengold était un prince bon et juste. Mais il n'est si bon roi, ni si bon administrateur, qui ne blesse à droite ou à gauche quelque intérêt exacerbé et ne mécontente l'un ou l'autre de ses sujets. Ce fut la triste expérience du seigneur et comte de Huy.

Mengold avait épousé la riche et belle Geyla. C'était, nous l'avons dit, un beau parti. Mais Geyla était une veuve dont le frère Albrice, jaloux de la fortune de sa sœur, avait assassiné son premier mari. Son mariage avec Mengold ne devait pas ramener la paix dans la famille. Albrice, le cœur plein de rancune en voyant sa sœur retrouver un époux et, du même coup, la gloire et la richesse, conçut un noir dessein. Il forma un parti contre Mengold. Une nuit de Noël, Albrice et ses reîtres firent main basse sur les taxes que Mengold devait toucher chez son fermier général et tuèrent les serviteurs du comte. Celui-ci venant pour percevoir l'impôt, rencontra la horde et son butin ; il l'attaqua. Battu, Albrice n'en était pas moins en vie. Il recruta de nouveaux partisans parmi lesquels le moindre ne fut pas Liéthard, enfant que Geyla avait eu de son premier mariage et que Mengold avait adopté.

Albrice accusa Mengold devant l'empereur du chef de crime.

Le lit de justice fut tenu à Metz : Albrice en acheta le président, le grand juge Nighelfrid. La cause, dès lors, était entendue. Le juge fut plus un plaideur qu'un magistrat, insultant même le malheureux inculpé. Le neveu de ce dernier, irrité de tant d'injustice, fendit le crâne du juge d'un coup d'épée. Cela permit à Mengold de fuir, grâce au tumulte et au désarroi causés par cet incident. Albrice assiégea le fuyard dans sa retraite. Sur les entrefaites, l'empereur Arnoul, ayant été éclairé sur la vraie situation de Mengold, envoya de fortes troupes à son secours. Celles-ci forcèrent Albrice à lever le siège ; celui-ci périt même dans le combat.

Délivré des ennemis du dehors, Mengold combattit contre lui-même. Sa femme entra au couvent et lui, abdiquant tous les honneurs et renonçant à toutes les richesses, prit le bâton du pèlerin et la besace du mendiant. Il vécut en reclus, en ermite. Il se tenait la tête couverte de cendres, sur le seuil des églises, se jugeant indigne d'entrer dans le sanctuaire. Sept ans durant, il pérégrina puis revint à Huy. Mengold rayonna, on vint à lui de toutes parts et tous ses sujets étaient en admiration devant leur seigneur devenu pauvre par amour du Christ. Mais ses ennemis veillaient toujours, tant leur haine était grande à l'égard de cet homme pieux, juste et bon. Un complot fut ourdi contre sa vie et, pris dans une embuscade, Mengold périt martyr, le 8 février 829.

Saint Mengold, brutalisé dans sa vie, le fut aussi dans la mort ; ses restes furent à plusieurs reprises déterrés. Aujourd'hui ils reposent en l'église de la Vierge à Huy, église qui a été classée par la Commission des monuments et des sites. Cet édifice religieux, fondé par Herman, conte de Moha, a été restauré en 1224 puis vers l'année 1920. Il renferme de nombreuses pierres tombales, dont une des Martini, et un marbre du célèbre sculpteur liégeois Delcour « La Vie et la Mort » datant de 1687.

La collégiale hutoise, sise près de la Place Verte, et dont la première pierre fut posée en l'an 1311 par l'évêque de Liège Thibaut de Bar, possède, outre une chaire de vérité Renaissance, la châsse de saint Domitien qui fut évêque de Tongres. Encore actuellement, la paroisse Saint-Mengold est très vi-

vante.

Disons encore que sur la Grand-Place de Huy se trouve le « Bassinia » qui, avec le « Rondia » et le « Pontia », est une des trois merveilles de la cité mosane. Le Bassinia fut fondu en 1406 dans le bronze de « Marie Hideuse », cloche de l'ancien beffroi qui « en sonnait faisait trembler le cœur de l'homme ».

Cette fontaine figure un château crénelé paré de quatre figures de bronze en qui on croit reconnaître sainte Catherine, avec à ses pieds la fausse philosophie, Ansfrid, dernier comte de Huy, saint Domitien et saint Mengold.

Saint
Hadelin

IX



Saint Hadelin, disciple de saint Remacle, naquit vers l'an 600 et mourut en France à Solignac-sur-Loire en 690.

Celles-lez-Dinant, qui date de la fin du VII^e siècle, doit son origine à ce saint, fils d'une famille noble d'Aquitaine qui, ayant abandonné le monde pour se faire ermite, parcourut diverses contrées et se retira près de Dinant. Là, il fut bientôt rejoint par quelques compagnons qui se bâtirent des cellules – en latin cella – d'où le nom de Celles que porte le village.

Ces cellules, grâce aux libéralités des seigneurs du voisinage et aussi à l'évangélisation de la région par saint Lambert et par saint Hubert, se transformèrent bientôt en abbaye de Bénédictins qui y demeurèrent jusqu'au XIII^e siècle.

L'iconographie religieuse qui représente saint Hadelin à Celles tenant en main la crosse épiscopale est la preuve que celui-ci fut Abbé de ce monastère.

Après cinq siècles d'existence, les moines de Saint-Hubert à Celles furent remplacés par un chapitre de chanoines relevant directement de l'obédience épiscopale de Liège. Ceux-ci ayant été à plusieurs reprises en conflit avec les hobereaux de l'endroit, quittèrent Celles en 1338 et se retirèrent à Liège, emportant avec eux les reliques de saint Hadelin. Ces dernières furent, par la suite, transportées à Visé et déposées dans l'église paroissiale où elles sont encore.

Le village de Celles, son église et son château féodal, auxquels l'historien O. Petitjean a consacré une longue étude dans le « Touring Club » du 1^{er} novembre 1931, sont trois curiosités de la région dinantaise.

Dès l'époque de saint Hadelin, écrit cet historien, et, probablement même auparavant, une église avait été bâtie au fond du vallon, au bord du ruisseau, dont une des sources due, dit-on, à l'intercession du saint, porte encore, au hameau de Cou-

joux, le nom de « Fontaine Saint-Hadelin ». Ce temple appartenait au type basilique alors universellement en usage dans la chrétienté. Sous l'église se trouvait la crypte qui rappelait traditionnellement les catacombes des premiers chrétiens de Rome. Dans cette crypte on aménagea une loge pour recevoir le corps de saint Hadelin ; les reliques y furent déposées en 704, soit quatorze ans après la mort de l'ermite-abbé. Cette crypte existe toujours, ainsi que la loge-tombeau et le soubassement en maçonnerie de l'autel construit devant celle-ci.

C'est M. l'abbé Caussin qui a retrouvé, en procédant à l'installation du chauffage, le pavement de l'église primitive.

L'église de Celles est nettement romane par tous les détails de sa maçonnerie et par la disposition générale de l'édifice. Son extérieur a remarquablement conservé son cachet primitif et sa tour massive et carrée est surmontée d'une flèche pyramidale à base hexagonale, flanquée de quatre clochetons d'angle. De part et d'autre de la tour, en prolongement des nefs latérales, se trouvent deux tours rondes qui contiennent chacune un escalier tournant en pierre menant au jubé et au clocher.

L'intérieur de l'église, dont le vaisseau est divisé en trois nefs, est aussi caractéristiquement roman que son extérieur. Elle renferme des pierres tombales du plus grand intérêt. Une de celles-ci, formée d'une énorme dalle en marbre noir, reposant sur des chimères en marbre également, se trouve au milieu de l'avant-chœur. Là reposent les dépouilles du comte Louis de Beaufort décédé le 7 juillet 1539 et de son épouse Marguerite Cottereau, morte le 15 septembre 1555.

Des œuvres d'un grand intérêt artistique et archéologique font la richesse de l'église. Ce sont notamment une superbe statue en bois de saint Hadelin datant du XIV^e siècle, avec la crosse abbatiale, et sur l'épaule, la colombe représentant, selon la légende, le Saint-Esprit et une statue de sainte Anne datant de la même époque. Cette sainte porte, sur le bras droit, une statuette couronnée de la Vierge Marie qui, elle-même, tient à son tour, sur les genoux, l'Enfant Jésus. La grand-maman Anne offre à l'Enfant-Dieu un fruit.

À l'emplacement de l'ermitage de Saint-Hadelin, sur une

éminence qui domine l'église, on a construit une chapelle et un bâtiment aujourd'hui affecté à une école de religieuses. On y accède par un escalier jalonné des quatorze stations du Calvaire. Sous le chœur de la chapelle de cet « ermitage » néo-roman, on a aménagé une petite crypte dans laquelle une large dalle où saint Hadelin aurait expiré en 690. Une statue du saint, œuvre de sculpture moderne, domine le plateau.

Saint Hadelin, raconte-t-on dans l'Entre-Sambre et Meuse, vint à Franchimont près de Florennes. Là, il croisa une vieille femme qui, ayant été puiser de l'eau au ruisseau, remontait péniblement la côte. Il lui dit qu'elle n'avait plus à se livrer à cette besogne fatigante et, lui montrant le sommet de la montagne, il l'assura qu'elle y trouverait de l'eau. En effet, depuis lors une fontaine à l'eau limpide n'a cessé de couler à cet endroit : la pieuse reconnaissance des habitants lui a donné le nom de Fontaine de Saint-Hadelin, en wallon de la région, Saint-Haulin.

Saint Hadelin est aussi très vénéré dans le pays de Herve et tout particulièrement à Visé dont l'église paroissiale date du commencement du XVI^e siècle. Cette église occupe l'emplacement d'un autre sanctuaire qui fut élevé vers 780 par la princesse Berthe, fille de Charlemagne. L'église actuelle de Visé possède plusieurs objets de vénération dont la plus remarquable est la magnifique châsse contenant les restes de saint Hadelin ainsi que son étole, son linceul, son verre et ses gants. C'est dans cette châsse qu'en 1046 le corps du saint fut placé. Celle-ci est un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie attribué à l'orfèvre de Huy, Godefroid de Clain. Le reliquaire resta à Celles jusqu'en 1338, date à laquelle les chanoines de cette localité allèrent s'établir à Visé. Ceux-ci décidèrent de quitter le pays parce que maltraités par les seigneurs de l'endroit et ils obtinrent du prince-évêque Adolphe II de la Marck de pouvoir s'installer dans cette ville où la collégiale leur fut donnée. Ils y entrèrent avec la précieuse relique de leur patron.

L'un des reliefs de la châsse précitée, œuvre d'orfèvrerie du début du XI^e siècle, représente saint Hadelin accomplissant un des nombreux miracles tels : source miraculeuse, guérison d'une femme muette et confirmation d'une donation (contestée) par la bienfaitrice elle-même, que saint Hadelin fait parler

quoique défunte, dame Guisa.

Dans le diocèse de Namur, outre Celles, les villages de Les Isnes, de Haversin et de Maissin ont comme patron saint Hadelin.

Mais dans la province de Liège, à Olne-Nessonvaux, il y a encore aujourd'hui un lieu-dit « Mont-Saint-Hadelin » qui fut la propriété des moines de Stavelot depuis le IX^e siècle jusqu'à la Révolution française. (1)

C'est sur cette colline qu'a été bâti le village de Saint-Hadelin, section de la commune d'Olne. Un cousin-germain de mon père, M. Léon Martiny, y fut instituteur vers l'an 1905 et, après lui, son neveu Jules Croutelle, décédé à Liège le 10 novembre 1970.

Ce village, tout comme Olne, eut beaucoup à souffrir de l'armée allemande en 1914. Deux soldats ayant été tués le 11 août devant les écoles, l'ennemi s'en vengea en fusillant l'instituteur en chef, M. Warnier, ses deux fils et ses deux filles. La femme de l'instituteur, ayant un bébé sur les bras, fut épargnée. Le soir, M. le curé de Saint-Hadelin et le garde champêtre, voulant ensevelir les morts, entendirent des gémissements. C'était ceux d'une des deux jeunes filles, l'aînée Berthe, institutrice, qui était parvenue à se traîner sous le cadavre de sa sœur. Elle fut hébergée et soignée dans le village dont, plus tard, elle épousa le secrétaire communal.

Ce fait, à lui seul, suffit pour immortaliser Saint-Hadelin.

(1) Pages 5, 24 et 25 de « L'Histoire de la Principauté de Stavelot » par l'abbé Th. Doucet qui fut curé de Limerlé et qui est mort à Hotton en 1919. Cet ouvrage de 290 pages et abondamment illustré a paru aux Éditions J. Petitpas à Bomal.

Sainte
Bernadette
de Lourdes

X



Ce fut le vendredi 9 décembre 1933, jour consacré à l'Immaculée Conception, qu'eut lieu par S.S. le Pape Pie XI la proclamation solennelle de la canonisation de Bernadette Soubirous, religieuse de la Congrégation des Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne de Nevers. Rome ne pouvait choisir date plus symbolique.

Bernadette naquit à Lourdes, le 9 janvier 1844, mais c'est à Bartres qu'elle fut élevée. Bartres est un petit village de maisons grises, blanches et roses, au fond d'une vallée à six kilomètres de Lourdes vers Pontacq. De toutes parts, il est enserré par les crêtes et les dents des Pyrénées. Au fond de sa molle cuvette, entre les prés, coule un mince ruisseau. C'est dans ce petit village qu'a dépeint Bernoville dans son « Lourdes » si vivant que la petite Bernadette Soubirous vécut de longues années chez sa mère-nourrice et son père adoptif Aravant. C'est là que son âme enfantine se forma avant d'être en état de recevoir le message surnaturel. En 1931, vivaient encore dans une demeure sobre et trapue de ce hameau pyrénéen, deux compagnes de la petite bergère de 1854. L'une d'elles, Mme Artigues, interviewée à cette époque par M. Charles Pichon de « L'Écho de Paris » a déclaré : « Bernadette avait été mise en nourrice chez la mère Aravant deux maisons plus loin, mais cela a brûlé chez les Aravant il y a trente-huit ans. Il n'y reste quasiment rien de Bernadette. La petite n'était pas très solide à 10 ans. Elle était déjà asthmatique, mais elle se montrait pieuse et douce. La mère Aravant le répétait en riant : « Bernadette a toujours son chapelet et sa petite Vierge dans la poche de son tablier. » Le père Aravant était bon homme, mais rude et la petite avait toujours ses moutons à garder. Quand il n'y avait pas de moutons, elle gardait les petits des Aravant. Oui, elle allait bien à l'église pour les leçons de catéchisme, mais elle n'y entrait pas. C'est que, voyez-vous, on travaillait en ce temps-là ! Mais par exem-

ple, elle était gentille et douce à ses compagnes. Quand elle se fâchait, c'était comme le tonnerre, aussitôt tombé, aussitôt fini, mais elle n'était pas orgueilleuse. Oh non, la pauvre, elle n'avait pas le temps de s'amuser, elle travaillait sans répit, elle était toute modeste, toute tranquille, toute timide, toute sérieuse. Nous aimions bien la rencontrer, le dimanche à l'église, avec son petit capulet blanc et ses grands yeux comme du velours, qu'on avait envie de les caresser. »

Deux ans plus tard, en 1933, M. Paul Dubié, un autre correspondant de « L'Écho de Paris », a interrogé Mme Vve Philomène Nicolau, originaire de Lourdes, 83 ans, ancienne élève de l'école des Sœurs de Nevers, jadis annexée aux bâtiments de l'hospice municipal, qui a bien voulu évoquer devant lui ses souvenirs d'enfance. — « Je me rappelle très bien de cette brave (sic) Bernadette. Dans la cour de l'école, elle jouait souvent à la ronde avec nous qui formions la classe des petits. On ne lui aurait pas donné plus de onze ans. Elle ne riait jamais aux éclats, n'était pas exubérante, mais restait toujours gaie. Elle était vite essoufflée. Plus tard, je sus que ses parents étaient obligés de la mettre à la fenêtre de leur logis, rue des Petits Fossés, en raison de son asthme persistant. Elle ne parlait jamais des apparitions, mais nos parents croyaient, tous, en sa sincérité, en son désintéressement absolu et à sa puissance surnaturelle. Une fois, ma mère souffrait d'un violent mal au doigt et cela depuis plusieurs jours. Un dimanche, à la sortie des vêpres, elle dit à Bernadette :

— Écoute, serre-moi ce doigt.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je te demande de me serrer ce doigt.

Bernadette le fit en souriant et, le soir même, ma mère était guérie.

C'est, on le voit, à juste raison que S.S. le Pape a déclaré : « Avec l'humble enfant des Pyrénées, il n'y a aucun doute que nous ne soyons en présence de la Sainteté, au sens exact et précis du mot... d'une magnifique et exemplaire sainteté. »

« Bernadette n'est pas seulement la bergère privilégiée à qui la Vierge apparut dix-huit fois sur l'églantier de Massabielle, dans le creux de la roche au bord du Gave. Elle n'est pas que

l'enfant nimbée de poésie qui nous a valu au siècle de la science, une mystique églogue telle qu'on la croirait détachée de la « Légende dorée » ou des « Fioretti ». L'histoire vraie de Bernadette s'apparente aux récits du livre médiéval. Ceux-ci n'offrent rien de plus gracieux dans l'ingénuité que l'exquise aventure commençant par cet après-midi du 11 février 1858, tandis que la petite Soubirous glane, avec sa sœur Marie et son amie Jeanne Abadie, le bois mort sur la rive du torrent pour l'apporter, à l'être dépourvu de sa pauvre famille. Et c'est encore l'eau bénite jetée candidement par la fillette à la belle Dame pour connaître si elle vient du ciel ; puis c'est la feuille de papier et le porte-plume en vain présentés à la radieuse inconnue, sur la requête d'une amie, fille de l'huissier de Lourdes, pour qu'elle fixe par écrit son nom et ses demandes ; c'est enfin la fontaine miraculeuse jaillissant du rocher sous les doigts innocents de la source inspirée et la Vision daignant révéler son nom au pur éclat. Autour de cette touchante et sainte idylle avec la Vierge qui eut charmé un Virgile comme un François d'Assise, c'est aussi l'éternelle humanité des gens positifs, incrédules au miracle, voulant la tenir en lisières ou l'éprouver. » (1)

Mais, insensible à l'agitation que provoquent les dix-huit apparitions de la gracieuse Dame, Bernadette conserva sa paisible candeur. Sa famille, les dévôtes, les incrédules, le commissaire de police, le procureur impérial, le juge d'instruction, le préfet, Mgr l'évêque lui-même, personne ne pourra l'émouvoir.

Aux heures les plus agitées, Bernadette donne les signes du plus parfait équilibre. À tous les interrogatoires, elle répond avec une invariable constance, une sûreté, une raison qui forcent les scepticismes. Elle n'est jamais prise en faute. Comme la petite bergère de Domrémy, sainte Jeanne d'Arc, les réponses qu'elle donne aux juges qui l'accablent de leurs questions subtiles sont comme des jets de lumière.

Chez l'une ou l'autre de ces inspirées, c'est le même ruisselet pur de mots transparents.

Ce n'est pas seulement pour cette fidélité à la mission lui confiée par la Vierge que Bernadette de Lourdes est proclamée sainte par l'Église. Depuis son enfance jusqu'à sa mort, à trente-cinq ans, au couvent de Nevers, elle se révélera un mo-

dèle de vierge évangélique et franciscaine. Elle a poussé tout droit comme un lys à longue tige. Elle est intacte, elle est pure, elle est blanche et claire. Ni le monde, ni la vanité, ni l'amour n'ont de prise sur elle. Sous le blanc capulet de pyrénéenne et la cornette de religieuse, elle nous apparaît tenant dans ses mains, tel un bouquet de fleurs des champs, les cardinales vertus de l'Évangile : simplicité, humilité, pureté, douceur d'âme, amour de Dieu et du prochain, soumission totale à la volonté du ciel et sereine acceptation de la douleur. Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, elle vécut à Lourdes chez les Sœurs de la Charité de Nevers. Puis étant tombée malade, elle ne peut entrer au couvent qu'en 1866. Souvent malade, certains s'étonnent autour de la petite religieuse que la Vierge de la Grotte, qui en guérit tant d'autres, semble laisser de côté. Bernadette répond modestement : « La Vierge veut peut-être que je souffre... Être malade, c'est mon emploi. » Et cette réponse, comment ne pas la rapprocher de celle qui, dans sa maladie, faisait à ses infirmières inquiètes, Sœur Thérèse de Lisieux : « Laissez faire papa le bon Dieu, il sait bien ce qu'il faut à son tout petit bébé. »

Si ces deux saintes modernes font des réponses analogues, c'est parce que, messagères de pénitence et de guérison, elles ont deviné que par décret d'une volonté souveraine, elles doivent demeurer jusqu'au bout pures et souffrantes. Car, pour elles, ce n'est pas encore assez d'avoir tout quitté, il faut par une série de dépouillements successifs, renoncer à soi-même et subir, de par la grâce, ces purifications de l'âme dont saint Jean de la Croix a montré la tragique grandeur, pour arriver enfin à ce sanctuaire du château intérieur où l'âme « vit seule avec le Seul », en attendant l'union définitive de l'au-delà. Cet état héroïque dont ces deux petites — et si grandes — saintes furent capables, c'est ce que Pascal appelle « le véritable état du christianisme : souffrir dans son corps et être consolé dans son esprit ».

Jusqu'à sa mort, Bernadette se montra ingénue, sans fadeur, toujours spontanée, pleine de sens critique et de malice. Quand elle vit la Statue de la Madone modelée d'après ses dépositions, elle s'enfuit épouvantée de « cette différence avec le Ciel ». Et elle disait : « Ces artistes, quand ils verront la Vierge, comme

ils vont être « attrapés ».

À 36 ans, Bernadette était restée l'humble fillette de Bartres. Mais qui dira combien sa vie d'enfance cachait la vérité. Par là, la petite bergère prend la suite de Jeanne d'Arc et de Thérèse de l'Enfant Jésus. Et il n'est pas de plus belles fleurs de la race celtique et franque qu'a chantées Péguy que celles-là. Y aurait-il jamais un peintre capable de produire ce triptyque ?

Petite fille « toute bonne » et « toute fraîche » comme Jeanne de Domrémy et Thérèse de Lisieux, Bernadette de Lourdes peut être saluée comme une sainte très moderne. Car, comme ses deux sœurs, elle a, par ces temps troublés, régné sur les cœurs par sa mansuétude. Si Jeanne a, pendant les affreuses tourmentes, semé bien des roses sur notre pauvre terre bouleversée, Bernadette n'a-t-elle pas fait jaillir la Fontaine Miraculeuse, source d'espoir des malades du monde entier que la science humaine est incapable de guérir ?

Disons pour terminer que c'est le Mercredi-Saint 16 avril 1879, vers trois heures de l'après-midi, que Bernadette rendit sa belle âme à Dieu.

Avant de mourir, elle murmura comme Jésus sur la Croix : « J'ai soif », puis, dans un dernier soupir, elle dit : « Sainte Marie, mère de Dieu... ».

(1) François Duhoureau.

XI

Saint
Thomas d'Aquin



Saint Thomas d'Aquin n'est pas seulement le premier des philosophes de l'Église catholique, il est aussi l'auteur de la Somme Théologique qui comprend entre autres les traités de Dieu, de la Trinité, des Anges, de l'Homme, de la Fin dernière, de la Béatitude et au point de vue moral les traités des Actes humains, des Passions, des Vertus, etc.

Saint Thomas, fils du comte d'Aquin et de la comtesse Théodore de Théate, naquit en 1226 à Rocca-Secca, dans le royaume de Naples, en Italie. Dès l'âge de cinq ans, il fut confié aux moines bénédictins de l'Archimonastère du Mont Cassin. Disons, en passant que le Mont Cassin n'est, par lui-même, qu'un sommet relativement modeste, appartenant à l'une des ramifications que l'Apennin central pousse vers la mer, dans la délicieuse Campanie, non loin du golfe de Gaëte. On lui donne 520 mètres d'élévation. Il est situé à peu près sur la route de Rome à Naples, à 150 km de Rome, à 110 de Naples. C'est là qu'en 529, sur les ruines du temple d'Apollon, saint Benoît fit construire le monastère qui garde toujours la gloire d'avoir abrité l'enfance de saint Thomas d'Aquin.

Ses ambitieux parents eussent voulu y faire rester ce dernier et le pousser au trône abbatial. Mais Thomas avait un autre idéal et un jour, ayant revêtu l'habit noir et blanc de saint Dominique, il quitta secrètement Naples avec le prieur de son Ordre.

Dès qu'elle fut avisée de ce départ, la comtesse Théodora dépêcha un messenger auprès de ses fils soldats, les seigneurs Landolphe et Reynold. Ceux-ci alertèrent leurs bandes et, près d'Aquapendente, Thomas fut cerné, saisi et lié, puis ramené dans son domaine, non en fils du maître mais en captif. On l'enferma dans la tour de la forteresse et là, chaque jour, la comtesse et plusieurs fois le jour les deux sœurs de Thomas le vinrent tenter sans relâche en lui représentant l'avantage et la gloire

qu'il y aurait pour lui à servir Dieu et le nom d'Aquin à la fois. Elles étalaient devant lui les bénéfiques et les privilèges, le faste et le prestige du commandement sur une riche et puissante Abbaye. Mais Thomas se taisait, pareil au bœuf muet et sourd. Sur cet échec, ses frères décident de le débaucher. Si l'orgueil de la vie n'a pas de prise sur lui, le plaisir de la chair, peut-être... Mais le chaste jeune homme, après avoir chassé de sa prison la courtisane, trace sur le mur, avec un tison brûlant, la croix, symbole de son détachement et garantie de son angélique pureté.

Frères, sœurs, mère, prison, ruse et violences, rien ne peut sur lui. Plus tard, sa famille, cruellement éprouvée, a beau l'appeler à son aide et le pape lui offrir l'évêché de Naples, voire l'Abbatat du Mont Cassin, avec licence même de garder l'habit de son Ordre, Thomas ne fléchit pas. Pourquoi cela ? Pourquoi cette incompréhensible obstination ? Parce qu'il lui fallait être dans les affaires de son Père céleste ; il s'était demandé sans cesse en son enfance : « Qu'est-ce donc que Dieu ? ». Il lui fallait répondre. Voilà ce que personne, pas même sa mère, ne pouvait comprendre. Au ciel, a écrit Jacques Maritain, saint Dominique l'avait demandé à saint Benoît parce que le Verbe de Dieu l'avait demandé à saint Dominique, pour lui donner mission sur l'intelligence chrétienne.

C'est au salut de l'intelligence qu'il était député, c'est pour elle qu'il devait embrasser la vie apostolique. Voilà sa mission, et malheur à lui s'il s'y dérobe. Il doit servir l'intelligence, mais comme le prêtre sert la créature de Dieu, il doit l'instruire, la baptiser, la nourrir du corps du Seigneur, il doit célébrer les noces de l'intelligence et de l'Agneau. Sur le caillou blanc qui lui est donné, et qui est aussi la pierre embrasée qui purifie ses lèvres, il a écrit : vérité.

Dès lors, sachant que tel est le plaisir du Seigneur, Thomas garde avec toute la ténacité d'une volonté indomptable le froc dominicain. Envoyé du Seigneur Jésus pour enseigner et pour préparer les âmes à l'habitation divine, contemplateur de la Vérité première, distribuant aux hommes comme un pain descendu du ciel, ce dont la contemplation l'a instruit, ce plus grand fils de saint Dominique est d'une façon très parfaite et très éminente « apôtre de l'intelligence ».

« Ce qui caractérise la sainteté de saint Thomas, a écrit le souverain Pontife Pie XI, c'est ce que saint Paul appelle sermo sapientiae ainsi que l'union des deux sagesse, l'acquise et l'in-fuse... » Autrement dit, la sainteté de saint Thomas est la sainteté de l'intelligence. Il est en un sens sûrement le pur intellectuel, parce que l'intelligence elle-même est son moyen par excellence de servir et d'aimer Dieu, parce que l'intelligence elle-même est son hostie d'adoration.

Saint Thomas est aussi « l'apôtre de la vérité ». Certes tout philosophe, tout théologien désire et veut la vérité. Mais nul, on peut l'affirmer, ne l'a voulue d'une manière plus véhémement et plus exclusive que lui. Si saint Thomas aime Dieu plus que l'intelligence, il n'en reste pas moins vrai qu'il aime l'intelligence plus que les philosophes ne l'ont aimée. « C'est pourquoi il peut la restaurer en lui rappelant ses devoirs. Il la tire de sa lâcheté, il lui rend le courage d'affronter les vérités premières. Il la tire de sa vaine gloire, il la plie à se mesurer sur les choses et à écouter une traduction. Il lui réapprend à la fois les deux vertus perdues ensemble, la magnanimité et l'humilité. Mais quoique passionné chez saint Thomas, cet amour de la vérité est désintéressé et dégagé de toute complaisance égoïste.

À plusieurs reprises dans ses écrits, comme dans ses cours à l'Université de Paris, il retrace quelques-unes de ses opinions antérieures ; et cette rétractation il la fait simplement, sans souci de diminuer la réputation de son savoir d'autrefois.

Notre Seigneur se plut à récompenser ce désintéressement. Dans l'église des Prêcheurs de Naples, saint Thomas priait un jour, en extase, dans la chapelle de Saint-Nicolas. Une voix partit du crucifix vers lequel le saint Docteur tournait ses yeux baignés de larmes. « Thomas, dit le Sauveur, tu as bien écrit de moi : que veux-tu pour ta récompense ? » Et saint Thomas de répondre dans la ferveur de sa charité toute perdue en Dieu : « Seigneur, pas d'autre récompense que vous-même. ».

Apôtre de l'intelligence, docteur de la vérité, restaurateur de l'ordre intellectuel, saint Thomas n'a pas écrit seulement pour le XIII^e siècle. Il a écrit pour tous les temps. Son temps à lui, c'est le temps de l'esprit qui domine les siècles, comme dit encore Maritain. La méthode de saint Thomas est essentiellement

universaliste. Il est debout au seuil de notre temps, nous tendant, en la corbeille d'or de ses milliers d'arguments, les fruits sacrés de la sagesse. Ces fruits sont pour tous ceux qui veulent prêter l'oreille à la Vérité. Car nul théologien n'a eu une plus attentive dilection de la commune et séculaire sagesse dont l'Église est divinement instruite que saint Thomas ; selon le mot de Cafetan repris par SS. Léon XIII et Pie XI « pour avoir vénéré les Pères et les Saints docteurs qui l'on précédé, il a hérité en quelque manière de leur intelligence à Tous. Voici pourquoi le « Docteur Angélique » est aussi le « Docteur commun de l'Église. »

Mais où ce héros de l'ordre intellectuel puisait-il sa science théologique et philosophique ainsi que toute la prudence et la force pour mener celle-ci à bonne fin ? Est-ce qu'il n'a pas avoué à son compagnon Réginald que sa science avait été acquise par le moyen de la prière. Est-ce que chaque fois qu'il voulait étudier, discuter, lire, écrire ou dicter il ne recourait pas d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour être instruit de la vérité ? Est-ce que sa vie intellectuelle ne baignait pas tout entière dans le feu de la contemplation infuse ? Le prince de la métaphysique et de la science sacrée n'était-il pas aussi le docteur du Saint Sacrement. C'est surtout dans la Communion du Corps et du Sang du Verbe incarné, où la Vérité première est en personne, que saint Thomas a puisé les principes de sa Somme Théologique. Et ce n'est pas sans raison que six siècles et demi après sa mort sa S.S. Pie XI a décerné au grand théologien le titre de « Docteur Eucharistique ».

C'est en l'an de grâce treize cent vingt-trois que le Souverain Pontife Jean XXII proclama saint, de par l'Église, frère Thomas d'Aquin, de l'ordre des Prêcheurs, un demi-siècle après sa mort survenue le 7 mars 1274, dans le monastère cistercien de Fosanova.

Le Saint Pape Pie V, au seizième siècle, fit davantage et sacra saint Thomas docteur. Son livre, au Concile de Trente, fut placé, dit-on, sur l'autel, à la droite de l'Évangile, comme l'arbre auprès du torrent. Six siècles écoulés, emportant avec eux tant de pensées brillantes et fragiles, sa pensée demeure et rayonne, pensée que Clément VIII a déclarée « divine et sans erreur ».

Innocent VI « fondée en certitude », Léon XIII, Pie X, Benoît XV « entre toutes privilégiée » et sa S. Pie XI « la pensée de l'Église même, commune nourriture des fidèles qui communient au Corps du Christ. »

Et ce n'est pas tout, car l'Église catholique, par la bouche de ses Pontifes, de Léon XIII à Pie XII, a proclamé saint Thomas d'Aquin Patron des Écoles. En Mère Prévoyante et avertie, Elle a compris que la jeunesse d'aujourd'hui, livrée sans défense à l'anarchie et au bouleversement des mœurs, n'avait jamais eu tant besoin d'un chef éclairé sur qui elle put compter pour connaître la Vérité et en vivre. « Malheureusement, comme l'a écrit M. S. Gillet, professeur à l'Institut catholique de Paris, la plupart de nos jeunes gens ne connaissent guère le grand Docteur que de nom ; mais il faudra bien qu'ils y viennent, attirés par la puissance de son génie et de sa sainteté ; il faudra bien qu'un jour ils pénètrent à fond sa doctrine par-delà les formules scolaires qui l'enveloppent et les rebutent ; il faudra bien, pour les y aider, que des apôtres au cœur chaud et à l'intelligence ouverte, tout imprégnée de la pensée du Maître, se décident enfin à parler aux jeunes leur langage et les initient aux splendeurs d'une doctrine pleine à la fois de vérité et de vie. »

XII

Sainte
Gertrude



Rien n'est plus beau, plus édifiant que la jeunesse de cette bienheureuse vierge morte à 33 ans.

Bien qu'élevée dans un palais, c'est-à-dire au milieu de la grandeur, de la pompe, des séductions même, Gertrude profita si parfaitement des leçons de ses saints parents qu'elle grandit comme un beau lis au milieu des ronces, attirant à elle par son parfum, mais séparée de tous. Aussi ne goûta-t-elle jamais que Dieu seul, comme le prouve le fait suivant. Gertrude avait alors dix ans. Son père Pépin de Landen eut à dîner chez lui le roi Dagobert et quelques grands de sa cour. Parmi eux, se trouvait le fils du Gouverneur de la haute Austrasie. Celui-ci, qui était duc et qui connaissait Gertrude, demanda au roi la permission de l'épouser. La proposition plut au roi et ne déplut pas à Pépin. On fit donc venir Gertrude au milieu du repas et le roi lui demanda lui-même si elle ne serait pas heureuse d'avoir pour époux un jeune homme si beau, si bien fait et tout brillant d'or et de soie. Après quelques instants de réflexion pendant lesquels on ne lisait sur le visage de Gertrude aucune hésitation, celle-ci répondit au roi : « Je ne veux, Sire, ni de lui ni d'un autre ; j'ai choisi pour époux Celui dont la beauté est éternelle et qui est le principe de la beauté de toutes les créatures. Celui dont les richesses sont infinies et que les anges adorent. »

Le roi et tous ses grands furent dans l'admiration et nul n'osa dire un mot pour contrarier la sainte enfant. À l'âge de quatorze ans, elle perdit son père et devint la fidèle compagne, la consolatrice et l'aide de sa mère la bienheureuse Itte dont elle partagea la solitude, les chagrins, les difficultés. Elle la suivit à l'Abbaye de Nivelles dont sa mère lui confia la direction. Quoique seulement âgée de vingt et un ans, Gertrude montrait la maturité d'un vieillard.

L'innocence, l'humilité, une piété solide et la charité brillaient en elle du plus vif éclat. Elle travaillait sans relâche à sa

sanctification, par la prière et la pénitence pendant qu'elle apportait le plus grand soin à la perfection des autres.

Pleine de fermeté à l'égard des religieuses qui étaient dans la force et l'ardeur de la jeunesse, elle compatissait comme une mère aux infirmités et aux souffrances de celles que l'âge rendait impotentes. Elle assistait les pauvres avec beaucoup d'affection, prenant grand soin des étrangers et des pèlerins qui venaient chercher un abri dans ces maisons hospitalières qu'on appelait monastères.

Elle voulait que tout ce qui concerne le culte divin fut digne, propre, décent. Elle honora grandement les reliques des saints et fit venir de Rome des reliques de martyrs en même temps que des livres de piété. Elle fit bâtir un monastère où elle attira, des pays éloignés, des saints religieux à qui elle confia le soin d'annoncer la parole de Dieu dans tout le Brabant. Après la mort de sa mère, qu'elle ne conserva que cinq ans avec elle, elle eut recours à ces religieux pour l'administration de toutes les choses extérieures et partagea avec plusieurs sœurs la conduite de l'intérieur du couvent. Pour elles, elle s'appliqua surtout à la lecture et à la méditation de la Bible qu'elle savait presque entièrement par cœur et reçut du Saint-Esprit des lumières extraordinaires pour l'expliquer aux autres.

Au bout de quelques années, l'austérité de sa pénitence avait tellement ruiné sa santé et ses forces que Gertrude fut obligée de se démettre de sa charge d'abbesse. Elle la confia à sa nièce Wilfetrude âgée de vingt ans qui marcha parfaitement sur ses traces. Pour elle, voulant se préparer à la mort, elle redoubla pendant trois ans ses austérités et tomba dans une extrême langueur. Le moment vint de recueillir le fruit d'une vie si courte mais si bien remplie. Elle fit à ses sœurs ses dernières recommandations, les priant d'être bien fidèles à leur règle et à Dieu, demanda à ce qu'on ne couvrît son corps d'aucun drap : « les ornements superflus du tombeau ne servant, disait-elle, ni aux vivants ni aux morts ». Elle voulut qu'on l'ensevelît dans son silice et qu'on lui couvrît la tête d'un voile usé.

Ayant été avertie par un saint personnage, à qui elle avait envoyé un message, qu'elle mourrait le lendemain, elle passa toute la nuit en prière avec ses sœurs, elle reçut le Saint Via-

tique pendant la Sainte Messe et rendit son âme à Dieu au moment où le prêtre achevait le Saint Sacrifice. C'était le 17 mars 659. Elle avait 33 ans.

Au sujet de sainte Gertrude, « nous allons, a écrit l'historien Léon van der Essen (1), passer en revue ceux de ces Irlandais qui ont joué un rôle dans l'histoire de la conversion et de la christianisation de nos contrées. Nous sommes ainsi conduits immédiatement au monastère de Nivelles par sainte Gertrude, la fille du maire du palais Pépin II (626-659). C'est lorsque Gertrude était moniale qu'elle vit arriver à Nivelles les peregrini irlandais Foillan et Ultan. Ceux-ci avaient fui l'Est-Anglie lors de la réaction païenne du roi Penda et, abandonnant le monastère de Cnobberesburgh, avaient chargé sur un navire leurs livres saints et leurs reliques pour se rendre en France. Ils y avaient été reçus par le maire du palais Erchinoald mais ils s'étaient bientôt dirigés sur Nivelles. Grâce à la faveur de sainte Itte, la mère de Gertrude, Foillan ou Feuillien put fonder le monastère de Bebrona, connu bientôt sous le nom de Fosses.

Après la mort d'Itte (652) qui fut la première abbesse de Nivelles, Foillan vint à Nivelles et y chanta la messe le 30 octobre, la veille de la fête de saint Quentin. C'est à son retour à Fosses qu'il fut assassiné, dans le bois de Seneffe, par des brigands vers 655. Aussitôt la lugubre nouvelle connue, Gertrude, qui avait succédé à sa mère comme abbesse du monastère, fit rechercher le corps et le fit ramener à Fosses. La présence de ces Irlandais à Nivelles nous rappelle que ce monastère fut, dès le début, un institut de discipline irlandaise ; à côté des moniales vivaient des frères, pour les besoins du culte, tous groupés sous la direction générale de l'abbesse. C'est un des prêtres irlandais de Nivelles qui composa la plus ancienne biographie de sainte Gertrude, un des documents les plus précieux qui aient été conservés. »

Les reliques de sainte Gertrude furent conservées à Nivelles, avec son lit qui rendit la vie à un enfant noyé, son voile qui éteignit un incendie et quelques autres souvenirs.

L'église Sainte-Gertrude, anciennement église conventuelle, est un des plus anciens et des plus curieux monuments religieux que la province de Brabant ait conservés. Cette collégiale ap-

partient au style roman ; c'est une construction du XI^e siècle avec une crypte à trois nefs. Elle a la forme d'une croix latine et est flanquée de deux tourelles rondes hautes chacune de 50 mètres. Celle du Nord porte le nom de tour Madame et celle du Sud celui de Jean de Nivelles. Cette dernière est ainsi appelée à cause d'un jacquemart en cuivre doré qui frappe les heures. Jean de Nivelles a sa légende et une chanson a immortalisé Djan-Djan.

L'église est à visiter. La châsse de sainte Gertrude est célèbre. Longueur 1,80 m, largeur 0,54 m, hauteur 0,80 m. Argent, en majeure partie dorée, rehaussé d'émaux et de pierreries. Exécutée de 1272 à 1298, par Collard de Douai et Jacquemon de Nivelles. Représente une église gothique à trois nefs ; nombreuses et belles statuettes ; reliefs retraçant les principaux événements de la vie de sainte Gertrude.

Un seul village en Belgique porte le nom de la ville cadette du bienheureux Pépin de Landen, c'est le touristique village de la vallée de l'Aisne Villers-Sainte-Gertrude que tous les lecteurs des « Annonces de l'Ourthe » connaissent. Son église dédiée à sainte Gertrude date de 1878.

Sept autres localités du diocèse de Namur ont sainte Gertrude pour patron et, de ce fait, ont leur église paroissiale dédiée à cette sainte.

L'église de Tenneville est bâtie sur l'emplacement d'une villa romaine et le cimetière est un ancien cimetière franc. Sainte Gertrude est représenté dans l'église en costume d'abbesse, tenant à la main la crosse sur laquelle courent deux souris... en bois. Bien des cultivateurs viennent devant cet autel pour demander à la sainte de débarrasser leurs champs des campagnols, rats, souris et autres rongeurs.

À Bolinne, à 17 km de Namur, l'église renferme les pierres tumulaires des fondateurs et anciens seigneurs du lieu : Jean de Cortil et Louise de Cerf, son épouse.

Floriffoux sur la Sambre, à 8 km de Namur, est le diminutif de Floreffe. Son église a été reconstruite en 1905-1906.

Carlsbourg, autrefois « Saussure », est une ancienne seigneurie du duché souverain de Bouillon. Le titulaire fut longtemps,

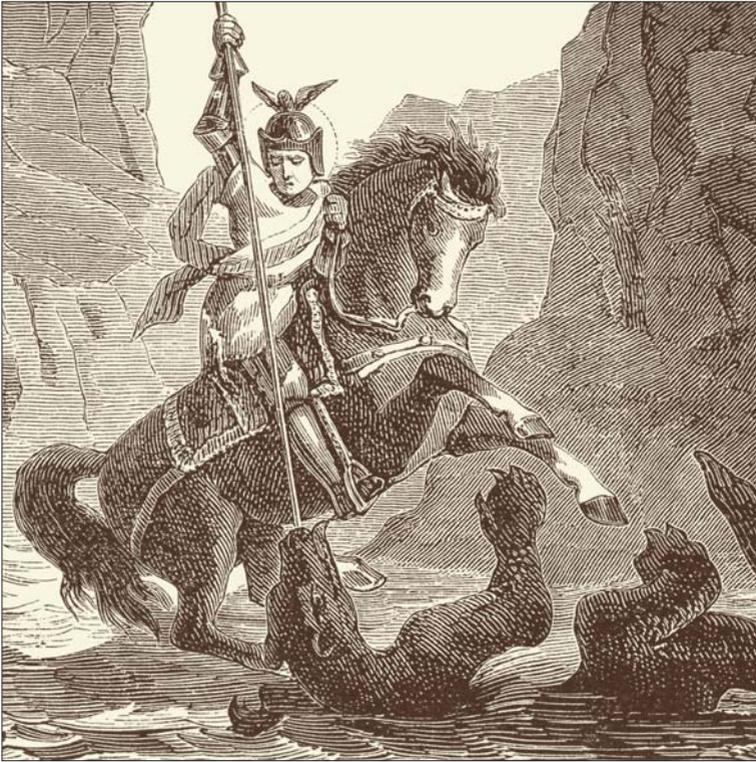
avec l'abbé de Saint-Hubert, le seigneur de Mirwart et le baron de Hierges, pair de ce duché. Détaché de Paliseul pour être érigé en commune distincte en 1900, son église ne date que de 1911-1912.

Les villages de Bras (Wardin), de Le Roux (lez Fosses) et d'Ossogne (Havelange) sont également sous le patronage de sainte Gertrude.

(1) « Le siècle des saints 625-739 » par Léon van der Essen – Chap. VII : les Irlandais, pp. 84 et 85.

XIII

Saint Georges



Saint Georges était prince de Cappadoce. Soldat dès l'enfance, il parvint à un grade supérieur dans les armées de Diocétien. Mais lorsque cet empereur eut publié à Nicomédie son premier édit de persécution contre les chrétiens, saint Georges lui reprocha sa cruauté. Aussitôt mis en prison, on lui fit subir de si atroces tourments que l'Église d'Orient l'appelle « le grand martyr ». Il mourut décapité en l'an 303. C'est un des quatorze saints auxiliaires, c'est-à-dire des saints particulièrement célèbres pour l'efficacité de leur invocation. On invoque surtout saint Georges contre les maladies dartreuses. Celui-ci est représenté à cheval terrassant un dragon, éloquent symbole qui nous dit à tous : « Enfants des martyrs, votre devoir est d'attaquer le serpent infernal et votre gloire de le terrasser. Comme il fut avec vos pères. Dieu est avec vous ; ne craignez rien : Georgi, noli timere, ecce ego tecum sum », « Georges, ne crains rien, je suis avec toi ».

Saint Georges est le patron des soldats à cheval ou motorisés. Il est surtout très honoré en Angleterre qui l'a pris pour patron en l'an 800. Cinq de ses rois ont régné sous le nom de Georges. Le canal qui sépare la Grande-Bretagne et l'Irlande et qui unit l'océan Atlantique à la mer d'Irlande s'appelle Saint-Georges.

La Russie et la Bavière ont magnifié le courage de ce martyr en créant l'ordre de Saint-Georges. L'ordre russe, fondé en 1769, par Catherine II, a été créé pour récompenser le mérite militaire. Plusieurs de nos soldats de la campagne 14-18 ont été décorés de cette distinction honorifique. L'ordre de chevalerie bavarois a été institué par Charles-Albert, duc de Bavière en 1729.

Deux rois de Grèce ont régné sous le nom de Georges et, en France, de nombreuses localités portent ce nom. Chez nous, de nombreuses sociétés d'arbalétriers et d'arquebusiers ont pris saint Georges comme patron. La plus renommée de ces gildes

est celle de Bruxelles qui porte le titre de « Grand serment royal et de Saint-Georges » et qui fut fondé, dit-on, en 1213.

Cinq localités en Belgique portent le nom du grand martyr. Ce sont : Weert-Saint-Georges et Winghe-Saint-Georges dans le Brabant ; Saint-Georges (Ten Distel) et Saint-Georges (lez Nieuport) en Flandre Occidentale et Saint-Georges (sur Meuse] dans la province de Liège.

Weert-Saint-Georges porte ce nom depuis 1283. Le blason de la commune représente saint Georges à cheval terrassant le dragon avec un cimenterre.

Winghe-Saint-Georges a un blason à peu près identique à celui de Weert-Saint-Georges. Ce fut au XVI^e siècle qu'on ajouta à Winghe, affluent de la Dyle, le nom de Saint-Georges. Son église est évidemment consacrée à ce saint. Malheureusement, celle-ci, tout comme le village, eurent beaucoup à souffrir en 1542 lors du passage à travers le Brabant des troupes du général gueldrois Van Rossum, pendant les troubles de religion et lors de guerres de Louis XIV.

Saint-Georges (parmi les chardons), non loin de Bruges possède une belle église datant de 1837. Celle-ci renferme un saint Georges à cheval perçant le dragon de sa lance ; c'est une magnifique œuvre d'art du XIV^e siècle en bois sculpté. Cette commune doit son origine à une société d'arbalétriers constituée sous le patronage de saint Georges à qui ils érigèrent une chapelle autour de laquelle vinrent se grouper quelques habitations qui, plus tard, formèrent le village. Les chevaliers qui s'y succédèrent de 1390 à 1485 portèrent le titre de « Seigneur de Saint-Georges ».

Saint-Georges-lez-Nieuport, que tous les anciens combattants de 1914-1918 connaissent, fut complètement détruit pendant la grande guerre. Le 7^e régiment de Ligne s'y illustra pendant la bataille de l'Yser.

Cette commune est mentionnée dans le cartulaire de Guy de Dampierre en 1360. Elle devint paroisse en 1340 et doit son origine à un personnage noble qui y fonda une chapelle en l'honneur de saint Georges pour l'avoir sauvé des mains de brigands. C'est à l'ombre de la petite église Saint-Georges que, sous le

mémorial qui lui a été élevé par ses soldats, repose le Lieutenant-Général Baron Dossin de Saint-Georges, commandant la 2^e division d'Armée en 1914.

À Oud-Stuivekenskerke-lez-Dixmude, au Patelin de Notre-Dame, où les Diables Noirs (Carabiniers-Cyclistes) de 1914-1918 ont leur mémorial, la chapelle du Souvenir a une de ses verrières qui représente saint Georges avec l'emblème du régiment : le diable à vélo.

Enfin, Saint-Georges-lez-Waremme a l'honneur de posséder dans un de ces hameaux à Stockay, les corps de saint Julien et de sainte Aurélie.

Rome possède une église dédiée au saint martyr appelée Saint-Georges du Vélabre. Le Vélabre, à son origine un véritable marais, est un quartier de Rome situé derrière le mont Capitolin et offrant l'aspect d'une vallée qui s'ouvre vers le Tibre. À l'entrée de cet endroit solitaire s'élève la petite église de Saint-Georges, titre de cardinal-diacre qui fut bâtie au VI^e siècle et restaurée par les papes saint Léon II et saint Zacharie (741-752). Son clocher byzantin est en briques, les colonnes qui partagent les nefs sont antiques et les précieuses fresques de l'abside sont du pinceau du peintre florentin Giotto di Bondone. L'autel majeur est en mosaïques avec quatre colonnettes de marbre du mont Hynette. On y remarque un superbe reliquaire qui contient la tête du glorieux martyr.

Tout le monde sait combien saint Georges est vénéré dans notre bonne ville de Mons. Et si tout Wallon ne connaît pas en entier la chanson du « Doudou », il sait au moins ces quatre vers :

Montois, à pleine gorge,
Chantons à l'unisson
Le dragon et saint Georges
Sur l'air du vieux Lumçon.

Mais d'autres localités que Mons ont un culte spécial pour leur patron. Ce sont les villages de Cordes et d'Amay, dont les églises sont classées comme monuments historiques.

Cordes dans le Hainaut, à 16 kilomètres de Tournai, fit autrefois partie de l'abbaye de Liessies ; celle-ci avait la collation de

l'autel. Son église en style roman n'a qu'une nef.

Amay à 8 km de Huy doit sa fondation, dit-on, à sainte Ode, tante de saint Hubert, qui y érigea au VII^e siècle un oratoire à saint Georges. Sa collégiale romane, dont le vaisseau est de style gothique, possède, outre une belle statue, la châsse de sainte Ode et de saint Georges. Cette précieuse châsse d'orfèvrerie en argent qui date du début du XII^e siècle est attribuée à Hugo, le moine artiste d'Oignies. Cette œuvre d'art ne paraît pas remonter au-delà de 1225. Elle a la forme d'un sarcophage à double versant. Ses dimensions sont : long. 1 m 14 ; larg. 0 m 64 ; haut, 0 m 59. Les deux pignons représentent les figures de sainte Ode et de saint Georges dans des arcades trilobées. Chaque face latérale est divisée en arcatures cintrées représentant sur des colonnettes géminées et chacun des 12 compartiments ainsi formés renferme la figure d'un apôtre. Les versants du toit sont décorés de six plaques d'argent rectangulaires aux reliefs repoussés et ciselés ; trois de ces compartiments se rapportent à la vie de sainte Ode et les autres à celle de saint Georges.

La ville de Limbourg sur la Vesdre a son église paroissiale dédiée à saint Georges. Celle-ci, à l'origine une chapelle datant du XII^e siècle, a été, à plusieurs reprises, agrandie, remaniée ou restaurée. La tour est du XIII^e ou du commencement du XIV^e siècle. La plus grande partie de l'édifice date du XV^e siècle.

Cette église dépendait primitivement, croit-on, de la paroisse de Goé. En 1460, elle fut érigée en prévôté par l'évêque de Liège, Henri de Bourbon, et le prévôt ne tarda pas à donner une certaine importance à son bénéfice ; il s'entoura même d'un chapitre de sept chanoines qui fut dissous vers la fin du XVI^e siècle. L'incendie de 1834 détruisit le sommet de la tour avec son horloge.

Mais ce n'est pas uniquement dans des églises qu'il existe des tableaux, des statues et des œuvres d'art de valeur consacrés à saint Georges. Nos musées en possèdent aussi. C'est ainsi que dans la section des industries d'art des Musées du Cinquante-naire à Bruxelles, on peut admirer un grand retable à sept panneaux relatif au martyr de saint Georges. Ce merveilleux retable brabançon, qui date de 1493 et qui est signé de Jean Bor-

man de Bruxelles, provient de l'ancienne chapelle du dehors de Louvain. C'est une œuvre de grand style, pleine d'émouvants contrastes où la grâce des figures féminines et la sérénité du saint martyr s'opposent à la rude grossièreté des bourreaux.

Au musée des Arts Décoratifs à Anvers, on peut voir un carquois d'arbalétrier en bois de chêne recouvert de cuir travaillé portant les insignes de la gilde des arbalétriers et orné de figurines peintes représentant saint Georges, sainte Marguerite, etc. Il date du XVI^e siècle. Là aussi, il y a une statue équestre de saint Georges sculptée qui fut placée en 1314, au-dessus de la porte d'Anvers, dite de Saint-Georges. En 1554, cette statue fut transférée dans le local du Vieux Serment des Arbalétriers et finalement, en 1838, offerte à la ville.

Avant la guerre 1914-1918, Anvers avait une fort vieille caserne, portant le nom de Saint-Georges, qui hébergeait les soldats du 5^e régiment de ligne.

Dans le diocèse de Namur, dix localités ont adopté saint Georges comme patron. Ce sont : Dampicourt, Doische, Fontenoille, Gonrieux, Grand-Han, Hanzinne, Hemptinne, Leffe, Villers-lez-Heest et Vissoule (Tavigny).

XIV

Saint
Guibert



Saint Guibert, appelé de son temps Wichertus, naquit vers 892 dans le comté de Darnau qui dépendait du pays de Lomme. Il était le fils de Litholde, un des principaux officiers du roi de Lotharingie et d'Osburge, descendant des rois d'Austrasie. Ayant quitté la carrière militaire qu'il avait suivie quelque temps, Guibert vint habiter avec sa grand-mère Gisèle dans son domaine de Geminiacum qui, à l'époque de la domination romaine, formait une « mansio » sur la chaussée impériale qui conduisait de Bavay à Tongres. Cette voie que parcoururent les légions de César existe encore et est appelée, de nos jours, « chaussée Brunehault », en souvenir de la reine d'Austrasie de ce nom (568-613) qui fit réparer les routes romaines et élever de somptueux édifices dans les Gaules. En 922, Guibert, troisième comte de Gembloux, fonda une abbaye bénédictine qu'il dota de toutes les terres qu'il possédait. Il mit à la tête de la communauté, son ami Erluin et, par humilité, se retira au couvent de Gorze, près le Metz, en Lorraine. Cette abbaye fut l'origine de la ville de Gembloux. Elle vit bientôt se grouper autour d'elle, dans la belle vallée de l'Orneau, une population avide de paix et de sécurité. Ce cloître fut d'abord rattaché à la principauté épiscopale de Liège. Par une charte donnée en cette ville le 9 septembre 946, l'empereur Othon 1^{er} confirma toutes les donations faites au Monastère et lui accorda en outre de précieux privilèges. Ces privilèges, dont notamment ceux de construire une forteresse, de frapper monnaie et d'établir des marchés publics, furent confirmés par le pape Benoît VII qui exempta en même temps l'abbaye de toute sujétion à l'évêque du diocèse. L'abbé, par le fait de son élection, portait le titre de comte de Gembloux, était le premier noble du Brabant, occupait la place d'honneur dans les réunions des autorités de ce duché et jouissait du singulier privilège de dire la messe en éperons.

Mais bientôt des rivalités amenèrent l'abbaye à se détacher de Liège pour se mettre sous la protection du comte de Louvain, plus tard duc de Brabant. État tampon entre le comté précité et celui de Namur, la petite ville et son monastère furent impliqués dans de rudes guerres civiles et féodales. Voici un bref résumé de ces heures tragiques.

En 963, le comte Héribrand, beau-frère de Guibert, croyant avoir des droits sur le comté de Gembloux, s'alia à Robert, comte de Namur. Après avoir réuni leurs troupes, ils se jetèrent sur les terres de l'Abbaye, malgré les menaces de l'empereur Othon 1^{er} et les anathèmes du pape Léon VIII, et s'emparèrent d'une grande partie des biens de l'abbaye.

En 1136, une dispute éclata entre les moines et les habitants de la ville, à l'occasion de l'élection de l'abbé Arnulphe. Elle dégénéra en une affreuse révolte au cours de laquelle Gembloux devint la proie des flammes.

En 1168, un incendie réduisit en cendres une grande partie de la ville qui venait à peine d'être reconstruite.

En 1186, Henri l'Aveugle, comte de Namur, et son neveu Baudouin, comte de Hainaut, en guerre avec Henri 1^{er}, duc de Brabant, s'emparèrent de la ville, la livrèrent aux flammes, au pillage et en massacrèrent les habitants.

En 1578, don Juan d'Autriche infligea, sous les murs de la ville, une sanglante défaite à l'armée des États généraux qui perdit 10.000 hommes et 34 drapeaux. Son général en chef, Antoine de Goegnies, tomba entre les mains des vainqueurs. En souvenir de cette importante victoire, une chapelle octogonale dite « Chapelle-Dieu » fut élevée au sommet d'une colline. Celle-ci, qui subsiste toujours, a été agrandie et embellie.

En 1678, la ville et le monastère, y compris la célèbre bibliothèque, fondée par l'abbé Olbert (1012-1048), furent détruits par un incendie d'une violence extrême. Il fallut trente ans à l'abbaye pour se relever de ses ruines. Puis ce fut, de 1720 à 1780, sous le règne bienfaisant de Marie-Thérèse, une ère de prospérité nouvelle. Mais, en 1785, les troupes de Dumouriez après Jemappes, puis celles de Jourdan après Fleurus, s'installèrent en maîtres dans notre pays. Et, le 7 juillet 1794, après la

défaite de Beaulieu à Sombreffe par Jourdan, Dom Colombar Wilmart, 53^e et dernier abbé comte de Gembloux, prenait le chemin de l'exil avec ses moines. Les bâtiments de l'abbaye vendus comme biens nationaux appartinrent à des particuliers jusqu'à la Révolution de 1830. Ceux-ci furent, par la suite, rachetés par l'État belge qui, en 1861, les affecta à l'institut agronomique supérieur. Ces bâtiments, reconstruits de 1762 à 1785 par l'abbé Jacques Legrain, d'après les plans de l'architecte namurois Dewez, sont en excellent état de conservation.

Plusieurs moines de l'abbaye de Gembloux se sont illustrés par leur science. Ce sont entre autres : Sigebert, mort en 1162, dont la précieuse chronique, après avoir échappé aux incendies et aux pillages, est actuellement conservée à la Bibliothèque royale à Bruxelles ; Anselme, bibliothécaire qui continua la chronique de Sigebert jusqu'en 1137 ; Olbert, historien, mort en 1148 ; Jean Massy (1511-1517), auteur de deux graduels d'une superbe écriture gothique ; l'abbé et comte Papin (1517-1541) qui a écrit l'histoire des abbés de Gembloux, et enfin Guillaume Dupais, poète latin élégant, décédé en 1578.

Mais revenons à Guibert, fondateur de l'abbaye qui comme nous l'avons dit s'était retiré au couvent de Gorce. C'est là qu'il mourut le 23 mai 962. Mais, suivant ses dernières volontés, son corps fut ramené à Gembloux et inhumé dans le monastère. Il fut béatifié en 1110 par le pape Pascal II. À cette occasion, il y eut une importante cérémonie, à laquelle assistèrent Godefroid 1^{er}, duc de Brabant, et les princes-évêques de Liège et de Cologne.

L'église paroissiale de Gembloux, qui est l'ancienne église abbatiale, est fort belle et conçue en style gréco-romain. Elle est précédée d'un parvis et surmontée d'un dôme. À l'intérieur règnent les ordres ionique et dorique. Ses quatre chapelles sont dédiées au Sauveur flagellé, à la sainte Vierge, au Rosaire et à saint Pierre. Elle possède de plus une crypte romane, des stalles et un maître-autel d'une certaine valeur artistique. On y conserve les reliques de saint Guibert dans une superbe châsse en cuivre doré, exécutée dans le style de la Renaissance par les frères Dehin de Liège. Cette œuvre d'art est surmontée d'un dôme soutenu par des pilastres, entre lesquels sont placés des

anges sortant des banderoles. Sur le pied on lit l'inscription suivante : Sancti Guiberti ab. Episc. Namurcen recognitæ in hac theca Gemblocensium donis restaurata, anno MDCCCLXXII reconditæ.

Disons encore pour finir que l'église de Gembloux fut rachetée en 1810 à César Paulet, de Paris, pour la somme de 5.000 francs.

XV

Sainte
Jeanne d'Arc



Rarement une fête nationale est aussi cordiale que celle qui, chaque année, se déroule dans maintes villes françaises à l'occasion de la Sainte-Jeanne d'Arc.

Ce jour-là, comme aux jours sombres de la guerre et comme aux heures victorieuses de la victoire, un souffle patriotique déferle à travers la France. Pour fêter la bergère-soldat, la fille du peuple, qui libéra le pays du joug de l'étranger, notre alliée d'hier retrouve cette union enthousiaste et sincère qui est une de ses qualités aux heures de crise.

Le deuxième dimanche de mai, l'union des cœurs ne cesse de régner et jamais celle-ci ne se manifeste aussi publiquement.

Dans toutes les villes qui hébergèrent l'héroïne nationale, on voit les drapeaux tricolores agités par le même vent que les bannières des confréries religieuses et les gouvernants de la République cheminant en tête de « la procession de Jeanne » avec les princes de l'Église en cappa rouge. Les étendards et les fanions aux teintes les plus variées sont allègrement et joyeusement mêlés à la bannière aux couleurs bleue et blanche de Jeanne d'Arc. L'union rétablie à la voix de la Patrie s'épanouit sous le ciel clair de la Lorraine, de la Touraine, du Poitou, de la Normandie et de la Marne.

Les fêtes de Jeanne d'Arc sont non seulement celles du patriotisme français mais aussi la commémoration de la fraternité de la guerre. Tous les cœurs français suivent la vierge lorraine dans sa chevauchée surnaturelle, héroïque et victorieuse reconstituée. Du plus petit village qu'elle traversa à Paris où elle fut blessée, le 8 septembre 1429, bourgades et villes de France commencent dans une seule et même idée, un seul et même sentiment, une seule et même foi. Partout, les couronnes les plus somptueuses et les gerbes les plus lourdes fleurissent les statues de la Bonne Lorraine et les pierres commémoratives qui jalonnent l'itinéraire qu'elle suivit à travers la France, de

son départ de Vaucouleurs au bûcher de Rouen.

C'est au son des musiques, drapeaux en tête et largement déployés, que les innombrables associations et fédérations françaises apportent à la sainte de la Patrie, l'hommage de leur fidélité reconnaissante. Comme autrefois sur son passage, la voix aérienne des clochers de Doureng-Vaucouleurs, Gien, Fierbois, Chinon, Poitiers, Blois, Orléans, Châlons, Reims, Soisson, Compiègne. Beauvais, Paris, Melun, Cambrai, Arras, Rouen... lancent vers le ciel le chant de la victoire inespérée, l'hymne de la liberté reconquise, le cantique de l'admiration ardente et de la gratitude infinie. On peut dire que, comme en 1429, Jeanne est « la voix qui sonne sur ces chemins de ralliement de tous les cœurs français ». Au reste, la petite bergère, qui est l'incarnation du plus pur esprit français, a droit à ce ralliement national. Il convient que la France rende un hommage éclatant à celle qui façonna l'âme de la Patrie...

Jeanne d'Arc personnifie, en effet, le patriotisme dans ce qu'il a de plus haut et de plus pur. En sauvant la France à Orléans et en faisant consacrer le droit du Dauphin Charles à Reims, elle nous fait la plus éblouissante révélation de ce qu'est le sentiment national et de ce qu'est le Droit. Le mot a déjà été dit : « Jeanne a été l'aurore de la Patrie ».

Le secret de sa vocation réside uniquement dans ce mot et, uniquement pour la défense de son pays et sous l'impulsion de ses « voix célestes », elle sut plier, à l'audace de ces inconcevables projets, les armées de France et leur chef suprême.

Est-il, dans l'histoire des peuples un fait d'armes plus prodigieux que cette chevauchée héroïque de 5.000 kilomètres accomplie en une année par la petite bergère de 17 ans, et ce, malgré les objections de sa famille, les hésitations des grands et de Charles VII lui-même. La délivrance d'Orléans, le 7 mai 1429, ne surpasse-t-il pas de cent coudées la plus brillante victoire des temps modernes ?

Et quelle analogie entre nos soldats de 1914 et de 1940 et cette vierge guerrière qui, comme eux, est une pacifique. En son cœur, nul dessein d'agrandissement, nulle ambition territoriale. Elle n'a qu'une ambition : délivrer le sol natal ; elle n'a

qu'une volonté : conserver à tous les paysans de France les champs qu'ils cultivent et moissonnent, à toutes les bergères, ses sœurs, les landes où elles mènent leurs brebis, à tous les citadins leurs demeures intactes. Pas plus que nos soldats de l'an 1914 et de l'an 1940, Jeanne ne veut pas la guerre. Comme eux, elle veut la paix, la paix dans l'honneur et, pour cela, s'il le faut la guerre ; car mieux vaut la guerre que la paix dans la servitude. Aussi est-elle le symbole même de la « Défense nationale » de cette armée de paysans et d'ouvriers qui en 1914 et 1940, comme en 1429, n'ont quitté la charrue et l'outil que pour « bouter l'ennemi hors du sol natal ».

À l'assesseur de l'évêque qui lui demandait si elle préférerait son étendard à son épée, Jeanne s'écrie : « J'aimais beaucoup plus, quarante fois plus, ma bannière que mon épée. Quand j'assaillais l'ennemi, je portais mon étendard et m'en escrimais pour ne tuer car oncques fois je n'ai occis personne. » Cinq cents ans plus tard, d'humbles soldats au grand cœur ont renouvelé le geste de la Pucelle et si, comme elle, ils ont guerroyé, c'est parce qu'ils étaient convaincus, eux aussi, que « la paix, on ne l'aura qu'au bout de la lance ».

Comme ceux de 1914 et de 1940, Jeanne d'Arc est la martyre des plus hautes causes que le ciel propose à nos enthousiasmes et à nos énergies.

Bien que ne sachant ni A ni B, l'humble bergère de Domrémy a sauvé la France parce qu'elle avait la foi qui soulève les montagnes, parce qu'elle avait la jeunesse et son rayonnement, parce qu'elle avait par-dessus tout confiance en son peuple et en ses destinées. Cet optimisme qu'il faut avoir si l'on veut vaincre, dans la vie comme dans la bataille, ne l'abandonna jamais. Aux jours les plus noirs de sa chevauchée, elle ne douta jamais de l'issue de la lutte. Ses gestes et ses paroles furent toujours des actes de foi. C'est cette même confiance inébranlable dans la victoire finale qui soutint les soldats alliés des deux dernières guerres et qui eut raison, par deux fois, d'un ennemi supérieur en nombre et en matériel.

Depuis 1429, nul autre visage ne nous rappelle mieux le visage hâlé par le soleil de la route et du champ de bataille du soldat de la Marne, de Verdun, de l'Yser, de Lybie et de

Normandie que celui de Jeanne d'Arc. L'un et l'autre, n'ont-ils pas reçu la mission de tout sauver lorsque tout semblait perdu. L'un et l'autre, arrachés à leur foyer, à leur troupeau, à leurs champs n'ont-ils pas mené une vie atroce où la gloire brilla d'un rayon fugace sur un long et douloureux calvaire ? L'un et l'autre n'ont-ils pas vu s'épanouir leur victoire qu'au terme d'un complet sacrifice ? « J'irai à Chinon, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux » déclare aux siens la bergère de Domrémy. Et plus tard à ceux qui l'accusent de sorcellerie et de « s'être fait servir comme dame » : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie ». Quelle similitude entre ce serment de la petite paysanne à la jupe de futaine rayée de rouge et celui de tous nos jeunes volontaires de guerre et résistants s'arrachant à l'affection de leur famille pour se porter à la rencontre de l'ennemi parjure et avide de conquête.

Parmi les émules de la bergère au cœur brûlant de l'amour de ses terres et de ses gens, et celui de servir le bien et la justice, en est-il de plus authentiques que nos chefs des deux dernières guerres ?

Fille des chevaliers errants, sœur de sainte Geneviève et du poilu français, émule de Charles Martel, de Bayard, de Godefroid de Bouillon, de saint Aignan, de saint Louis, de Guynemer, de Foch, de notre roi-chevalier, des généraux Leclerc et de Gaulle, qui mieux que sainte Jeanne d'Arc a le droit d'être appelée la patronne des soldats de 1914 et de 1940 et des chefs qui les conduisirent à la victoire !

Quelle analogie aussi entre la vaillante héroïne de 1429 et le commandant en chef des forces alliées en 1918, Foch, le 21 mars 1918, à Beauvais et à Doullens disant aux alliés désunis : « J'accepte le commandement unique. J'accepte tout ce qui est nécessaire pour sauver mon pays et je ne veux pas avoir d'autre préoccupation que celle-là ! ». N'est-ce pas Jeanne allant trouver le dauphin à Chinon, le 21 avril 1429, et lui disant : « Obéissez-moi, au nom de Dieu, ou ce royaume n'est plus le vôtre. ».

Le pacte que le Général Foch propose aux parlementaires allemands, le 8 novembre 1918, dans la forêt de Rethondes, n'est-il pas inspiré par les mêmes idées de générosité, de bonté

et de paix que celui que la vaillante bergère présente à l'Armagnac et au Bourguignon, le 22 mars 1429, devant Patay. Tout comme Jeanne ne peut voir couler « le sang de France sans que ses cheveux se levent », le commandant des armées victorieuses est économe du sang de ses soldats. À ceux qui lui demandent s'il n'y a pas intérêt à continuer la guerre, il répond : « On ne se bat pas pour se battre ; on ne fait la guerre que pour ses résultats. Si les Allemands signent l'armistice, dont les conditions seront celles que nous leur présenterons, nous pouvons faire la paix. Nous n'avons pas le droit de continuer à répandre du sang. »

Et quelle ressemblance aussi entre la simplicité naturelle et la modestie charmante de l'homme qui commandait des « peuples entiers » et celles de la Douce et Bonne Lorraine. Si Jeanne part en guerre au cri « au nom de Dieu » et le répète aux docteurs qui lui demandent compte de sa mission, le généralissime de la guerre 14-18 ne déclare-t-il pas à son tour à ceux qui lui parlent de génie à propos de sa victoire : « Bah ! le génie ; il ne s'agit pas de génie. J'ai simplement fait mon devoir et n'ai été que l'instrument de la Providence. »

D'autre part, qui oserait nier que le Général de Gaulle ne s'est pas mis sous l'égide de Jeanne d'Arc lorsqu'il lança à tous les Français son appel pathétique du 18 juin 1940.

Que de pages on pourrait écrire sur la similitude des sentiments qui dictèrent les actes de guerre du Général de Gaulle et ceux de Jeanne d'Arc !

La petite fille du pays lorrain fut aussi le frêle David à qui, pas plus qu'aux soldats de 1914, le géant casqué ne fit point peur. À plus d'un titre, elle est sœur des soldats inconnus qui reposent sous l'Arc de Triomphe et au pied de la Colonne du Congrès.

Pour cette raison mais encore pour bien d'autres, Jeanne d'Arc mérite que nous associons notre hommage à celui de la France. Au reste, son nom n'est-il pas lié à l'histoire de notre bonne et vieille ville de Tournai qui, en ce temps-là, payait de bon gré, au dauphin de France une redevance annuelle de 6.000 livres d'or. Savez-vous que celle-ci aida la Pucelle et que la ber-

gère-soldat lui envoya son merci ? « La nouvelle de la délivrance d'Orléans arriva à Tournai le 14 mai 1429. Le 22 juin, une procession fut organisée par le Chapitre et le Clergé pour le recouvrement total du royaume tandis qu'un message prenait le chemin de la Loire. Le 6 juillet, celui-ci était de retour rapportant une lettre ainsi conçue : « Gentils loyaux Français de la ville de Tournay, la Pucelle vous fait savoir des nouvelles de par de ça que en huit jours elle a chassé les Anglais hors de toutes les places des rives de la Loire par assaut ou autrement, et les a déconfis en bataille... Maintenez-vous bien loyaux Français, et vous prie que vous soyez tous prêts de venir au sacre du gentil roi Charles à Reims où nous serons brièvement. Dieu soit gardé de vous et vous donne la grâce que vous puissiez maintenir la bonne querelle du royaume de France. » Trois députés représentèrent Tournai au sacre de Charles VII à Reims et c'est par des processions, des réjouissances publiques et de grands feux de joie que la ville wallonne célébra cet heureux autant qu'inattendu événement. Mais, l'année suivante, le messager revenait de Compiègne avec de bien tristes nouvelles. Il annonçait, en effet, que Jeanne était tombée entre les mains des Anglais. Et les Tournaisiens de renvoyer aussitôt leur messager vers Beaurevoir avec mission de rendre visite à la prisonnière. Celui-ci réussit à la voir et reçut d'elle un message émouvant. La pauvre héroïne abandonnée de tous lui demanda « en la faveur du roi et des bons services qu'elle lui a faits, de vingt à trente écus d'or pour employer à ses nécessités. » Les Tournaisiens avaient conservé foi en la mission de la Bonne Lorraine. Ils lui votent aussitôt les 22 écus d'or qu'elle demande. Et le clerc Naviel quitte Tournay pour aller porter à Jeanne l'or et les consolations de ses wallons fidèles. (1)

De ce jour, sainte Jeanne d'Arc n'est-elle pas devenue notre débitrice et n'est-ce pas une raison de plus pour qu'avec confiance nous nous rangions, avec les Français, sous sa bannière « aux couleurs d'avril » et au coulon blanc, symbole de douceur et de paix.

Jeanne d'Arc est restée la gloire la plus pure de l'Histoire de France. On fait souvent allusion à différents traits de sa vie ; à son voyage à Chinon, à la divination avec laquelle elle recon-

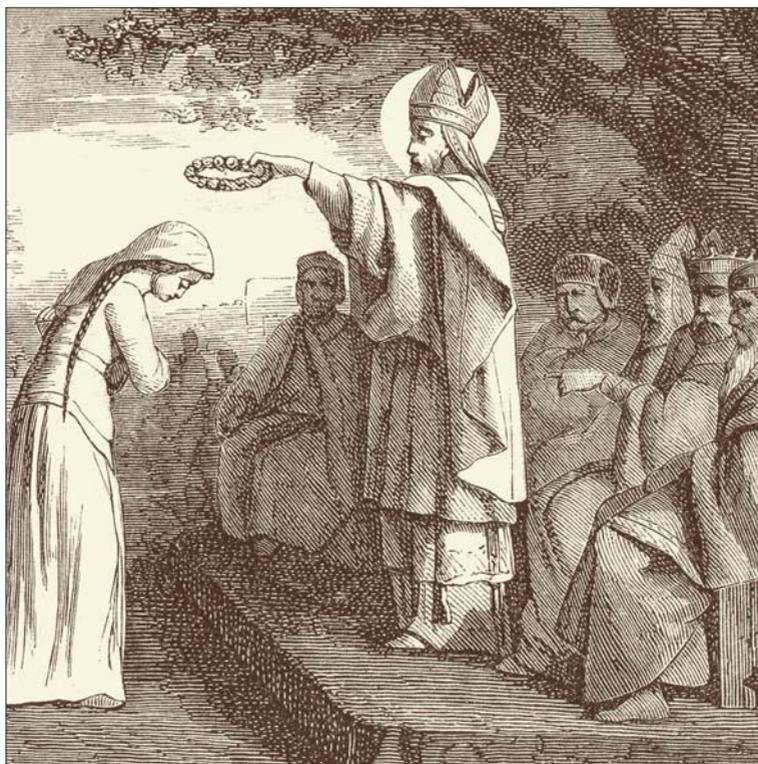
nut Charles VII, à sa fière réponse à ceux qui lui demandaient pourquoi elle avait porté son étendard à l'église lors du sacre du roi à Reims : « Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur ! » ; enfin à son courage devant la mort, qui fit dire aux Anglais eux-mêmes : « Nous avons brûlé une sainte ! ».

Elle a été béatifiée en 1909 et canonisée en 1920 par Benoît XV.

(1) Parmi les œuvres que l'histoire de Jeanne d'Arc a inspirées, il nous faut citer : la trilogie dramatique Jeanne d'Arc de Charles Péguy (1897) et Jeanne au bûcher, oratorio de Paul Claudel, musique d'Arthur Honegger (1937).

Saint Médard et les dictons de juin

XVI



Saint Médard, antique évêque de Noyon-Tournai, naquit en 457 à Salency en Picardie. On le fête le 8 juin parce qu'il mourut à cette date, en l'an 545, à l'âge de 88 ans. Son père Nectar appartenait à la Cour du roi franc Childéric. Il dut sa conversion au christianisme à sa pieuse femme Protagie. De leur mariage, ils eurent trois enfants qui furent tous élevés sur les autels.

Saint Médard fonda une dot dite la Rosière de Salency. C'est au pays natal du saint évêque que fut réservée la primeur de cette cérémonie pittoresque du couronnement de la rosière dont le succès s'est renouvelé presque sans interruption, à travers les âges, jusqu'à nos jours. Le culte de saint Médard est très répandu dans notre pays.

L'église de Jodoigne qui date du XIII^e siècle lui est notamment dédiée. Celle-ci possède parmi ses œuvres d'art une châsse en argent renfermant la mâchoire inférieure de saint Médard. Ce bel édifice religieux dépendait jadis de l'ordre des Templiers ou Chevaliers du Temple. Disons en passant que cet ordre, à la fois militaire et religieux, fut fondé en 1118 par Hugues de Payns et huit autres chevaliers français, compagnons de Godefroid de Bouillon. Il comprenait quatre classes : les chevaliers, les écuyers, les frères laïcs et les chapelains et prêtres. Les Templiers formèrent en Orient l'avant-garde des armées chrétiennes. Par la suite, ils devinrent en Occident des grands propriétaires terriens ; ils furent même les banquiers du pape, des rois et des princes. Leurs temples, véritables forteresses, constituaient d'inviolables coffres-forts. Philippe le Bel, désirant s'emparer de leurs immenses richesses, les accusa de toutes sortes de méfaits ; il fit arrêter Jacques de Molay, grand maître de l'ordre, et tous les chevaliers qui se trouvaient en France et, à la suite d'un procès inique, les fit périr sur le bûcher et saisir leurs biens. Sur l'instigation du roi de France, l'ordre des Templiers fut supprimé, en 1312, par le pape Clément V.

L'église de Wervicq qui, tout comme celle de Jodoigne, est classée parmi nos monuments historiques, a également pour patron l'ancien évêque de Noyon. C'est une église de style ogival, tertiaire ou rayonnant. Avec sa haute tour massive, son beau jubé et son chœur élégant, ce temple religieux, aux XV^e et XVI^e siècles, était considéré comme l'un des plus remarquables de la Flandre ; il est entouré de chapelles nombreuses et de riches sépultures. Cette église fut fondée en 1214. réédifiée de 1383 à 1430 mais malheureusement incendiée vers 1608. Elle a été restaurée vers la fin du XIX^e siècle ainsi qu'après la guerre de 1914-1918 au cours de laquelle elle fut en partie détruite.

La province de Luxembourg peut, elle aussi, se louer d'avoir le culte de saint Médard en honneur puisqu'elle possède le village de « Saint-Médard » qui a évidemment comme patron le saint dont il porte le nom. Son église est de 1857. Dans notre province, saint Médard est également le patron de Saint-Mard et de Vieux-Virton. Et, dans le diocèse de Namur, de Jamsée, Boneffe, Hingeon et Samart.

De tous temps, on a attribué à saint Médard une influence irrésistible sur le beau et le mauvais temps. J'ai retrouvé dans un vieil almanach ce quatrain :

« Du jour de Saint-Médard en juin.
Les laboureurs se donnent soin.
Car les vieux disent que s'il pleut,
Quarante jours pleuvoir il peut... »

Par suite de quelles coïncidences, de quelles séculaires observations ou plutôt de quels préjugés a-t-on attribué une telle influence à saint Médard ? La tradition des peuples s'appuie toujours sur l'expérience et il ne convient pas de les repousser sans examen, d'autant que les événements semblent souvent venir à l'appui de ces affirmations. Mais si nous nous libérons un peu du merveilleux, nous trouvons une explication assez plausible du phénomène. La réforme grégorienne a ramené la date 20 de l'ancien calendrier à la date 8. La Saint-Médard survenait autrefois le 20, à l'époque du solstice d'été.

Or, le soleil ne changeant guère de déclinaison, il demeure

donc au beau ou à la pluie selon que les courants secs ou pluvieux se sont établis à nos latitudes au début du mois.

Cette théorie pourra satisfaire l'opinion commune mais elle ne déracinera jamais l'antique préjugé qui fait loi et qui s'exprime ainsi :

« Quand il pleut à la Saint-Médard
Il pleut quarante jours plus tard. »

C'est-à-dire pendant quarante jours consécutifs. Le dicton prévoit d'ailleurs des possibilités de non-réalisation car il poursuit :

« À moins que la Saint-Barnabé (11 juin)
Ne lui vienne couper le nez. »

Cette heureuse restriction, d'autres laboureurs l'exprimaient par ces quatre vers :

« Si le soleil luit
À la Saint-Barnabé,
Ne crains plus la pluie :
Tout est réparé. »

Le mois de juin a ramené, sur la colonne qu'il occupe dans le calendrier, un certain nombre d'autres dates auxquelles le folklore attache de très anciens dictons populaires que les années n'ont point laissé tomber dans l'oubli grâce à la fidélité que leur ont gardée les bonnes gens de la campagne.

Deux jours après la Saint-Barnabé, c'est la Saint-Antoine et l'on conseille :

« Saint Antoine sec et beau (13 juin)
Remplit cave et tonneaux. »

Quelques jours plus tard, la Saint-Landelin nous fait assister aux derniers jours du printemps :

« Quand vient la Saint-Landelin,
Le printemps est à son déclin. »

Météorologiquement, la constatation qui rime ce vieux distique est parfaitement exacte. La Saint-Landelin tombe le 18 et, trois jours après, le printemps de l'an 1970 aura, pour jamais, disparu dans le passé. Et le rossignol, pour lui dire adieu, aura modulé, de nuit, sa dernière roulade ; nous disons « de nuit »

car, en juin, le rossignol ne chante plus qu'après le coucher du soleil, comme ces vers l'ont noté :

« Avec la Saint-Protais,
Le rossignol se tait. »

La Saint-Protais, qui se fête en même temps que la Saint-Gervais, a lieu le 19. S'il fait mauvais temps avant le jour de leur fête, ces deux saints ont, paraît-il, le pouvoir de l'arrêter.

« Restent saint Gervais, saint Protais
Lesquels, s'ils le voulaient,
Le beau temps nous ramèneraient. »

Malheureusement :

« Pluie à la Saint-Gervais
Pluie quinze jours après. »

Le 24, c'est la Saint-Jean-Baptiste qui, avec la Noël, divise l'année à un jour près. Aussi en Wallonie a-t-on coutume de dire :

« Noyé et T'chan
S'pârtihèt l'an. »

Un autre adage exprime une lapalissade relative à la longueur des jours vers le solstice :

« À la Saint-Jean
Les jours sont les plus grands. »

Et cet autre qui parle de pluie :

« Pluie de Saint-Jean
Dure longtemps. »

Rappelons aussi qu'autrefois, c'était à la Saint-Jean que les censiers et métayers renouvelaient leurs baux et payaient leur loyer et leurs redevances, ce qui permet d'expliquer cette maxime rurale :

« À la Saint-Jean
Compte ton argent. »

Le 29 juin a aussi son dicton :

« Saints Pierre et Paul pluvieux,
Trente jours dangereux. »

Depuis toujours le cultivateur a appréhendé la pluie persistante, susceptible d'être néfaste à l'époque de la fenaison, car :

« Temps trop humide en juin,
Au paysan fait grand chagrin. »

Mais il se console en songeant à sa récolte d'avoine en disant :

« La pluie de juin
Fait belle avoine et maigre foin. »

À notre tour, nous nous consolerons en reproduisant le distique qui suit, celui de la Saint-Médard :

« Mais s'il fait beau, soyez certain
D'avoir abondance de grain. »

Souhaitons donc que la Saint-Médard se fête dans le soleil. Souhaitons-le d'autant plus ardemment que le blé reste toujours au premier plan de notre alimentation. Nul plus que les Belges, en effet, ne sont grands mangeurs de pain devant l'Éternel !

XVII

**Sainte
Godelieve**



Connaissez-vous Ghistelles en Flandre ? Louis De Boeker, dans son « Histoire de sainte Godelieve », publiée en 1849, écrit que le nom de cette localité signifie tannière (de stable, synonyme de stabulum) parce que c'était le refuge des pirates qui infestaient à cette époque de sa fondation les bords de l'océan germanique. Le premier nom que l'on puisse citer de la maison « van Ghistelles » est Wulfard qui, venant du Danemark, s'établit en Flandre au village de Onze-Lieve-Vrouwe-ter-Kapelle, en 1050. Il fit bâtir son château audit village, en 1060, et se fit baptiser, en 1080, par saint Arnulphe. Il eut un fils Bertholf van Ghistelles qui, après avoir été marié à sainte Godelieve, mourut en 1087.

Quant à sainte Godelieve (en français, aimée de Dieu), qui naquit vers l'an 1050, elle avait pour père Hemfort, d'une famille noble de Beaufort en Boulogne, et pour mère la pieuse Odiva. C'est au manoir de Londesvoorde, situé à Heinfried-Wilre entre Boulogne et Marquise que grandit la douce enfant. Très obéissante à ses parents, très compatissante pour les pauvres et les malheureux et aussi très jolie, Godelieve était très aimée de son entourage. Aussi les prétendants furent-ils très nombreux. Malheureusement, ce fut le riche Bertholf, type parfait de la rude et sauvage région flamande du XI^e siècle, qui l'emporta.

Hariulf, ancien moine de Saint-Riquier et abbé d'Oudenburg, ainsi que Galbertus, hagiographe de Charles-le-Bon, ont, dans leurs écrits, relaté les mœurs sauvages des Flamands de cette époque. La tendre et affectueuse Godelieve ne pouvait plus mal choisir mais sans doute Dieu avait-il ses desseins sur elle.

Constamment contrariée, agacée et maltraitée par son méchant époux et son acariâtre belle-mère Islinde, Godelieve fut bientôt la plus malheureuse des épouses. Nonobstant sa dou-

ceur angélique et les signes de sainteté qui la marquaient, les deux bourreaux avaient un réel plaisir à la faire souffrir. Surveillée et traitée comme une servante, Godelieve trouvait encore le moyen de donner du peu qu'elle recevait aux pauvres. Cependant, à bout de patience et de force, elle se réfugia au manoir paternel. Mais elle fut ramenée à Ghistelles où elle devait, en pleine jeunesse, subir le martyre. Lambertus et Hacca, deux valets de Bertholf, reçurent une nuit l'ordre de l'étrangler. Leur triste forfait accompli, les deux bandits la jetèrent dans un puits, de peur que la mort n'eût pas fait son œuvre. Cet assassinat fut commis le 30 juillet 1070, au temps donc de la bataille engagée par le Comté de Flandre contre Arnould et Robert de Frise, fils aîné et frère cadet de Baudouin VI, récemment décédé. Robert de Frise ayant gagné la bataille, le meurtre commis par Bertholf resta de ce fait impuni.

Toutefois la légende rapporte que, après avoir contracté un nouveau mariage, Bertholf eut de cette union une fille Édith qui, née aveugle, recouvrit la vue après s'être lavée les yeux avec l'eau du puits où avait été jetée Godelieve. Touché par ce miracle, Bertholf se convertit, fit pénitence et, après la mort de sa seconde épouse, se retira dans un couvent de bénédictins. Toujours d'après la légende, c'est vers 1090 que le château, témoin de ce meurtre affreux, fut transformé en monastère de religieuses bénédictines. Dans tous les cas, les archives paroissiales de Ghistelles révèlent qu'une église y existait déjà en 1102. De plus, dans des lettres datées du 2 mars 1357, Louis de Maele parle de la nature souveraine et reposante de l'oasis de Ghistelles et des archives de Bruges mentionnent comme abesses de ce couvent Élisabeth de Loo en 1414 et Maria de Gand en 1480. Chassées de leur couvent par les Gueux en 1577, les bénédictines de Sainte-Godelieve se réfugièrent à Furnes en 1577 et de là, à Bruges en 1586. Là, elles habitèrent la Maison des Dunes, rues Spermalie et Snaggard. En 1608, elles achetèrent le couvent du Troisième Ordre qui subsiste toujours rue de la Bouverie. Expulsées de ce couvent lors de la Révolution française, en 1796, elles y revinrent en 1806. La construction actuelle, qui fut agrandie et embellie en 1742, date de 1627-29. Entre-temps, l'abbaye abandonnée de Ghistelles tomba en

ruines. Le couvent de Bruges y envoya une petite colonie en 1892 et « Ten Putte » (Le Puits) fut classé couvent de premier ordre en 1923. En 1934, il était classé au rang d'abbaye.

Sainte Godelieve est une des saintes les plus populaires de la Flandre Maritime et les braves populations de cette région l'invoquent pour les maux de gorge et les maladies des yeux. Les endroits qui rappellent sa douloureuse existence sont un cadre si beau et si reposant que cela seul suffit pour attirer les touristes chrétiens. Entre Oudenburg et Ostende, Ghistelles dresse la gracieuse silhouette de son clocher. Oudenburg porte bien son nom, ancienne bourgade fortifiée et redoutable !

Ghistelles n'a point cet aspect de beauté farouche. Elle veille à l'intersection des grandes routes de Thourout et de Bruges et ne réclame pas qu'on s'arrête chez elle. Et de fait, bien rares sont les usagers de la route qui songent à faire halte dans le sympathique village, tant les attirent la mer et la vie fiévreuse et mondaine d'Ostende.

Pour les faire s'y arrêter, les fêtes et le pèlerinage à sainte Godelieve, qui durent du 6 au 31 juillet sont cependant une occasion.

Aussi, amis lecteurs, n'hésitez pas à pousser une pointe jusqu'à Ghistelles, si un jour vous allez à Ostende. L'église du doyenné, car Ghistelles est un doyenné, mérite à elle seule une visite. Elle a grand air avec ses larges nefs, ses stalles sculptées, ses tableaux nombreux et remarquables et ses vitraux peints où règnent en pied des silhouettes d'anges préraphaélites. Les miracles de sainte Godelieve sont narrés d'une manière touchante en une série de tableaux décorant la nef droite. La merveilleuse châsse renfermant les ossements de la sainte est exposée à la piété des fidèles. Un puits qui a été creusé il y a quelques années rappelle le souvenir de son martyr.

Il faut rejoindre la route d'Ostende et bifurquer à gauche pour atteindre la seigneurie ancienne où Godelieve vécut, souffrit et fut étranglée. Un gravier poussiéreux y conduit et on est arrêté dès les premiers pas par la « chapelle de la robe sans couture » « het maai kapelleken ». Deux arbres géants forment à la modeste chapelle, où sainte Godelieve est représentée assise

avec un travail de couture sur les genoux, une voûte imposante. À quelque cent mètres de là, s'ouvre l'entrée de l'abbaye bénédictine, construite à l'emplacement de l'ancien manoir. Y pénétrer est un charme.

La gamme des verts, des ocres, des rouges est ravissante. Et le tout est jeté pêle-mêle, avec un réel bonheur, autour d'un minuscule étang, l'étang où fut jeté le corps de la sainte après sa mort ! Et l'on ne fait pas un pas sans rencontrer un souvenir de la sainte martyre. Qu'on pénètre dans la chapelle, dans les sous-sols, ou qu'on traîne une flânerie enchantée dans les allées du parc, partout on rencontre une allusion suggestive. Depuis l'étang, la chapelle aux corbeaux, la place du martyre, la prison, jusqu'au souvenir capital, le puits dont l'eau est miraculeuse, tout rappelle, avec une insistance qui est presque une reconstitution, le drame de l'épouse chrétienne.

Aussi, je vous le répète, si un jour vous allez en vacances à Ostende, à 12 kilomètres de Ghistelles, ne manquez pas d'aller prier sainte Godelieve de Ghistelles, cette sainte guérisseuse.

XVIII

Saint
Thibaut



C'est sur les ruines de l'ancien manoir de Montaigu près de Marcourt qu'a été bâtie une chapelle dédiée à l'ermite saint Thibaut. Ce château était au moment de sa construction l'un des plus anciens de tous ceux que connurent autrefois les collines de cette vallée de l'Ourthe, qui est une des sept merveilles de la Belgique et qui était alors d'une sauvagerie impressionnante. Les vieilles chroniques du pays de La Roche parlent avec terreur de ce château et prétendent que les paysans ne passaient jamais au pied du roc qui le soutenait, sans se signer dévotement, pour s'attirer la protection du ciel.

Saint Thibaut naquit à Provins (Seine et Marne) en la Villa des Roses, en 1017 et mena la vie érémitique en Allemagne, en Italie et en Belgique. Sa fête est le 1^{er} juillet. Il était le neveu d'un autre saint Thibaut qui fut archevêque de Vienne en Dauphiné (France) au début du XI^e siècle et dont la fête est le 21 mai.

Saint Thibaut ermite était un descendant des comtes de Champagne. Il eut pour père le comte Arnoul. Fils de parents nobles et pieux, il reçut une éducation distinguée et tout imprégnée d'une foi ferme et éclairée. On lui offrit la main d'une personne très digne en même temps que le commandement suprême des armées d'Eudes II, comte de Blin, dont son père était vassal. Mais le jeune chevalier avait d'autres desseins.

En lisant la vie des Pères du désert, il avait été singulièrement touché des exemples de perfection qu'il y voyait et il se promit de les imiter. C'est pourquoi un jour Thibaut s'en alla frapper à l'abbaye de Saint-Remy à Reims avec un de ses amis nommé Gauthier. Après avoir reçu l'hospitalité des moines, ils renvoyèrent leurs domestiques et se mirent secrètement en route vers la solitude. Ils échangèrent leurs beaux habits contre les haillons de deux mendiants et, pieds nus, ils arrivèrent dans la Lotharinge, appelée par la suite comté de Luxembourg, puis

passèrent dans le comté voisin de Chiny. C'est donc dans la forêt d'Ardenne que les deux anachorètes commencèrent leur vie de perfectionnement.

Là, ils se mirent au service des charbonniers, faisant pénitence et vivant de pains bis et de plantes. Il serait trop long de les suivre dans leurs pérégrinations. Tour à tour maçons et laboureurs, ils vécurent un certain temps à Suxy où actuellement encore saint Thibaut, qui est le patron de la vieille église, est très honoré. Outre sa statue qui se dresse toute blanche sur un autel latéral, il y a, à l'est du village, la fontaine qui fournit en abondance l'eau du lavoir, et la Croix de Saint-Thibaut.

Mais, comme je vous l'ai déjà laissé supposer, il est un autre endroit de nos Ardennes où le saint ermite est très prié.

C'est au mont Saint-Thibaut, à 8 kilomètres de La Roche. Sa chapelle domine Marcourt qui était autrefois le principal village du comté de Montaigu. Celui-ci tirait son nom de la montagne escarpée sur laquelle était bâti le château des comtes de ce nom. Disons, en passant, que ce comté compte cinq dynasties. Le premier comte de Montaigu est Gonzellon, mort vers 1604 au temps donc de saint Thibaut. Le dernier comte avant la Révolution fut Charles-Henri de Stolberg-Guedern (1795).

Saint Thibaut, qui entreprit de grands pèlerinages en Espagne et en Italie, où il mourut près de Venise en 1066, doit avoir habité dans ses dernières années le comté de Montaigu. Mais ce qui est certain, c'est qu'un ermitage et une chapelle furent érigés au XV^e siècle sur le Montaigu de Saint-Thibaut.

Voici ce que sire Jamotte, curé de Marcourt - Hodister, écrivait, en 1688, dans la première édition de son ouvrage sur « Le Montaigu de Saint Thibaut, ermite, prêtre et religieux de l'Ordre des Camaldules » :

« L'an 1636, je fus promu à la cour de Marcourt par Son Excellence le Comte de Montaigu, et, en ayant pris possession l'année suivante, je ne tardai pas à reconnaître le vif empressement des habitants pour l'érection d'une chapelle en l'honneur de saint Thibaut ; mes paroissiens, ceux de Dochamps et de Hotton, venaient me renouveler leurs offres, ce qui me déterminait à faire tous mes efforts pour leur donner satisfaction ; mais

les ressources suffisantes pour payer les ouvriers me faisaient défaut, je me trouvai dans l'impossibilité à mettre immédiatement la main à l'œuvre, car à mon arrivée dans la paroisse je ne trouvai que quatre florins, fruit des offrandes recueillies depuis longtemps, mais dont la meilleure partie avait été dépensée lors de la contagion qui ravagea ce pays en 1636. Enfin, étant parvenu à réunir la somme de quinze écus, je demandai et obtins de feu Son Excellence Mgr le Grand Vicaire de Liège la permission d'ériger cette chapelle, si longtemps désirée, dans une ancienne partie de l'ancien château de Montaigu. La même année, j'en fis jeter les fondements avant le 1^{er} juillet, fête de Saint-Thibaut, en l'honneur de quoi il me fut accordé de chanter une messe solennelle sur un autel portatif recouvert de feuillages. J'en fis avertir, par avance, par affiches, toutes les paroisses voisines dans un cercle de trois à quatre lieues ; aussi le jour désigné, on vit arriver une telle affluence de peuple que le produit des collectes qui se firent à cette occasion et qui se continuèrent encore plus tard, me fournirent les moyens d'achever la chapelle en très peu de temps. Elle a trente-deux pieds de longueur, vingt-deux de largeur et les murailles en ont vingt de hauteur. Je dois ajouter que les paysans m'aiderent de tous leurs moyens dans la construction de cette chapelle, surtout dans le transport des matériaux et dans le service des ouvriers. L'édifice terminé, la dévotion envers saint Thibaut ne fit que s'accroître tous les jours, aussi bien que le nombre de guérisons miraculeuses obtenues par son intercession. »

Le sanctuaire et le calvaire de Saint-Thibaut à Marcourt, dont on a fêté le tricentenaire le 1^{er} juillet 1936, n'a cessé d'attirer la foule des pèlerins. Les pèlerinages à la chapelle et à l'ermitage de Montaigu ont lieu, chaque année, le 3 mai et le 1^{er} juillet.

J'ai gardé le souvenir de ce pèlerinage que je fis à l'âge de dix ans, après avoir franchi à pied, aller et retour, les vingt-cinq à trente kilomètres qui, par le moulin de Lafosse, séparent Grandmenil de Montaigu. Et j'en rapportai les émotions toutes pareilles à celles que notre excellent écrivain Arsène Soreil relate dans son beau livre « Dure Ardenne ». Écoutez-en ces passages pleins de saveur :

« Nous allions à Saint-Thibaut précisément. Depuis les sources des deux Ourthe jusqu'au pays heureux d'après d'zos, depuis les Tailles Petites et Grandes, jusqu'à Marche-en-Famenne, le mont sacré de Saint-Thibaut est fameux et vénéré. Un ermitage garde encore le haut lieu d'où le Saint exerce sa paternelle hégémonie jusqu'aux frontières mal définies d'une antique obédience. Les enfants reçoivent, à la veillée, la tradition orale de sa légende. On se passe aussi des dictons d'une irrévérence inoffensive : « Saint Thibôt – qui beût bin è qui n'magne nin mâ ». Ce que les gens de La Roche prononcent comme c'est leur droit : « Saint Thibôt... mougne nin mô. » Mais saint Thibaut ou Thibât, ou Thibôt, ne se formalise pas pour si peu. Il est pitoyable aux petites gens, dont il fut, et à l'occasion, aux bestiaux qu'il dût connaître de près en son vivant...

» J'avais à peine des données plus ou moins précises pour imaginer saint Thibaut. Sur un buste large et des jambes tassées, je me figurais une bonne tête, un peu butée de valet de ferme ou de tâcheron. Pour moi, malgré son auréole et sa chapelle, saint Thibaut était toujours le manoeuvre qui servit les maçons lorsque fut construite la vieille église de Dochamps. L'image du saint sur son autel, hébété, courtaud, figé dans sa coule, me mit mal à l'aise. Ma mère, berçant à bout de bras le petit frère, pria longtemps, trop longtemps pour mes genoux. Serrant les fesses pour aider à ma gêne, je priais aussi dans une sorte de stupeur. Ma mère avait allumé un cierge dont la flamme grésillait. Par la porte ouverte, nous arrivait la respiration des grands arbres, où flottaient de lugubres coassements. Mon âme craintive accueillit dans une sorte de transe cette voix farouche et nombreuse de vieille forêt sans âge. Au sortir de la chapelle, on monte au Calvaire, puis on redescend au Sépulcre. J'éprouvai là une nouvelle épouvante, lorsque mes yeux s'étant faits peu à peu à l'obscurité, je distinguai, proche de moi, le gisant rigide. Un voile de dentelles qui le recouvrait entièrement, accentuait encore l'impression macabre. – « *Alez bâhî l'bon Dju* », me dit ma mère à voix basse. Elle découvrit pour moi le masque blême aux narines écrasées, aux vastes orbites. Me raidissant un peu, je posai mes lèvres sur le front livide du Bon Dieu. Après cet

effort, je désirai de toute mon âme opprimée, fuir l'auguste coupeau de cette foute-laie complice, dont les quelques hectares nous séparaient du monde vivant mieux que des grandes distances. Je souhaitai retrouver la route blanche, la poussière sur mes bottes, et, scandant nos bavardages, le cri régulier de la route. »

Plus tard, à l'âge d'homme, Arsène Soreil a refait ce pèlerinage. Il le raconte dans son livre « Contes de vacances » :

« À la brume, deux cortèges se sont formés, l'un montant de la vallée de l'Ourthe, l'autre venant de Hodister. Cierges en mains, les fidèles chantent. Comme nous sommes en retard, mon compagnon et moi, nous rejoignons à la hâte, par le plus court, ce feu lent qui serpente entre les fûts. Nous broussaillons avec ardeur, nous dérangeons les fusées verdâtres de lucioles. De l'étroit chemin montant, nous viennent des bribes de plus en plus distinctes de *Lauda Jerusalem*. Des projecteurs manœuvrés au ras du sol fouillent vertigineusement les fantastiques ramures, creusent des abîmes aériens, et l'effet est grandiose. – Mais que dire quand nous serons là-haut enfin, le dos à la chapelle, face à la butte du Calvaire. Les deux flots des pèlerins achèvent de se disposer autour du foyer, surnaturel vraiment, que fait sur le revers laiteux du toit ombellé protégeant le grand Christ, la chape rigide du célébrant. Rose ardente et rutilante, amplification fascinante de l'ostensoir invisible, par-dessus la marée obscure, d'où monte l'*Adorate*. Par une inspiration heureuse jaillie eût-on dit, de cette foule terrienne, de cette odeur des bois, de cette alliance renouée entre l'homme et Dieu, une voix puissante entonna, pour finir, le Credo du paysan, cet hymne moderne devenu antique, devenu sacré, comme les belles proses latines qui sentent bon l'encens. Ce soir-là, vraiment le ciel et la terre s'embrasèrent, sous les auspices du vieil apôtre de l'Ardenne, de celui que, familièrement, jalousement, les gens de là-bas « réclament » encore dans leurs misères et remercient aux jours de prospérité : *noss vî sint Thibât*. »

Pendant de nombreuses années, saint Thibaut eut comme ermite le frère Meunier. Celui-ci mangeait quand il avait du pain et s'abreuvait aux sources qui sont nombreuses dans la forêt et dont la plus connue est celle qu'ombrage un frêne plusieurs fois

séculaire, autour de laquelle des mains pieuses plantent, après avoir bu l'eau sacrée, des croix faites de brindilles arrachées au taillis.

De l'Ermitage, le panorama est superbe. Au loin, Marcourt et Marcouray. Le premier village est célèbre par la Terwagne de Méricourt que la Révolution plaça sur les autels pour y personnifier la déesse Raison. De grandes fermes carrées, à la mode espagnole, écrasent l'horizon vers le village de Cielle. C'est un coup d'œil splendide.

Si un jour vous allez à Saint-Thibaut, ne manquez pas, après avoir dévalé la montagne d'aller vous désaltérer à l'hôtel de l'Ermitage sis à son pied.

XIX

**Sainte
Marthe**



Après avoir célébré, le 22 juillet, la fête de sainte Marie-Madeleine, l'Église honore, une semaine plus tard, Marthe sa sœur. Issues de parents nobles et riches, elles demeuraient à Béthanie, à deux milles de Jérusalem. Jésus, dit saint Jean, aimait Marthe, sa sœur Marie et Lazare leur frère. Aussi est-ce dans leur maison qu'il préférait se reposer et se restaurer lorsqu'il était en Judée. C'est dans cette demeure amie et hospitalière qu'il passa les derniers jours qui précédèrent sa mort. Marthe, qui était la plus âgée, eut donc l'honneur d'être souvent l'hôtesse de Jésus, l'époux divin auquel elle avait consacré sa virginité. Un jour qu'elle était très occupée à servir le Maître, elle le prie de décider Marie à l'aider dans les travaux ménagers. Mais Jésus, sans la blâmer, puisqu'elle se dévoue pour lui, lui fait comprendre que certaines âmes appelées par Dieu choisissent déjà sur cette terre cette vie contemplative qu'ils vivront au ciel. Certes, la vie active avec ses peines et ses fatigues endurées pour l'amour du Christ, que l'on sert dans le prochain, est très méritoire, comme l'a proclamé saint Bernard, heureuse toutefois la maison où Marie provoque les plaintes de Marthe et ne consent pas à ravir à la prière une vie que les occupations extérieures sembleraient réclamer.

La tradition chrétienne rapporte qu'après la résurrection du Christ, Marie-Madeleine, Marthe, Lazare, les deux saintes femmes Marie Salomé et Marie Jacobi avec leurs servantes Marcelle et Sarah furent jetés par leurs ennemis dans une vieille barque dépourvue de mât, de voile et de gouvernail et qu'ils furent abandonnés à la merci des flots. Le frêle esquif vint échouer, à travers écueils et tempêtes, au rivage de Provence, en un lieu qui fut appelé ensuite Les Saintes-Maries-de-la-Mer, là même où s'élève actuellement la ville bien connue par tous les touristes pour son pittoresque, sa fête annuelle des gitanes et par les décors d'un des actes de Mireille.

Tandis que les autres témoins de la vie du Christ allaient porter plus loin la bonne parole, les deux Maries et leur domestique Sarah restèrent dans ces parages. Et c'est là, à l'embouchure du Rhône, que toutes trois, au mois de mai, sont l'objet d'un pèlerinage caractéristique. Ce sont les tribus « gyptiennes » descendant de Tziganes qui ont trouvé, en Sara l'égyptienne, la sainte protectrice souhaitée. Chaque année, bohémiens et gitanes se réunissent pour fêter leur sainte patronne dans cette église du XII^e siècle ayant plutôt l'aspect d'un château fort. Ce pèlerinage est une sorte de La Mecque pour cette race toute spéciale qui vient là faire ses dévotions en foule déguenillée. C'est, paraît-il, le spectacle le plus curieux et le plus original qu'on puisse rêver. Chaque tribu doit être représentée au moins par un de ses membres. La nuit on monte la garde dans la crypte de l'église qui, pour la circonstance, a été réservée aux pèlerins. Ce qui se passe là, nul ne le sait ; le culte de la bienheureuse y va probablement de pair, a écrit feu l'abbé Célis, avec des rites païens. Les saintes Maries sont également très vénérées : leurs reliques, déposées dans la partie supérieure du temple, sont descendues dans l'église même, leurs images sont portées jusqu'à la mer ; là les prêtres prennent place dans une embarcation, s'avancent d'une centaine de mètres, puis, à l'aide de la Croix et des reliques, bénissent la mer et les fidèles.

Une autre tradition provençale prétend que sainte Marie-Madeleine fut transportée par les anges à Sainte-Baume de Provence, montagne à l'est de Marseille. Là, elle vécut dans une grotte pendant trente-trois ans, s'abandonnant à la pratique des austérités les plus rigoureuses. Elle y serait morte et la grotte devint le lieu de pèlerinage le plus fameux de France dont la vogue n'a été éclipsée, dans le courant du XIX^e siècle, que par Lourdes. Pascal II en 1114 et les papes suivants parlent de ce pèlerinage comme d'un lieu solitaire affreux d'un accès difficile où, cependant, un couvent fut construit.

Dès le XIII^e siècle, on y note la visite de papes, de rois, de reines, de princes. Saint Louis y passa avant son départ pour la croisade. Le roi Robert III (1319) fit empêcher les déprédations dans le bois de la Sainte Baume. Des ordonnances de Louis II, de François 1^{er}, de Henri II, de Charles IX et, en 1576, de Henri

III se sont succédé en vue de la conservation de la forêt. À la Révolution, le couvent fut détruit. Toutefois, le culte de la sainte *baumo* (la grotte en provençal), ainsi qu'à la chapelle au cœur du rocher, qui domine la forêt à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, fut rétabli à l'avènement des Bourbon et il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Quant à sainte Marthe, les Provençaux veulent qu'elle ait vécu au pays de Tartarin, qu'elle soit morte à Tarascon et qu'elle ait dompté la Tarasque, animal fabuleux qui vivait sur les bords du Rhône. Cette bête apocalyptique qui désola Tarascon, on peut la voir au Museon Arlaten à Arles, musée installé dans une construction du XV^e siècle et dû à l'initiative du poète provençal Mistral. Un mannequin représentant ce monstre était autrefois promené à la Pentecôte et le jour de la fête de sainte Marthe dans quelques villes de France et particulièrement à Tarascon. Cette ville des Bouches-du-Rhône possède des églises romanes et gothiques de Sainte-Marthe des XII^e et XV^e siècles.

La vie de la sœur aînée de Lazare a inspiré les artistes de tous les temps et nombreuses sont les représentations qu'ils en ont faites. D'abord la scène, peu traitée d'ailleurs, de Marthe amenant par un stratagème, sa sœur, encore vierge folle, à Jésus. Un des épisodes le plus connu est celui des deux jeunes filles offrant l'hospitalité au Maître ; il fut traité par les peintres de façons différentes. Les uns s'amusèrent à le réduire en querelle de ménage entre les deux sœurs ou y trouvèrent préférence, comme les Flamands, à une belle nature morte : le repas. D'autres, le Tintoret et Vermeer de Delft, d'esprit plus philosophique, ont voulu montrer l'union qui doit exister entre la vie active et la vie contemplative.

La Résurrection de Lazare est ce qu'on appelle un « beau sujet » ; aussi depuis les temps gallo-romains où elle fut représentée en bas-relief sur sarcophage, jusqu'à Maurice Denis, un grand nombre de peintres et de sculpteurs se laissèrent tenter, mais il est souvent difficile d'y distinguer Marthe et Marie, personnages secondaires. Dürer et Fra Angelico ont voulu associer Marthe au drame de la Passion, le premier pendant les adieux du Christ à sa mère, le second au cours de la veillée au Jardin des Oliviers et au Calvaire, comme on le voit au couvent San

Marco à Florence. Le retable de Burgkmair à Augsbourg et « le Saint Sépulcre » d'Eu font encore participer Marthe à la Passion.

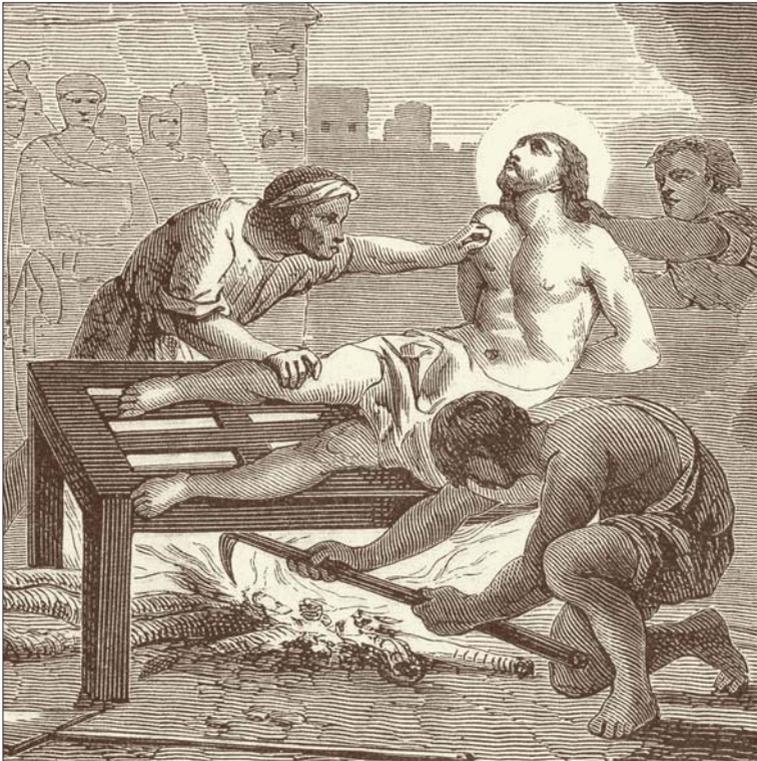
L'arrivée des quatre saintes en Provence et surtout la légende de Marthe domptant la Tarasque ont été de tout temps interprétées avec une verve souvent très amusante, non seulement à Tarascon, à Avignon et à Arles, mais aussi à Cologne, à Prague et en Espagne.

Quoi qu'il en soit, l'iconographie de sainte Marthe a énormément contribué à faire connaître les scènes principales de la vie et de l'apostolat de la patronne des ménagères et à montrer combien la modeste hôtesse de Béthanie a su s'élever au plus haut degré sur le plan mystérieux du surnaturel.

D'après une image popularisée en France, dans le Pas-de-Calais, par la firme de chocolat Bled, sainte Marthe est aussi la patronne des marchands de coco. Ainsi, tous les enfants de ma génération ont eu sainte Marthe comme protectrice. Tous, en effet, nous avons eu notre bouteille d'eau au jus de réglisse que nous agitions fébrilement avant le départ et au retour de l'école. Car, plus cette boisson noirâtre écumait, plus elle nous semblait bonne. De nos jours, le Coca-Cola et les diverses limonades au jus de fruit ont détrôné le coco qui, en décoction, à raison de 50 g par litre d'eau, était aussi, en ce temps-là, le remède en vogue contre les rhumes et les bronchites.

XX

Saint
Laurent



Saint Laurent, *sint Lorin*, comme on dit au village natal, est un des saints dont j'ai connu le nom dès ma plus tendre enfance. Non pas seulement parce que ce saint patronnait « la fête » d'Érezée, chef-lieu de canton, mais surtout parce que ma sœur, de six ans mon aînée, pouvait y accompagner tante Pinet. Aller « al' Sint-Lorin » au moulin d'Awez avait pour moi quelque chose de mystérieux et de fascinant. Bien sûr, il y avait le dîner au boudin mais, qui plus est, il y avait le moulin dont j'aurais voulu voir l'immense roue en bois tourner et clapoter au gré du ruisseau. Comme ce devait être charmant « la fête » dans un moulin au bord de l'eau ! Chaque année, maman m'en a consolé en me disant que je l'accompagnerais à la Saint-Hubert à Oster. Nonobstant, « li Sint-Lorin » à Awez, hameau d'Érezée, est resté un des souhaits irréalisés de mes jeunes années et qui ne s'est pas effacé de ma mémoire.

Rome possède six églises dédiées à saint Laurent : Saint-Laurent-hors-les-murs qui était une des sept grandes basiliques romaines ; Saint-Laurent-in-Damaso, au palais de la chancellerie ; Saint-Laurent-in-Lucina, près de Corso ; Saint-Laurent-in-Miranda derrière les colonnes du temple d'Antonin et de Foustine ; Saint-Laurent-in-Fonte, érigée à la place où le saint diacre baptisa son gardien saint Hippolyte ainsi que tous les membres de sa maison ; Saint-Laurent-in-Peneperna, où il souffrit la mort.

Cette dernière église s'élève sur le sommet du Viminal qui est situé entre le Quirinal et l'Esquilin au fond d'une cour à gauche. L'origine de son appellation est inconnue. Ce qui est certain, c'est que l'église, jadis abbatiale, une des plus anciennes de Rome avec titre de cardinal, fut construite sur les ruines des thermes d'Olympiade, à l'endroit même où saint Laurent subit son cruel martyre. On peut le voir ; c'est un caveau à droite, en montant l'escalier, avant d'entrer à l'église. C'est là que le corps

du diacre héroïque fut déchiré à coups de fouet, le 10 août 258, puis, par ordre de l'empereur Valérien, exposé sur un gril de fer que chauffaient des charbons ardents. Sommé de livrer les richesses dont on le croyait détenteur, le saint diacre avait distribué aux pauvres l'argent des vases qu'il avait fait vendre et toutes les sommes dont il était dépositaire. C'est pourquoi Laurent fut condamné au supplice le plus affreux. Mais, pendant que sa chair brûlait, sa figure était rayonnante et le théâtre du supplice comme embaumé de parfums. Il pria pour la conversion et le bonheur de Rome et il pria jusqu'à son dernier soupir.

L'église Saint-Laurent-in-Panisperna abrite les restes précieux des saints Crépin et Crépinien, et le monastère des religieuses de Sainte-Claire, adjacent à ce sanctuaire, donna autrefois l'hospitalité à sainte Brigitte. C'est dans ce lieu, sanctifié par le martyr de saint Laurent, que Brigitte, au retour de son long et pénible pèlerinage à Jérusalem, à Nazareth, à Bethléem, épuisée de forces, se retira à Rome pour y trouver son repos et mourir. Plus tard, sa dépouille mortelle fut transportée par sa fille Catherine, l'un de ses huit enfants, au monastère de Vadstena en Suède.

La basilique de Saint-Laurent-hors-les-murs est située à l'est de Rome, au-delà de l'enceinte de la ville, sur la route de Tivoli et à proximité du cimetière de la cité. Cette basilique est le tombeau du saint martyr. Voici les circonstances qui ont amené en ce lieu les reliques de Laurent. Une dame romaine, plus illustre par sa sainteté que par sa naissance, sainte Cyriaque, possédait une terre appelée le champ de Véran, hors de Rome, sur la voie Tiburtine ou de Tivoli. Elle s'empressa de l'offrir pour la sépulture du martyr, et après trois jours de veille, le glorieux dépôt y fut enseveli. C'est là que quatre-vingt ans plus tard, en 330, l'empereur Constantin fit bâtir la vénérable basilique. Le pieux empereur déploya pour l'embellir sa magnificence accoutumée. Restaurée plusieurs fois par les Souverains Pontifes, la basilique conserve néanmoins de précieux vestiges d'antiquité. La crypte d'aujourd'hui, dans laquelle on descend à l'aide de huit marches, est soutenue par douze colonnes dont les quatre premières sont en marbre vert, les autres en marbre de Paros. L'au-

tel en marbre où repose saint Laurent et saint Étienne, premier martyr, et à côté trois papes, saint Vozène, saint Sixte III, saint Hilaire, puis sainte Cyriaque et saint Julien, prêtre, est entouré d'une grille en fer. Dans le mur de droite, on voit, sous des barreaux croisés, la pierre sur laquelle fut grillé saint Laurent. Elle est percée de six trous pour recevoir les pieds du gril. Vers le milieu, elle porte encore des marques reconnaissables du sang brûlé et de graisse fondue.

À gauche, au fond de la nef, s'ouvre la chapelle souterraine dite des âmes du purgatoire. Sous l'autel, enrichi de nombreux et importants privilèges en faveur des âmes du purgatoire, sont déposés les corps de saint Hippolyte, de sainte Concorde sa nourrice et ceux des dix-neuf membres de sa famille martyrisés avec lui, après avoir reçu le baptême des mains de saint Laurent.

La place de Saint-Laurent-in-Lucina est située le long du Corso, au centre de Rome. C'est là que s'élève l'église bâtie par sainte Lucina, illustre matrone dont le nom brille comme un diamant dans les fastes de l'Église primitive et dont la résidence était dans le quartier. Cet antique et célèbre sanctuaire remonte à l'année 435, sous le pontificat de Sixte III (432-440) qui obtint cet endroit de l'empereur Valentinien pour y construire l'édifice sacré sous l'invocation de saint Laurent. Saint Grégoire-le-Grand lui assigna le titre de cardinal et elle est celui du doyen de l'ordre des prêtres. Restaurée en 685 par Benoît II, en 780 par Adrien et en 1196 par Célestin III, Paul V y installa les Clercs-Mineurs qui, en 1630, la renouvelèrent sur les dessins de Cosme de Bergame. Cette église conserve l'affreux instrument sur lequel saint Laurent consumma son holocauste. Formé de trois grosses barres de fer, il peut avoir deux mètres de longueur, sur un mètre de largeur ; six pieds de vingt-deux centimètres de hauteur environ servaient à le fixer dans la table de marbre sur laquelle était un lit de charbons enflammés. À côté du gril, on voit encore trois vases dont deux contiennent du sang et le troisième de la chair rôtie du glorieux ascète. Le corps de saint François Caracciolo repose sous l'autel de la chapelle qui porte son nom. Les corps des martyrs saint Pontien, sainte Pérégrine, Saint Jelicola reposent sous le maître-autel. La dé-

pouille mortelle du grand artiste français Nicolas Poussin (1594-1642) se trouve aussi dans cette église.

L'église Saint-Laurent-in-Damaso qui est située au centre de Rome est ainsi appelée parce qu'elle doit son existence au pape Damase (366-384). Son père avait été attaché à cette église et lui-même y avait été élevé. Il la fit orner de riches peintures et lui constitua des revenus considérables. Elle fut démolie en 1495 et remplacée par l'église actuelle construite en même temps que la Chancellerie aux frais du cardinal Riario de Savone. Elle a à la fois les titres de cardinal, collégiale et paroisse. Sous le maître-autel on a recueilli les restes des papes saint Damase, de saint Eutychius et le chef de sainte Barbe. Saint-Laurent-in-Damaso a retenti de la voix de saint François-Xavier lorsqu'il vint rejoindre à Rome les Pères Lainez et Lefèvre, professeurs à Sapience.

Le culte de saint Laurent, qui est le patron des cuisiniers, des cabaretiers, des pompiers et des tailleurs sur cristaux, est très répandu dans notre pays. De très vieilles églises lui sont dédiées. Parmi celles-ci nous citerons celles de : Saint-Laurent, Bocholt, Couillet, Lixhe, Venebrouck, Wolverthem, Berchem, Eename, Lokeren et Sart-Saint-Laurent.

Le quartier de la colonne du Congrès à Bruxelles a aussi saint Laurent comme patron et la procession qui parcourt les rues de ce quartier de la capitale, le dimanche qui suit la fête du saint martyr, est très renommée.

L'ancienne abbaye de Stavelot portait aussi le nom de Saint-Laurent. Aussi son culte est-il resté très en vogue dans cette région.

Saint Laurent est aussi très honoré dans le Brabant wallon et, entre Grez et Piétrebaix, une chapelle qui lui est dédiée est un lieu de pèlerinage très suivi.

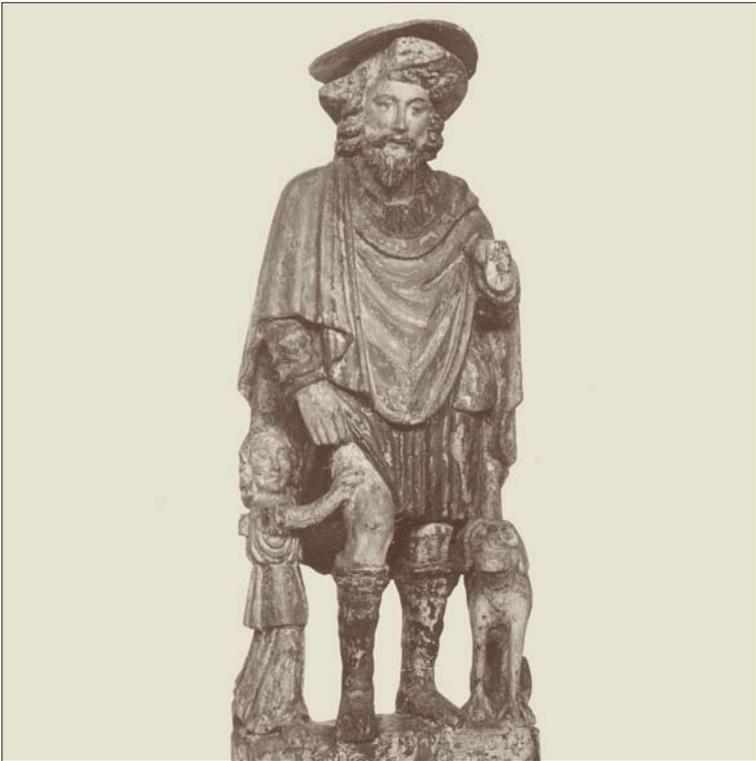
Dans le diocèse de Namur, seize paroisses sont placées sous l'égide de saint Laurent. Ce sont : Barvaux-Condroz, Belvaux, Bormenville (Flostoy), Buissonville, Érezée, Évrehailles, Grand-Halleux, Hour (Havrenne), Matagne-la-Grande, On, Our, Sart-Saint-Laurent, Schockville (Attert), Forville (Seron) et Weyler.

Le martyr de saint Laurent a inspiré de grands peintres. Parmi les tableaux les plus célèbres, citons ceux de Ribera à la galerie de Dresde, de Rubens au musée de Munich et de Le Sueur au musée du Louvre à Paris.

Disons pour finir que dans nos Ardennes fleurit un petit œillet écarlate appelé « œillet de saint Laurent ». Cette fleur aux corolles de feu, nous l'avons vu fleurir deux fois sur les maigres talus de l'oflag VII B à Eischstätt, en Bavière. Plus d'une fois, avec d'autres fleurs agrestes, elle a orné notre table de fortune de prisonniers de guerre et son souvenir n'est pas étranger à cette chronique.

XXI

Saint
Roch



« Saint Roch, a écrit l'abbé Charles Dubois, naquit à Montpellier, vers la fin du XIII^e siècle, dans une famille aisée. Abandonnant ses biens aux pauvres, il se fit pèlerin et se mit en route pour aller visiter, à Rome, les tombeaux des Apôtres. Il mendiait son pain, en voyage, et passa en diverses villes pour lors infectées par la peste. Il se mit au service des malades et, plus d'une fois, il les guérit par un simple signe de croix. À Plaisance, il fut lui-même atteint du mal contagieux et une plaie purulente ouverte, sur la cuisse, le fit cruellement souffrir. Pour ne pas être importun aux autres, il se traîna vers un bois voisin, se construisit une petite cabane et comptait y mourir inconnu, dans l'exercice de la patience et de la piété. Un ange vint le consoler et panser sa plaie et l'assurer qu'à sa prière la peste prendrait fin.

Un riche seigneur de Plaisance, pour échapper au danger de contagion, s'était réfugié dans un château solitaire, non loin de la forêt. En se mettant à table, il fut surpris de voir un de ses chiens de chasse s'emparer d'un pain et l'emporter entre les dents. Chaque jour, la scène se renouvela. Le charitable chien, à pleine course, se dirigeait vers la cabane du pauvre ermite, déposait le pain à ses pieds et lui témoignait mille amitiés. Le seigneur intrigué, suivit un jour son chien... Ému de tant de vertu et docile à la voix du saint, il se convertit, car il avait jusqu'alors vécu peu chrétiennement.

Dieu guérit miraculeusement son serviteur. Saint Roch reprit le cours de ses voyages et continua à prodiguer ses soins aux malades et aux pestiférés. Il revint finalement mourir inconnu dans sa ville natale.

Immédiatement après sa mort, les miracles de guérison se multiplièrent à son intercession, si bien qu'au concile de Constance, en 1414, il fut solennellement proclamé protecteur attitré contre les contagions des épidémies. Son culte se répan-

dit dans tout le midi de la France et le nord de l'Italie. Beaucoup de maisons s'ornèrent d'une inscription portant les lettres V.S.R. : Viva San Roque ! Et bientôt, la dévotion devint populaire dans toute la chrétienté. Une prose lui fut consacrée dans les missels du XVI^e siècle et, dans le vieux livre d'heures, une prière spéciale, en vers latins, lui était adressée. »

Au siècle précité, la composition des statues et des images religieuses n'était pas laissée à l'initiative des artistes : elle relevait des principes posés par l'Église et la Tradition. C'était d'ordinaire les clercs qui dictaient aux imagiers l'interprétation iconographique à donner à la vie des saints. La plupart des statues de saint Roch que l'on rencontre dans nos églises sont des œuvres du XVII^e et du XVIII^e siècles. La raison en est fort simple. C'est parce que c'est en ces siècles-là que nos populations eurent le plus à souffrir des guerres qui dévastèrent l'Occident et en particulier nos contrées. Elles apportèrent avec elles la peste, la famine, les épidémies et des maladies consécutives au mélange de troupes venues de l'étranger et même des pays orientaux.

Saint Roch est presque toujours représenté debout, vêtu d'un long manteau à cape, coiffé d'un chapeau portant la coquille de saint Jacques, insigne des pèlerins, chaussé de gros souliers, servant d'une main le bourdon avec gourde, autre insigne des pèlerins ; de l'autre main, il montre la plaie qui ronge la jambe droite dénudée jusqu'au dessus du genou. Il est toujours accompagné du fidèle chien, assis à ses pieds et portant un pain dans sa gueule. L'apparition de l'ange consolateur est rarement figurée, parce que trop compliquée en sculpture. Cette scène est cependant reproduite dans un des tableaux de Rubens. Le costume, tout en restant invariablement le même, est, naturellement, accommodé à la mode de l'époque où la statue fut sculptée.

Saint Roch était aussi, autrefois, le patron des paveurs de Paris, sans doute à cause de l'analogie de son nom (ROC) avec la dureté des pavés. Il était aussi celui des chirurgiens.

De nos jours, par suite des progrès que la médecine a faits en prophylaxie, les grandes épidémies sont enrayées, du moins en Europe. Aussi la dévotion à saint Roch est moins répandue et

moins populaire et l'on voit rarement des statues nouvelles introduites dans nos églises.

C'est surtout au Moyen Age que la dévotion de nos populations alla de préférence à des saints plus proches d'elles et qui s'étaient signalés, pendant leur vie, par des bienfaits particulièrement appréciés. Saint Roch fut un des plus populaires parmi ces saints thaumaturges.

En fait, saint Roch ne devint pas le patron principal de beaucoup de nos églises. Nous n'en connaissons que quatre dans notre Luxembourg : Lescheret, Mirwart, Saint-Vincent et Les Bulles. Par contre, plusieurs autres localités possèdent une chapelle ou un oratoire lui dédié. Ce sont : Martué, Montleban, Cherain, Maboge, Marche, Saint-Hubert, Cierreux, Gomery, Dampicourt et Paliseul.

À propos de cette dernière chapelle, Jean de Foy a écrit dans « L'Avenir du Luxembourg » du 6 septembre 1948 : « Elle est là sur la butte, à la bifurcation des grandes routes, blottie sous les tilleuls séculaires, portant toutefois des ans l'irréparable outrage.

Elle est là, depuis plus de quatre siècles, témoignage de foi et de reconnaissance, invitant, discrètement, à une halte bienfaisante.

Elle a défié le feu, elle a défié le fer. Elle a senti le vent et la pluie qui fouettaient ses murs crépis. La foudre l'a frôlée comme les grandes armées.

À ses pieds, les conquérants ont bivouaqué. Elle a bruissé du cliquetis des armes ; elle a résonné du claquement des mousquetons ; ses vitraux ont vibré au son du canon.

Mais toujours elle se dresse sur ses gros murs aux pierres de schiste avec sa lourde porte qui grince et son grillage souvent réparé.

Vieille chapelle de nos pères où battait jadis le cœur du bourg ancien, je t'aime de toute mon âme, car toi seule nous reste de ce vieux Paliseul...

La peste, en ce temps-là, faisait bien des ravages. Le mal se répandait sans qu'on pût l'arrêter. La bonne vieille Lurette n'en

pouvait plus de soigner les pestiférés ; elle était lasse mais elle courait toujours. Autour de sa hutte, les tombes s'amoncelaient. Nos pères désespérés tendaient vers le ciel bleu leurs membres décharnés ! De leurs yeux égarés, les larmes ne coulaient plus sur leurs faces émaciées. Ils firent vœux, pour arrêter le fléau, d'ériger à saint Roch une humble chapelle.

Le Seigneur eut pitié de leurs peines cruelles et arrêta le terrible mal...

Fidèles à leur promesse, les rares survivants élevèrent le sanctuaire vénéré. C'était en 1639 !

Combien de pèlerins sont depuis lors venus implorer saint Roch de les préserver des maladies contagieuses. Combien de générations se sont agenouillées sur la pierre froide dans la fraîcheur d'un matin de mai ou dans la paix du soir de septembre ?... »

L'histoire de la chapelle Saint-Roch au pays de Paliseul est aussi celle de tous les oratoires qui, du nord au sud de notre chère province, jalonnent la dévotion au guérisseur de la peste.

Il est certain que cette dévotion à saint Roch a été aussi très marquée autrefois dans les autres provinces. Innombrables sont les statues de ce saint qui ornent les autels et les murs de nos édifices religieux. Il est, en effet, le saint invoqué dans les épidémies et l'on sait combien nos régions furent ravagées par des contagions de tous genres, surtout la lèpre, la peste, le choléra, la variole, etc., non seulement au Moyen Age, mais jusque la seconde moitié du XIV^e siècle. Des maladreries furent même édifiées de-ci, de-là, autour de nos agglomérations ; on y reléguait, séparés de la communauté, les lépreux et les pestiférés.

Une des manifestations les plus importantes dans notre pays de la dévotion à saint Roch fut l'instauration, au XVI^e siècle, de son culte à l'Abbaye de Bernardfagne à Ferrières qui devint le lieu d'un pèlerinage célèbre.

Dans le bulletin du Touring Club du 1^{er} décembre 1930, Estienne de Bernehafen a écrit sur l'abbaye Saint-Roch un article que nous croyons intéressant de reproduire quarante ans après sa publication.

« Située à la limite des Ardennes et de la principauté de Sta-

velot-Malmédy, l'abbaye de Bemardfagne, malgré bien des vicissitudes, resta sous la dépendance des princes-abbés de Stavelot et du comté de Logne, sans toutefois faire partie d'aucune commune de la principauté. C'est ainsi que, le 9 mai 1685, le prieuré fut autorisé à créer, indépendamment de la cour de Ferot, une juridiction qui connaîtrait de tous les délits commis dans la maison de Bemardfagne et ses alentours. Dès 1600 et peut-être plus avant, les gentilshommes et officiers du comté de Logne s'y réunissaient pour prendre toutes décisions relatives aux intérêts de ce fief.

La fondation du monastère remonte à l'an 1248. Avant cette date, à la suite de prédications de saint Remacle, vers 650, un pèlerinage aux « benoîtes fontaines », fontaines bénies par le bienheureux, s'était établi dans cette partie des Ardennes. Aussi le prince-abbé de Stavelot songea-t-il, vers 1150, à procurer aux pèlerins un abri pour la nuit ainsi que contre les brigands et les bêtes sauvages. Abélard de Roanne, seigneur de My, donna le terrain. Un pieux anachorète, Wédéric, s'offrit à construire un ermitage. On lui octroya trois manses, ainsi que le droit de couper du bois et de faire paître sur le territoire de My.

En 1159, Erlebald, abbé de Stavelot, confirma cette donation, l'affranchit de toute dîme et reconnaît le droit paroissial du curé de Xhignesse. À partir de ce moment, Bemardfagne relève temporellement de la principauté de Stavelot et, spirituellement, de l'Ordinaire de Liège ; c'est ce qui explique que Wédéric et ses successeurs acquitteront quatre deniers sur l'autel de Saint-Remacle à Stavelot, autant sur celui de l'abbaye de Malmédy et deux deniers à leur paroisse de Xhignesse. Jusqu'en 1216, la fondation du seigneur de Roanne avait été appelée « Cellule Notre-Dame ». Après la mort de saint Bernard, très probablement vers l'an 1200, la « Cellule Notre-Dame » prit le nom qui devait lui rester durant des siècles, de « Pauvre maison de Bemardfagne ». Thierry de Walcourt, partant pour les Croisades, donna à l'ermitage, en 1220, la seigneurie de Ferot avec les terres avoisinantes.

Au cours de ce premier siècle d'existence, l'évêque de Liège, Henri de Gueldre, qui était en même temps abbé de Stavelot, songea à y établir un ordre religieux qui serait chargé de le des-

servir et de l'entretenir. Pour réaliser son projet, il fit appel aux disciples de saint Guillaume, le solitaire de Malval, et leur concéda, en 1248, la propriété de Bernardfagne. Avec eux s'ouvre une nouvelle période ; au cours des siècles, les prieurs s'attacheront à construire un monastère hospitalier, à maintenir et, au besoin, à défendre les privilèges et les fondations concédés, à transformer le pays en « bien fertile et en bonne chrétienté ».

Devant les heureux résultats obtenus à Bernardfagne par les Guillemins, le successeur de Jean de Gueldre, Jean de Flandre, leur confia la maison « de la Motte sur Avroy » à Liège. Vers 1485, le couvent et l'église de Bernardfagne furent incendiés. Au XVI^e siècle, le monastère put être restauré et agrandi. C'est encore à cette époque que le culte de saint Roch est instauré dans la chapelle des moines par Guillaume Pezin.

Jean de Marteau (1625-1665), Pierre Heddebault (1665-1683), Nicolas de Presseux de Hautregard (1683-1719), dont les noms méritent d'être conservés, amenèrent dans la « pauvre maison de Bernardfagne » une certaine prospérité matérielle. En même temps que les guérisons, ils consignèrent tous les titres de propriété et les biens ainsi que les dons reçus ; entre autres la statue de saint Roch, dite statue du pèlerinage, offerte en 1675, par Guillaume Natalis, abbé de Saint-Laurent à Liège, les ornements d'église ainsi que le trésor. Aux bâtiments eux-mêmes, ils apportèrent certaines modifications : murs d'enceinte, tourelles, porte monumentale d'entrée, transformation de la façade en style renaissance, changement heureux, qui lui donnèrent quelque allure. Aussi, le prieur Pierre Klonkaert (1719-1729) put-il porter tous ses soins sur l'aménagement intérieur ; c'est sur ses indications que fut meublée la salle du chapitre, dans le style Louis XIV liégeois. Outre le travail délicat des boiseries de ce bijou de sculpture, on peut y admirer six grandes toiles représentant les épisodes principaux de la vie de David, un portrait de Nicolas de Presseux et un autre de Pierre Klonkaert par Plumier.

Lorsqu'en 1794, le général Jourdan envahit la contrée, les moines se retirèrent en Westphalie. Après huit mois d'exil, ils voulurent revenir à Bernardfagne, mais la loi du 1^{er} septembre

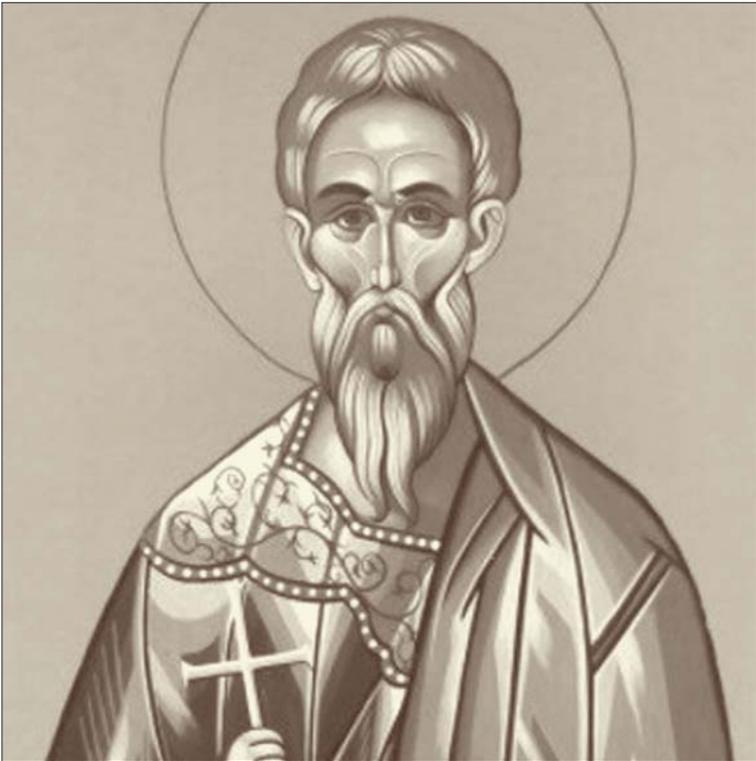
1796, supprimant les ordres religieux, devait les éloigner pour toujours.

Par la suite, après avoir été morcelée, et avoir connu bien des propriétaires, l'ancienne abbaye fut acquise par Mgr Baret en 1819. En 1820, on y établit un petit séminaire qui fut supprimé par arrêté de Guillaume 1^{er}, en 1825, et rétabli quelques années après. Mgr Van Bommely installa alors une école normale et une section d'humanités anciennes — qui y demeurèrent jusqu'en 1919 — à côté de gréco-latines déjà existantes.

Continuant les traditions des moines guillemites, le Séminaire de Saint-Roch, qu'abrite la « pauvre maison de Bernardfagne », continue à former des générations de prêtres.

XXII

Saint Hermès
et son folklore



Saint Hermès est le patron de Renaix, cette villette bilingue d'environ 20.000 habitants de la Flandre Orientale, favorablement connue pour son industrie textile et située dans une région mouvementée à 12 km d'Audenarde. Cette région montueuse, avec ses sites plaisants et variés, ses bois et ses pâturages, ses vallons encaissés, les croupes arrondies de ses mamelons, porte le nom mérité d'Ardenne flamandes.

Saint Hermès naquit probablement à Rome. Il appartenait à une famille noble et était préfet de la ville. Il eut plusieurs enfants dont un seul fils qui étudiait les belles lettres. Celui-ci fut frappé d'une maladie de langueur et mourut. Le pape Alexandre, dit-on, rappela le jeune homme à la vie. Hermès, son épouse, ses enfants, sa sœur Théodora et un grand nombre de ses esclaves se firent baptiser à la suite de ce miracle. À cette occasion, Hermès rendit la liberté à 3.200 esclaves, ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants.

L'empereur Adrien fut irrité de ces conversions au christianisme. L'arrestation de Hermès fut ordonnée et la demeure du tribun militaire Quirinus devint sa prison. Quirinus lui-même se convertit et l'empereur Aurélien lui fit couper les pieds et les mains et arracher la langue. Ni les menaces, ni les ruses n'influencèrent le préfet Hermès qui fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée par le glaive. Son corps fut abandonné sur le chemin public et enseveli par sa sœur Théodora sur l'ancienne voie Solarienne près de Rome. Certains auteurs prétendent qu'il trouva la mort en 116, d'autres disent que ce fut en 131 et même en 146.

Une sainte légende rapporte que Hermès, sur le point d'être décapité, demanda à Dieu « que quiconque invoquerait son secours pût être délivré par intercession, des vexations du diable et des dérangements de l'esprit ». (1) Cette légende a fait saint Hermès guérisseur des maladies mentales. Et le démon étant

considéré comme l'agent provocateur de la démence mentale, on a représenté saint Hermès avec le diable à ses côtés.

Les reliques du patron de Renaix demeurèrent dans la tombe pendant sept siècles. Le pape Grégoire IV (827 à 844) les fit déterrer en l'an 829 et transporter dans l'église Saint-Marc à Rome, où elles restèrent 22 ans.

L'empereur Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, obtint en 851 la faveur de transférer les reliques à l'abbaye de Saint-Corneille à Ende près d'Aix-la-Chapelle. C'est entre 825 et 830 que le fils de Charlemagne fit don du monastère renaisien à l'abbaye précitée. Cependant, il semble qu'une petite partie de la ville de Renaix conserva une certaine indépendance sous l'appellation de « Franchise Saint-Hermès ». Toujours est-il que tout le territoire de Renaix forma pendant le haut moyen âge un franc alleu, enclavé au comté de Flandre.

En 880, le monastère Sts Pierre et Paul fut détruit par les Normands, et les moines ruinés ne purent rebâtir leur maison que vers 950. En 1280, le comte de Flandre Guy de Dampierre acheta Renaix à l'abbé d'Ende et le territoire de la ville fut incorporé au Comté d'Alost. Guy de Dampierre donna sa nouvelle acquisition à son fils Guy de Namur, comme fief du comté de Flandre. En 1350, Robert, comte de Namur, arrière petit-fils de Guy de Dampierre, était encore seigneur de Renaix. Dans la suite, celle-ci partagea les vicissitudes du Comté de Flandre. En 1478, par exemple, Renaix fut incendiée par une garnison française chassée par les patriotes belgo-bourguignons de Maximilien.

Mais revenons aux reliques de saint Hermès. C'est à Louis II, fils de Louis le Débonnaire, qu'échut l'honneur de transférer, le 6 juillet 860, le précieux trésor à Renaix. Celui-ci fut déposé en l'église du monastère Saints Pierre et Paul fondé au VII^e siècle par saint Amand, évangelisateur de la région.

Par prudence contre les invasions, le reliquaire repartit vers 940 à l'abbaye de Ende. Mais les Renaisiens eurent toutes les peines du monde pour rentrer en sa possession. Ce fut l'illustre Fulbert, le 22^e évêque de Cambrai, qui trancha le conflit entre le clergé renaisien et les religieux de l'abbaye Saint-Corneille.

Les reliques furent restituées mais, lors des persécutions religieuses et au temps des iconoclastes, elles durent être cachées à Mons, Tournai, Audenarde, Gand, Maagdendale, Ath, etc.

Plusieurs églises de Belgique possèdent des reliques de saint Hermès mais nulle part il n'est plus honoré qu'à Renaix. Dans les premiers siècles de la chrétienté, il y avait à Rome une église et un cimetière. De plus, il était très vénéré à Palerme en Sicile et en France. C'est grâce au culte qui lui est rendu que Renaix doit, en grande partie, son renom. Dans une lettre à l'abbé d'Eename, Robert de Croÿ, évêque de Cambrai, écrit : « De tous côtés, les peuples circonvoisins ont recours à saint Hermès contre les illusions, les fraudes, les embûches et les tentations du démon. » (1)

« Des empereurs, des rois et plusieurs de nos seigneurs étaient pénétrés de vénération pour les reliques du glorieux saint Hermès. » (1)

Charles VI, roi de France, sujet à des accès de folie, envoya à Renaix son effigie, grandeur naturelle, en cire.

Deux solennités sont célébrées annuellement en l'honneur de saint Hermès : l'une à sa fête le 28 août, jour de sa sépulture, appelée « papenkermis » (kermesse des prêtres), l'autre le Fiertel avec une neuvaine.

Le 27 août, les reliques sont exposées solennellement pendant le chant de l'antiphone du saint. Une vieille coutume exigeait qu'on paie deux cents (quatre centimes) au doyen ou à celui qui fait office de célébrant et un cent (deux centimes) aux assistants, porteurs et acolytes. C'est le fameux « denier de moutarde ». Le montant réduit de deux ou quatre centimes prouve que cette habitude est très ancienne.

D'autres cérémonies, jadis très suivies, ont disparu. Le clergé faisait neuf fois le tour de la personne qu'on exorcisait. L'archevêque de Malines, Mathias Hovius, fit supprimer cet usage, ainsi que le bain, dès le 3 novembre 1597.

C'était, en ce temps-là, un grand honneur que de pouvoir représenter, dans le Fiertel, saint Hermès. La demande devait être adressée au chapitre et n'était pas toujours prise en considération. Des membres de la noblesse, des notables, des chanoines

et même le prévôt du chapitre briguaient cet honneur. Ce dernier représenta saint Hermès en 1600 et le sire de Wattripont en 1603.

La vieille coutume de célébrer le Fiertel pendant la nuit, revêtu de la chemise des fous, est tombée en désuétude. Les pèlerins s'arrêtaient sur leur parcours à chaque chapelle, disaient un rosaire et rentraient à Renaix pour la messe de sept heures, celle des cavaliers. Le clou de ce jour était la représentation de la vie de saint Hermès par les « rhétorijkers » de la ville. Malheureusement, le temps a balayé cette belle manifestation. (2)

De nos jours, le Fiertel ou tour de Saint-Hermès est une procession dans le genre des « marches » de l'Entre-Sambre-et-Meuse ; elle se déroule le jour de la Trinité ; des groupes représentent des scènes de la vie de saint Hermès, patron de la cité dont le reliquaire est porté en décrivant autour de la ville un circuit de 33 km. Des centaines de pèlerins participent à pied à cette manifestation et viennent vénérer les précieuses reliques à la collégiale. Ils demandent à saint Hermès d'être délivrés et préservés de toute maladie de l'esprit et des vexations du démon. Pendant la neuvaine, de nombreuses mères de famille viennent se mettre avec leurs enfants sous la protection du saint patron de la ville. La gilde Saint-Hermès organise un service religieux solennel le neuvième jour du Fiertel.

Les pèlerins s'agenouillent et prennent l'étole sur la tête pendant que le prêtre récite les prières et l'évangile de saint Jean. Puis on leur présente les reliques du saint à baiser. Certains allument des cierges et font le tour de l'église, à l'intérieur et à l'extérieur.

Le joyau architectural de Renaix est sa collégiale Saint-Hermès dont l'élégante tour, contournée de contreforts à glacis, supporte une flèche pyramidale avec quatre clochetons d'angle. Celle-ci, sise au bout de la Priesterstraat, fut consacrée le 16 octobre 1129 par Burchard, évêque de Cambrai. Elle a été construite à l'emplacement d'une belle église romane sans doute détruite par fait de guerre. De ce temple roman, il reste une crypte de six ares et demi, véritable église souterraine dont les murs et les voûtes sont en hématite brune, pierre ferrugi-

neuse qu'on trouve aux abords de la ville. Les voûtes sont soutenues par 32 colonnes dont certaines sont en pierre ferrugineuse, d'autres en pierre bleue de Tournai. L'intérieur de l'église comprend six travées ogivales avec colonnes cylindriques et chapiteaux ornés de feuillage. Le jubé, qui occupe le fond de la grande nef, est supporté par quatre énormes colonnes en chêne massif. Le buffet d'orgue est disposé en deux parties ; l'une à droite, l'autre à gauche du jubé. Les fenêtres des nefs latérales sont ogivales et toutes ont de beaux vitraux.

Les stalles en chêne sont fort simples, mais un beau lambris avec sculptures de style Louis XV revêt tout le pourtour du chœur. La chaire de vérité de bois sculpté avoue son origine du XVIII^e siècle. Sur chacun des quatre panneaux, un cadre ovale emprisonne le visage d'un évangéliste.

Dans le chœur, un splendide lutrin de cuivre étend ses ailes en un mouvement remarquable. Le pupitre décoré de l'agneau est roman. Il fit partie à l'origine d'un chandelier pascal. Quelques beaux tableaux ornent le chœur. L'un représente le Christ au tombeau ; il est de date et d'auteur inconnus. Un autre, « le Christ tenté par Satan », est du peintre Sturm et daté de 1839. Au fond de la nef latérale droite, on voit un « saint Amand prêchant la Foi dans les Flandres » dû au peintre renaisien contemporain Auguste Delfosse, qui fut lauréat du prix de Rome.

Signalons enfin le curieux autel dédié à saint Hermès. De vastes proportions, il présente, dans sa partie supérieure, une large niche dans laquelle se trouve une statue de saint Hermès, coiffé du casque romain, à cheval, menant le diable enchaîné. Dans une autre niche, en dessous de la statue, on voit la très belle châsse contenant les reliques du martyr.

Cet autel a sa légende : lors de l'arrivée des sans-culottes, qui brisaient toutes les statues dans les églises, un Renaisien imagina un curieux stratagème ; il appendit à la statue du diable que Hermès conduit enchaîné un écriteau portant en grandes lettres : Je suis aussi citoyen, moi ! Cette facétie fit rire les révolutionnaires et sauva l'autel de la destruction.

En face de cet autel, l'on voit encore un banc de pierre muni

de crochets en fer ainsi que des anneaux scellés auxquels on attachait jadis les fous pendant l'office et que les prêtres examinaient en toute tranquillité.

En sortant de l'église, par une petite porte au bout du bas-côté droit, saint Hermès nous apparaît à nouveau poursuivant le démon dans l'éclaboussement des clartés colorées d'un vitrail.

Saint Hermès étant le patron de Renaix, il est certain que l'on trouve là l'explication du sobriquet donné à ses habitants : « Sots de Renaix ». Du reste, un vieux dicton français le proclame : « Saint Hermès guérit les fous des environs et laisse les Renaisiens tels qu'ils sont ».

Les habitants de Renaix sont aussi appelés les « Fietels », déformation du mot Fiertel.

« Promettre le grand tour » veut dire faire le tour de l'Omegang à pied et en priant.

On dit de quelqu'un qui présente des lignes de démence mentale : « Il se trouve sur le livre à Renaix ». Il s'agit du « Livre des fous » ou mieux « livre de Saint-Hermès ».

On dit aussi d'un simple d'esprit : « Il a mordu dans le verrou de l'église de Renaix » ou « Il doit aller sur la charrette de Renaix ».

À quelqu'un qui revient de Renaix, on demandera en riant : « Vous êtes-vous laissé inscrire sur le livre ? ».

Dans le Fiertel, saint Hermès est toujours sur un cheval brun marqué de grandes taches blanches. Pareille monture est appelée par le peuple « cheval de saint Hermès ».

Les genêts qui décorent les coteaux du chemin parcouru par la procession sont appelés « fleurs de Fiertel ».

(1) « L'illustre martyr de saint Hermès, patron de la ville de Renaix » par un prêtre de Renaix, paru en 1934.

(2) « Le culte de saint Hermès à Renaix » par A. Rockeloos.

XXIII

Saint Gilles
(Ægidius)



Saint Gilles, a écrit Ch. Dubois, était, selon la tradition, un moine grec et plus probablement un ermite du Languedoc, qui devint ensuite abbé du monastère de Saint-Pierre (672-680) dans la Vallée Flavienne, au comté de Nîmes, dont le roi des Visigoths, Florinus Vamba, lui avait fait donation. C'est dans cette abbaye que se trouve son corps. Son tombeau fut glorifié par une foule de miracles et l'église romane qui s'élève en ce lieu était un des plus beaux édifices de la France méridionale. Autour de l'abbaye s'élève bientôt une ville, qui porte encore son nom de nos jours (Saint-Gilles dans le Gard).

Le saint abbé n'est jamais venu dans nos provinces ; mais il semble qu'il fut en relations avec les princes mérovingiens ou carolingiens. Il mourut entre 720 et 726.

Les Acta Sanctorum des Bollandistes lui consacrent une notice biographique de plus de 20 pages in-folio, dans un texte typographique très serré (« Acta Sanctorum, Mensis september », Anvers, imprimerie de Bernard Albert Vander Plassche, 1746, pages 284 à 304). Cette biographie est farcie d'une multitude de faits miraculeux ou du moins extraordinaires qui appartiennent plus à la légende qu'à l'histoire. Nous ne retiendrons que deux épisodes qui nous aident à comprendre l'iconographie traditionnelle des statues et des images du saint ermite.

On le représente d'habitude revêtu de la longue bure noire à capuchon des Bénédictins, la tête rasée à l'exception d'une couronne de cheveux. De la main droite il tient une crosse ; de la main gauche, percée d'une flèche, il protège une biche familière ; un ange se tient au-dessus de lui portant un billet ou un parchemin. La crosse est évidemment l'insigne de sa dignité d'abbé ; l'habit est celui des ermites. La légende raconte que, pendant une chasse que faisait un prince franc, aux environs de sa cellule, une biche vint se mettre sous sa protection. C'était celle qui fournissait son lait au saint solitaire. Le roi voulut for-

cer la bête, mais les chiens refusèrent de l'attaquer. Le roi ordonna à l'un de ses veneurs de lui décocher un trait. La flèche perça la main de Gilles posée sur le flanc de l'animal. Le prince voulut faire panser cette plaie, mais le saint refusa et garda sa blessure. Le jour de la fête de saint Gilles, on bénissait une gerbe de fenouil, emblème de sa vie sobre, parmi les animaux sauvages paissant les herbes aromatiques des bois. La présence de la biche peut, en réalité, avoir le même sens.

Une autre légende nous apprend qu'un ange lui apparut à l'autel pendant qu'il célébrait le Saint Sacrifice. Il tenait à la main un billet sur lequel était écrit : « Par les mérites d'Ægidius, je remets les péchés de Charles ». Cet écrit aurait porté un péché secret de l'empereur Charlemagne, qui assistait à la messe. Aussi, on voit parfois le saint abbé étendre la main vers le roi pour lui faire savoir la rémission de son péché. Cet épisode est reproduit dans l'office de saint Charlemagne et sur la châsse d'Aix-la-Chapelle (proses des vieux missels et des bréviaires du XVI^e siècle).

La dévotion à saint Gilles devint rapidement populaire, d'abord dans le Midi de la France et ensuite dans toute la chrétienté. À Saint-Hubert existe un antique oratoire consacré à saint Gilles martyr. En 1064, le célèbre abbé saint Thierry I le remplaça par une belle église, édifiée dans un pré contigu à l'abbaye et dédiée à saint Gilles, pour lequel l'abbé avait une dévotion particulière. Il alla lui-même au tombeau de saint Gilles, dans le Gard, et en rapporta une relique insigne qu'il divisa en deux parties, l'une déposée dans la nouvelle église ; l'autre dans la basilique abbatiale. Cette église de Saint-Gilles-au-Pré devint et resta l'église paroissiale de la ville jusqu'en 1809. Les nombreux pèlerins accourus à Saint-Hubert de tous les pays environnants pour obtenir la guérison de la rage par l'insertion d'un fil de la sainte Étoile dans le front, répandirent au loin et au large le culte de saint Gilles, dans le Nord de la France, en Belgique, en Rhénanie, en Grande-Bretagne. D'autre part, les pieux chevaliers qui prirent part à la première Croisade, dont Raymond de Toulouse était un des chefs principaux, et qui allèrent s'agenouiller près du tombeau de l'abbaye de Saint-Gilles, non loin de Nîmes, ne contribuèrent pas moins à la

diffusion de son culte.

En Allemagne, saint Gilles fit partie du groupement dit des 14 Saints Secourables (die 14 Nothelfer), dont l'office se trouve dans les missels des XVI^e et XVII^e siècles.

Innombrables sont les villes de France et d'ailleurs, les abbayes, les paroisses qui se sont mises sous son patronage ou bien lui ont du moins dédié un autel. « Le culte de saint Gilles, a écrit Théophile Doucet (1) s'introduisit de bonne heure dans l'ancien diocèse de Liège. Goderamus, originaire de Saint-Gilles (Nîmes) y jeta les fondements du monastère de Saint-Gilles (976-1086). La chapelle de Saint-Gilles à Chauveheid, qui dépendait de l'église à Rahier, annexe de Bodeux, est postérieure au XI^e siècle et dépend aujourd'hui de la paroisse de Chevron. Cette chapelle, comme celle de Les Tailles, est depuis longtemps un but de pèlerinage, surtout le 1^{er} septembre. »

De nombreuses localités de Belgique ont saint Gilles comme patron. Pour ne citer que les plus célèbres, nous nommerons : l'hospice Saint-Gilles à Namur, l'église paroissiale de Saint-Gilles faubourg de Bruxelles, celles de Saint-Gilles-lez-Termonde, Saint-Gilles-Waes, Saint-Gilles à Hasselt, Saint-Gilles à Huy, Saint-Gilles à Ciney, etc.

Chose inattendue, il n'existe dans notre Luxembourg, qu'une seule paroisse, Les Tailles, dont saint Gilles est le titulaire. Il semble que la dévotion à saint Roch resta prédominante. Aux Tailles, une chapelle dédiée à saint Gilles fut bâtie, dès le XIII^e siècle, par Thierry et Henri, seigneurs de Houffalize. En 1616, les habitants construisirent une église nouvelle, qui fut agrandie entre 1780-1790. Chaque année se déroule à Les Tailles, le premier dimanche de septembre, en la fête solennelle de saint Gilles, une procession célèbre dans le pays, dont un ancien curé, l'abbé Roussenfeld, nous a gardé de curieux souvenirs folkloriques. « À Les Tailles, a encore écrit l'abbé Th. Doucet, il y a aussi une très ancienne statue en bois de saint Gilles, confectonnée à même l'arbre d'une roue de moulin en chêne, ce qui a amené un jour un ancien curé de Les Tailles, l'abbé Roussenfeld, à lancer cette boutade : « Saint Gilles a fait plus de tours que de miracles... » (1)

Dans son livre « Un coin de Luxembourg », le conteur Louis Gofflot a consacré de nombreuses pages à Les Tailles qui, en 1622, ne comptait que 22 habitants. Parlant de l'église, il écrit : « J'allais oublier de vous parler de l'église, très ancienne, mais plusieurs fois restaurée, si pas reconstruite. Elle n'a rien de bien particulièrement remarquable, mais elle est assez coquettement assise, presque isolée comme les autres habitations, au bout du village, et bien dans la note du paysage, doux, vague et un peu triste à cet endroit. Nos regards y ont été attirés toutefois par une naïve et assez fruste statue de saint Gilles, le patron de la paroisse, avec à côté de lui un animal, plus naïf encore, que nous avons d'abord pris pour un loup, et qui est, paraît-il, en réalité une biche.

L'histoire ou la légende, d'ailleurs assez obscure, de ce saint, qui vivait vers le VI^e ou le VII^e siècle, le représente comme un ermite de la Grèce en Provence, près d'Arles ou Marseille où il vivait au fond d'une forêt déserte, allaité et nourri par une biche. La chasse du roi poursuivit un jour la bonne et bienfaitante bête ; un archer maladroit blessa d'une flèche le saint en prière, faisant ainsi découvrir sa retraite et éclater ses vertus et ses miracles.

Il dirigea ensuite un monastère. Le culte du saint se répandit et se popularisa dans le Nord de la France et dans toute la Belgique – où trois communes portent son nom – à la suite des croisades, explique M. Rembry, un chanoine de Bruges, dans une importante monographie de ce saint. Il est invoqué, disent les Communes luxembourgeoises, contre le mal caduc. Les premiers habitants des Tailles, des ouvriers bûcherons du XII^e siècle, « exposés à toutes sortes d'accidents, soit par la chute des arbres, les fondrières, les neiges, redoutant surtout les bêtes fauves, se trouvèrent portés à choisir saint Gilles comme patron, le mal caduc étant souvent le résultat d'une frayeur ou d'une affection morale. » Nous ne contrôlons pas cette explication. Le nom du village s'explique de lui-même par les tailles ou taillis opérés par les premiers habitants, des bûcherons logeant dans des huttes.

Le cimetière entoure encore là-bas la petite église, d'ailleurs isolée, comme nous l'avons dit. Nous y avons cueilli les deux

inscriptions tombales, naïves et peu banales que nous donnons en en respectant scrupuleusement l'orthographe : « Froide terre, tu caches à jamais notre trésore ». Cet « e » féminin vaut son trésor et les lettres d'or incrustées de cette épitaphe modernisent singulièrement ce que l'on aurait pu à la rigueur considérer comme un intéressant archaïsme. Voici la seconde : « Si la terre te cache à nos yeux, nos cœurs te voyent toujours ».

Des églises de notre pays dédiées à saint Gilles, celle de Bruges est la plus ancienne. Cette église de style gothique primitif fut fondée en l'an 1240 et devint paroissiale en 1311. La tour, qui était autrefois ornée de quatre tourelles d'angle, remonte au XIV^e siècle ; la flèche qui la couronne date de 1512. Les peintres Memling, Jean Prévost et Lancelot Blondeel furent inhumés dans cette église.

L'église de Saint-Gilles (Bruxelles), en style roman, fut livrée au culte en 1867.

Saint-Gilles-Waas possède une grande et belle église gothique à trois nefs, bâtie de 1873 à 1876.

Saint-Gilles-lez-Termonde, dont l'histoire se confond avec celle de Termonde, n'est devenue paroisse qu'en 1901 ; son église, en style gothique, fut construite vers 1904-1905.

On invoque particulièrement saint Gilles comme patron des estropiés et aussi contre les convulsions des enfants, l'épilepsie, le cancer et les frayeurs nerveuses des petits, des adolescents et même des grandes personnes.

(1) « Histoire de la Principauté de Stavelot-Malmédy » (page 235), parue aux Éditions J. Petitpas à Bomal.

Saint Remacle et le Luxembourg

XXIV



Au lendemain de la dernière guerre, la ville de Stavelot a repris la vieille coutume de célébrer grandiosement les fêtes septennales en l'honneur de saint Remacle, son fondateur, et qu'à cette occasion l'antique ville des Princes Abbés a la délicatesse d'inviter dans ses murs fleuris non seulement les villes et villages de l'ancienne Principauté de Stavelot-Malmédy mais aussi Vielsalm, Houffalize, Marche, Wellin, Ferrières, Louveigné, Spa, Verviers, etc.

La raison de cette gracieuse invitation, c'est que ces contrées doivent leur civilisation et leur conversion au Christianisme, au zèle infatigable du fondateur des Abbayes-Sœurs de Stavelot-Malmédy, saint Remacle lui-même, dont le tombeau et les reliques restent en vénération à Stavelot même.

À l'exemple de ce qui se fait actuellement dans les pays en voie de développement, où les reliques de tous ordres rivalisent d'ingéniosité pour y faire germer la parole du Christ, on vit, au VII^e siècle, après les invasions franques, nombre de missionnaires irlandais pour la plupart, tels saint Amand, saint Monon (Nassogne), saint Berthuin (Malonne), saint Willibrord (Maas-tricht et Echternach) et notre saint Remacle, français d'origine, mais disciple-missionnaire de l'Irlandais saint Colomban, fondateur de l'Abbaye de Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône), venir à la tête d'une élite de moines, établir dans nos régions de multiples monastères, semant partout la civilisation et la bonne semence chrétienne.

« Né sous le règne de Clotaire II, en Berry, a écrit l'écrivain français A. Mabille de Poncheville (1), Remacle, que l'on fête le 3 septembre, eut sans doute coulé dans ce pays paisible une vie heureuse, facilitée par le patrimoine domanial hérité de son père Albatius, s'il n'avait été de ces jeunes hommes parmi lesquels, à chaque génération, le Christ recrute ses soldats. Après s'être placé d'abord sous la direction spirituelle de saint Sulpice,

évêque de Bourges, il fut confié par celui-ci à saint Éloi, fondateur de l'abbaye de Solignac qui, ensuite appelé à la Cour de Dagobert pour devenir son ministre, ne crut pas pouvoir remettre sa crosse pastorale en meilleures mains que celles de Remacle. Le jeune abbé espérait ne point sortir de Solignac et y faire son salut en guidant les dociles ouailles qui étaient ses moines. Hélas ! à son tour il fut requis par le roi à venir l'assister de ses conseils.

Mais Dagobert, à peine en possession de son nouveau conseiller, reçut une députation des habitants de Maastricht. Ces derniers repentants d'avoir, par leurs turbulences et leurs désordres, forcé saint Amand à les quitter, demandaient Remacle pour nouvel évêque et juraient de s'amender sous sa crosse. Le bon roi, dont la légende a conservé le souvenir, n'eût point été tel s'il avait résisté à leurs instances ; et Remacle n'eût point été un saint s'il s'était déroché au devoir qui lui était clairement indiqué.

Du centre des Gaules où il était né, de la capitale franque et des bords de la Seine où il vivait, l'évêque élu par Maastricht s'en fut donc vers les rives de la Meuse, encore ombragées de prés par l'épaisse forêt où la déesse Arduenna conservait des adeptes, chasseurs farouches de bêtes féroces.

Après une halte assez courte probable à Cugnon, où l'on vénère « la grotte de saint Remacle », notre apôtre, muni d'une autorisation en due forme délivrée par Sigobert III, roi des Francs, confiant à son dévouement la Forêt d'Ardenne, s'en vint fonder deux Abbayes sur le modèle de Solignac.

Il plaça des moines défricheurs sur les bords de la Warche (648) en un lieu appelé « Malmundarium » (lieu purifié du mal) – le futur Malmédy – parce qu'il en avait chassé les antiques démons dont était hantée l'Ardenne. D'autres évangélistes furent établis sur les rives de l'Amblève, dans une clairière où les animaux de la forêt venaient souvent paître et s'abreuver et qui, pour cette raison, se nommait « Stabulum » ou étable ; Remacle lui conserva ce nom, sauf à la transformer en une « étable de chrétiens » grâce à la règle de saint Benoît. L'abbaye de Stavelot était née (650).

« C'est de ces deux monastères que saint Remacle et ses moines partaient régulièrement en reconnaissance et en prédication pendant vingt ans, en direction du sud (30 km) vers Thommen, Glain-Saint-Martin, Cherain, Taverneux ; en direction ouest : Spa, Theux, Verviers (30 km) ; en direction est : Bullange, Amblève, Aldendorf. Vers la fin de sa vie, tandis que se fixaient d'une façon précise les limites du domaine abbatial, avec privilège de principauté, par accord du 6 septembre 670 signé à Maastricht, par le roi Childéric II, dans un rayon fixe englobant d'une part Stavelot, Wanne, Fosses, Bodeux, Roanne, Francorchamps, d'autre part la partie wallonne de Malmédy jusque Sourbrodt, Waismes, Emmels, Recht, de multiples églises et chapelles se dressaient à la périphérie extérieure de ce domaine où s'épanchait le rayonnement spirituel de saint Remacle.

Les paroisses chrétiennes des cantons de Saint-Vith, Vielsalm, Houffalize presque entier, exception faite de Wibrin (dont dépendaient Nadrin, Mont et Dinez), se rattachant à l'abbaye de Saint-Hubert, ont vu planer sur leur berceau l'ombre bienfaisante de saint Remacle.

Les successeurs du saint ont agrandi dans les siècles suivants les possessions domaniales de leurs abbayes et comme ils avaient une grande vénération pour leur fondateur, c'est lui qui souvent y devenait le vénéré titulaire des églises et chapelles qui s'y construisaient. Impossible de tout citer ; signalons les principales. Lierneux et dépendances : Bra, Odeigne, Cedrogne (752), Bihain (895), Leignon et dépendances (752), Corbion, Chevetogne.

Wellin et dépendances (752), Halma, Chanly, Lomprez, Sohier, Daverdisse, Hautfays, Graide, Resteigne en partie.

Ferrières, My, Ville, Logne, Vervoz, Bende-Jenneret, Wohinne, Marche-en-Famenne (844), etc.

Un dénombrement établi sous l'abbatit de Wibald (1158-1192) que Stavelot possède 400 mantes, Malmédy 382 ; que 46 paroisses sont à la collation de l'Abbé dont Cherain, Thommen, Theux, Wéris, Taverneux, Salme, etc., etc.

Stavelot peut donc être considéré par une bonne partie de

l'Ardenne comme un haut lieu vénérable entre tous ; il fut d'ailleurs, pendant un millier d'années, le centre d'un ancien doyenné important qui s'étendait de Francorchamps à Wiltz, d'Odeigne à Bleiald ; en même temps qu'il formait avec le doyenné de Bastogne (immense, lui aussi, de La Roche à Martelange et de Saint-Hubert à Derenbach) le Vieil Archidiaconé d'Ardenne, dans l'ancien diocèse de Liège. » (2)

Ainsi, autrefois, des églises étaient mises en collaboration aux abbayes qui en percevaient le bénéfice, mais devaient en assurer l'entretien et veiller à ce qu'on y dispose de tout le nécessaire pour les besoins du culte. Au total, 150 églises et chapelles furent ainsi en collation à l'abbaye de Stavelot. De plus, Lothaire accorda aux deux abbayes-sœurs des biens considérables, dont les chefs eurent le rang de prince et la souveraineté.

Remacle, ayant renoncé en 660 à son siège épiscopal, résida ensuite jusqu'à sa mort (669) comme prince-abbé à Stavelot. Les abbayes réunies de Stavelot-Malmédy eurent dans la suite 77 princes-abbés.

Au XIII^e siècle, les ossements de saint Remacle – qui avait d'abord été enterré dans une chapelle de son abbaye dédiée à saint Martin – furent placés dans une châsse merveilleuse qui est conservée aujourd'hui dans l'église paroissiale de Stavelot. Cette châsse dont on ne connaît pas l'auteur paraît dater de 1267. Elle est en cuivre repoussé, doré et émaillé, ornée de pierres fines et de statuettes en argent doré représentant l'évêque de Maastricht, son successeur saint Lambert et les Apôtres.

« Une légende d'Ardenne, a écrit Mabile de Poncheville, veut qu'à une époque indéterminée, un riche marchand de Sart, nommé Michel, se soit perdu en hiver dans les Fagnes au point culminant du pays et que près de disparaître dans la neige accumulée, il ait fait le vœu, s'il était sauvé, d'élever en ce lieu un hospice à l'usage des voyageurs. Contre tout espoir humain, il vit alors venir à lui un être surnaturel qui le remit dans le droit chemin d'où il s'était écarté dans les ténèbres. Certains ne doutent pas que ce fut saint Remacle en personne dont la crosse pastorale servit d'appui au malheureux. Quoiqu'il en soit, l'hospice fut fondé à l'endroit qui s'est appelé depuis « La Baraque

Michel » ; longtemps il fut desservi par un religieux qui, dans la nuit ou la brume, sonnait, comme à Aubrac, la « cloche des perdus » dont parle Chateaubriand, et que nous-mêmes dans notre jeunesse, avons encore entendue tinter lorsque nous suivîmes à pied le « Chemin de Saint-Jacques ».

Tout comme au pays des Fagnes, saint Remacle a sa légende au pays de la Salm. Celle-ci a son origine dans une pierre qui portait, burinée sur une de ses faces, la trace d'un pied de solipède. Elle gisait il y a une trentaine d'années aux abords de Mont-le-Soie, non loin de Petit-Thier, sur un terrain appartenant à M. Massange. Celui-ci la fit enlever et en aurait fait don paraît-il à un club folklorique de Stavelot.

Toutefois cette pierre a laissé son nom au lieu qu'elle a quitté et que les gens du pays comme sans doute aussi le cadastre continuent d'appeler le Pas d'Âne. Car elle portait, comme je viens de le dire, la trace d'un pied de baudet, de l'âne de saint Remacle prétend la légende. Ce bloc d'arkose était célèbre aux temps jadis et bien des femmes du pays, sollicitant la fin d'une stérilité qui les désolait, allaient mettre leur pied dans le Pas d'Âne : le geste était, paraît-il, très efficace !

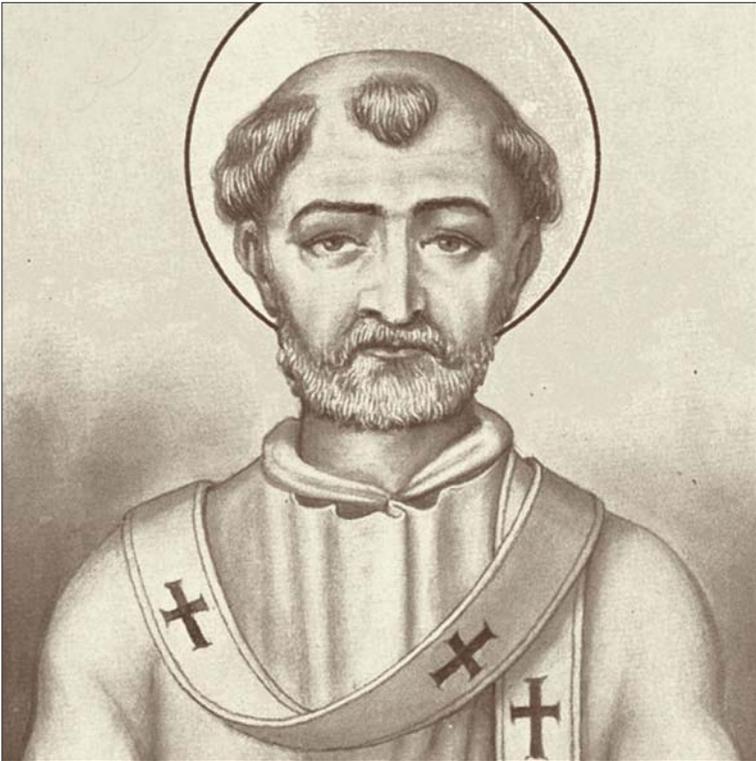
Le souvenir du grand saint Remacle est resté en honneur dans la province de Luxembourg où quatorze localités l'ont choisi comme protecteur de leurs autels et de leurs foyers. Ce sont : Champlon-Ardenne, Chanly, Fronville, Grimbiémont, Halma, Haut-Fays, Hondelange, Jupille (Hodister), Marche, Marenne, Opont, Poupehan, Verlaine s/O. et Wellin.

(1) « La Libre Belgique » du 5-9-1955.

(2) D'après le chanoine Baix, Principauté de Stavelot-Malmédy - Wibald de l'abbé Bastin - L'Archidiaconé d'Ardenne de D. Guillaume.

XXV

Saint
Corneille



Saint Corneille, que l'on invoque pour les maladies nerveuses, est aussi populaire en Brabant que saint Willibrord dans le Luxembourg, que saint Ghislain dans le Hainaut et que saint Fiacre et saint Gilles en Haute Ardenne. En Flandre, lorsqu'un enfant est présenté sur les fonts baptismaux, on adjoint presque toujours à ses prénoms celui de Corneille afin de le préserver des convulsions.

Dans la campagne brabançonne, la fête de saint Corneille est célébrée le 16 septembre. Ce saint, qui fut pape sous les empereurs Gallus et Volutien, descendait d'une illustre famille romaine. À cause des nombreuses conversions qu'il réalisa, il fut exilé à Centumcellæ, aujourd'hui Civita-Vecchia, sur la Méditerranée, où il eut la tête tranchée en 253.

Les populations rurales brabançonnnes l'implorent non seulement contre les maladies nerveuses, mais aussi contre les crampes, la paralysie, la coqueluche, les rhumatismes, l'épilepsie et pour la protection du bétail.

À Gebrode, près d'Aerschot, dans le Hageland, les pèlerinages commencent le 16 septembre et finissent le dimanche suivant. Ceux-ci donnent lieu à des ventes très pittoresques aux enchères sur les marches de l'église. Poules, pigeons, lapins, beurre, graines y sont négociés après la grand-messe. Le poids du sac de graines équivaut à celui de l'enfant pour lequel on demande une faveur. Les sommes que procurent ces transactions sont destinées à l'église. Il arrive que remise plusieurs fois en vente, une poule, par exemple, rapporte dix ou douze fois le montant de sa valeur.

À une vingtaine de kilomètres de là, Wellecom, dans la vallée du Démer, offre une cérémonie identique sur les marches de l'église Saint-Trudon. Et le dimanche qui suit la fête, une grande procession parcourt la localité.

À Dieghem, dans la vallée de la Woluwe, aux portes de Bruxelles, saint Corneille est aussi fort honoré. L'église de ce village est ancienne et d'intérêt, non seulement à cause de son clocher unique dans son genre en Belgique, mais aussi à cause de son architecture et de sa belle décoration intérieure. C'est un édifice bâti en forme de croix latine avec tour centrale. Autour de celle-ci sont disposés le chœur à l'Orient, la nef principale dans la direction opposée et les transepts des deux autres côtés. Tout le monument est en bon gothique du XV^e siècle, sauf la partie supérieure de la tour qui date de la Renaissance.

La flèche élève fièrement dans le ciel sa pyramide de pierre blanche à laquelle quatre galeries superposées donnent l'aspect d'une pagode chinoise. Ce clocher a une hauteur de 64 mètres. Il est de forme octogonale et se raccorde fort bien à sa base carrée. Il offre des ressemblances avec celui de Cupar, dans le Comté de Fife, en Écosse.

Sur les quatre lucarnes qui décorent la partie inférieure de cette tour chinoise, on lit des inscriptions latines rappelant que l'église est dédiée à saint Corneille et sainte Catherine et que la flèche a été édifiée en 1654-1655, époque où Jérôme Oudart et Jean Van der Eycken étaient l'un seigneur, l'autre curé du village.

Les deux portails du temple, du type du XV^e siècle, s'ouvrent l'un dans l'extrémité de la nef principale, l'autre dans le bas-côté nord. Le premier, qui n'est plus utilisé que dans certaines circonstances, est orné d'une Vierge en pierre, accostée de deux anges ; dans le tympan de l'autre trône, un saint Corneille entouré de saints. Le vantail du portail nord, d'un type massif, est décoré des effigies de la Vierge et de la patronne du sanctuaire sainte Catherine. L'intérieur de l'église avec son pourtour ininterrompu de boiseries sculptées en style Louis XVI est d'une belle ordonnance. Les deux riches autels de marbre en style Renaissance des transepts sont très décoratifs ; ils ont été exécutés vers 1640-1650. Sur l'autel Saint-Corneille, on voit un « Triomphe » de ce saint, excellent tableau du peintre Johan Van Houbraecken qui l'exécuta à Anvers en 1643, au prix de 250 florins du Rhin ; il a été restauré par Leroy en 1827. Cette œuvre représente le peuple faisant des dons en nature à saint

Corneille glorieux. Les initiales de l'artiste sont peintes sur le sac de blé qu'offre un des personnages.

Le premier mardi de chaque mois, une grand-messe est célébrée en l'église de Dieghem en l'honneur de saint Corneille. On célèbre la fête du saint avec Octave, le 16 septembre, mais c'est le lundi de Pâques qu'a lieu le fameux pèlerinage annuel. On y vient en autos, en tram, en charrettes par toutes les routes qui sillonnent les campagnes de chicorées et de légumes. Dieghem, qui pique le paysage de son clocher d'Extrême-Orient, est un lieu de ralliement religieux. Dans la foule des pèlerins, les jeunes mamans ont la majorité absolue. Pendant qu'à l'intérieur de l'église on présente les enfants à la bénédiction du prêtre, les pèlerins au dehors font plusieurs fois, le chapelet aux doigts et à pas comptés, le tour de la vieille église. Le long du mur du cimetière aux croix penchées sont assis les éternels mendiants, aveugles et estropiés ; les sous tombent dans les casquettes et dans le tronc du vieux calvaire et ce sont les enfants que les mamans chargent de ces aumônes. Les mendiants appellent les bénédictions du ciel tandis que de bonnes vieilles femmes vendent des bougies et des médailles et au tympan de la porte de l'église, saint Corneille tend le bras au-dessus de tout ce monde de fidèles. L'église est pleine pour la grand-messe et les pèlerins qui n'ont pas trouvé place se sont assis parmi les tombes délabrées. Au cours de l'office religieux, les reliques de saint Christophe sont l'objet d'une vénération spéciale.

Après son martyre, le saint Pontife fut enterré dans les catacombes de Calixte puis, sous le pape Léon I, ses restes furent transférés dans une église de Rome. Des reliques du saint furent données par le pape Jean VII à Charles-le-Chauve lors de son couronnement puis par la suite aux abbayes de Compiègne et de Kornelimünster. C'est de ces deux abbayes que proviennent celles qui sont vénérées dans notre pays.

Mais revenons à Dieghem. Sur la petite place, car c'est aussi la ducasse du village, les chevaux galopants tournent sans musique parce que l'orgue doit se taire pendant l'office. Tandis que la messe s'achève, sur tous les degrés qui montent à l'église, s'installe, selon la coutume, un petit marché de légumes à repiquer et les pèlerins campagnards vont faire leurs dévotions

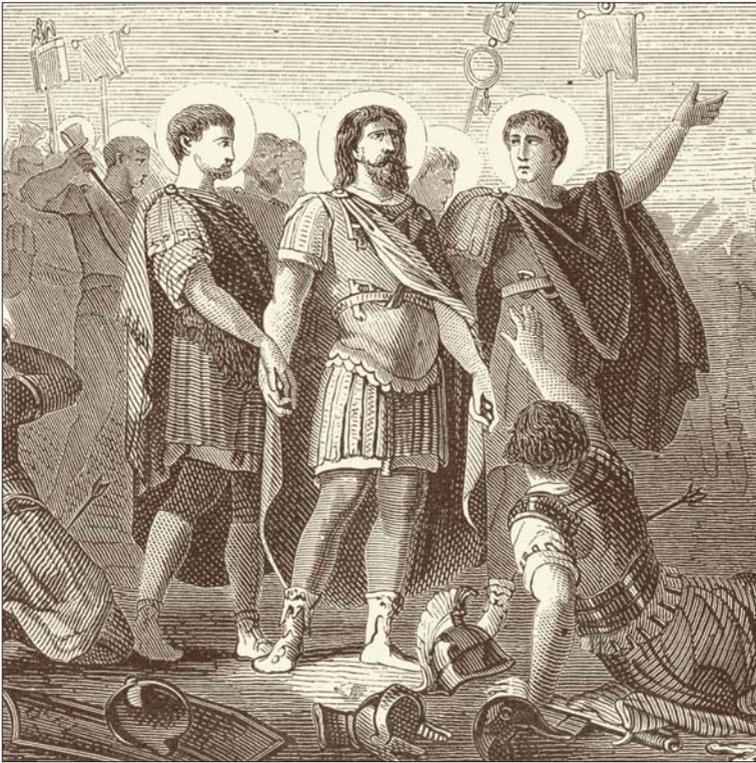
dans le cimetière avec un bouquet de jeune choux, cabus ou de céleris prématurés. Il y a ainsi une bénédiction spéciale pour les jardins. Mais Dieghem garde une autre cérémonie plus vieille que la plus vieille des croix du cimetière. Tout comme à Gebrode, on y apporte à l'église des dons en nature, des produits de la basse-cour et du saloir. Après la sortie de la grand-messe, près de la grande porte de l'église, se fait la vente aux enchères de tous ces dons. À côté de la porte de Dieu, il y a une tribune pourvue d'un garde-corps en fer où les maîtres d'église mettaient jadis aux enchères les offrandes en nature, ainsi que les herbages du cimetière ; c'est là qu'on publiait les bans d'église. C'est dans ce petit balcon en fer que s'installe le crieur. Autrefois, le curé en surplis assistait à la vente avec le suisse armé et le bedeau. Aujourd'hui la foule seule conserve la tradition. Les acheteurs ont, pour la plupart, fait le vœu de faire monter le prix jusqu'à une certaine somme et de remettre aussitôt en vente la marchandise. C'est ainsi que des couples de pigeons et des bacons de lard reviennent cinq ou six fois. Pour les enfants atteints de convulsions, il est préférable, dit-on, de donner un lapin vivant.

Le produit de la vente de toutes ces offrandes, vendues au milieu des clameurs des hommes et des cris des bêtes, est remis au Conseil de Fabrique de l'église. C'est grâce à ces offrandes copieuses que le temple religieux a pu sans cesse être embelli.

En même temps que saint Corneille martyr, la chrétienté fête, le 16 septembre, saint Cyprien, Père de l'Église latine. Cyprien était avocat à Carthage, où il naquit vraisemblablement vers 210, lorsqu'il se convertit au christianisme. Peu après, il fut élevé au sacerdoce et sacré évêque de sa ville natale. Il eut bientôt à combattre Novatien, le premier des antipapes et à lutter contre les novations et pour les rebaptisants. « Il serait superflu, a dit saint Jérôme, de parler de son génie puisque ses œuvres sont plus brillantes que le soleil. » Cet illustre prélat représente l'une des périodes les plus tourmentées de l'Église d'Afrique. Il endura le martyre cinq ans après saint Corneille et le jour où l'on fit la translation de ce saint pape à Rome. Aussi la liturgie unit-elle leurs deux noms au Canon de la Messe.

XXVI

Saint
Maurice



Dès mon plus jeune âge, j'ai su que le patron de Grandmenil, mon village natal, était saint Maurice et sa légion. Mais jamais, pas même au catéchisme, personne ne m'a conté l'histoire de ce saint officier et de ses soldats. Qui étaient donc saint Maurice et ses compagnons ?

Il s'agit ici, a écrit le chroniqueur des saints populaires A. Mabile de Poncheville, d'un soldat chrétien, l'un des premiers d'une longue lignée qui va de saint Sébastien au roi Albert de Belgique et au général Leclerc, maréchal de France. Déjà saint Martin, « circuitor » de l'armée romaine avant d'être élu évêque de Tours par acclamation populaire, reconnaissait-il, lui aussi, saint Maurice pour son patron. Voyons-le, un siècle à peine après le martyre de la légion thébaine, se rendre à Agaunum, y creuser le sol, en faire jaillir, ô miracle ! une source de sang, et en recueillir dans une petite fiole qu'il porta sur sa poitrine jusqu'au jour où lui-même cessa de respirer, ayant été pendant de longues années au service du Christ.

Mais que s'est-il donc passé, en l'an 286, à Agaunum, aujourd'hui Saint-Maurice-en-Valais, ville de Suisse sur le Rhône ?

Cette année-là, par la vallée du Rhône, Maximien Hercule, qui fut empereur romain de 286 à 305 et de 306 à 310, sorte de brute couronnée, farouche sectateur des idoles, se dirige, sur ordre de Dioclétien, vers la Bourgogne pour y réprimer l'insurrection des paysans gaulois appelés Bagaudes, rendus furieux par les exactions d'un fisc impitoyable. Campant à Agaunum, soit à mi-chemin entre le Col du Grand-Saint-Bernard et le lac de Genève, l'idée lui vient d'accomplir un sacrifice en l'honneur des dieux de l'Empire.

Tout se prépare pour la cérémonie. Mais voici que s'y refuse la légion de Thébaine, composée de soldats originaires de cette Thébaine où l'exemple des moines du désert a enflammé les

cœurs de l'amour du seul vrai Dieu. Cette légion ou plutôt cette cohorte commandée par Mauritius, soit un millier d'hommes, déclare qu'elle ne participera pas au sacrifice. On commence par la décimer en faisant tomber sous le glaive un soldat sur dix ; puis on renouvelle ce massacre jusqu'à extinction totale.

Selon la légende dorée écrite au XIII^e siècle par Jacques de Voragine, « les saints tendirent la tête avec joie, et se disputaient entre eux à qui irait le premier à la mort. » Et Mauritius aurait dit : « Réjouissez-vous avec nous, car nous sommes tous destinés à mourir pour la foi de Jésus-Christ. Nous avons souffert que l'on tuât nos compagnons, car nous sommes prêts comme eux à donner notre vie. Nous observons les commandements de Dieu, qui dit à saint Pierre : « Remets ton épée dans le fourreau ». Déjà nous sommes entourés des cadavres de nos frères et nous avons nos vêtements rougis de leur sang ; suivons-les donc au martyre. »

L'histoire est bien ce perpétuel recommencement qu'on a dit, puisque nous avons vu de nos jours d'autres tyrans sanguinaires, Staline et Hitler, imiter Maximien en ordonnant, eux aussi, au nom d'un nouveau paganisme d'État, les assassinats collectifs d'officiers et de soldats dont témoignent les charniers découverts en Pologne, à Katyn et dans les camps concentrationnaires de Buchenwald, de Dachau et d'ailleurs.

Dès le milieu du IV^e siècle, Théodore, évêque d'Octodure – aujourd'hui Martigny (Suisse) –, élève au lieu du supplice de Maurice et de ses compagnons, une basilique adossée à l'Alpe rocheuse : c'est l'origine de l'abbaye bénédictine d'Agaune, reconstruite au XVII^e siècle, un peu reculée alors pour éviter les avalanches de rochers, où se voient encore les antiques sarcophages qui recueillaient les ossements des martyrs.

Leur supplice avait eu lieu un des premiers jours de l'automne de l'an 285, le 22 septembre, selon le récit qu'en fit saint Eucher, évêque de Lyon, vers l'an 425 ; il prit soin de vérifier la tradition à l'origine de laquelle se trouvent les relations de témoins oculaires.

Charlemagne, venu en pèlerinage à Agaune, offrit une précieuse aiguière au trésor de l'abbaye où on la montre encore ;

l'empereur d'Allemagne Otton le Grand, le saint roi de France Louis IX suivirent son exemple.

Les chevaliers du moyen âge le choisirent pour modèle et de ce fait le culte de saint Maurice se répandit dans la chrétienté. C'est ainsi que lui est dédiée cette cathédrale d'Angers où fut intronisé, en 1959, son Excellence Mgr Veillot, arrière neveu du soldat du Christ, le grand écrivain catholique Louis Veillot, directeur de « L'Univers » et auteur, notamment de « Les Odeurs de Paris » et de « Le Parfum de Rome ».

Est également placée sous le patronage et le vocable de saint Maurice la plus grande et l'une des plus anciennes églises de Lille, « Halle Kerk », à cinq nefs, où pendant la Seconde Guerre mondiale, Son Éminence le cardinal Liénard rappela courageusement en chaire les droits de la personne humaine.

Le culte de saint Maurice est très répandu dans toutes les régions de France. Tout comme la Suisse, celle-ci possède sa commune Saint-Maurice. Celle-ci d'environ 9.000 habitants se trouve dans le département de la Seine, arrondissement de Sceaux.

Au lazaret de Neubrandenburg où je fus comme malade pendant ma captivité en Allemagne, en 1943, l'autel portatif de l'aumônier militaire français était dédié à saint Maurice.

D'après un recensement effectué par M. Maurice de Hasque, animateur du cercle anversoïse de l'image et propagateur du culte de saint Maurice, il y aurait en Belgique vingt et une églises qui l'auraient pour patron. M. de Hasque a remarqué que ces églises se trouvent souvent situées à proximité d'anciennes voies, ou villas romaines, ce qui prouve leur antique origine.

Signalons le pèlerinage de Hoves-lez-Enghien qui attire, chaque année, des milliers de fidèles. La grande partie de l'église de ce village de 700 habitants est en style roman et la chaussée romaine de Bavai à Utrecht en traverse la partie centrale. Saint Maurice y est invoqué pour obtenir guérison des maux de tête ; les pèlerins, coiffés de lourdes couronnes de fer en souvenir de son martyre par décapitation, font le tour de l'église, à l'intérieur comme à l'extérieur, le lundi de la Pente-

côte et le jour de la Saint-Maurice, le 22 septembre.

Le même jour a lieu un pèlerinage analogue en Flandre orientale à Ressegen, à 14 km d'Alost. Le même jour encore, c'est la grande kermesse communale de Bilsen, village du Limbourg à 11 km de Tongres et dont le chœur de l'église date de la fin du XV^e siècle. Là existe l'antique confrérie appelée « Sint Mauritius Kamer », la chambre de saint Maurice.

Disons en passant que cette localité de 3.500 habitants est le lieu natal de sainte Landrade. Celle-ci était la fille unique de Wandegisele ou Wandrille, comte palatin sous le roi Dagobert et de Pharaïlde, fille de Hermanfroi, maire du palais, et nièce de Pépin de Landen. S'étant retirée du lieu qui l'avait vu naître, elle se rendit à une demi-heure de là, dans une forêt sauvage où elle mena une vie d'anachorète et y fonda un couvent connu plus tard sous le nom de chapitre de Munster-Bilsen.

Varsenaere à 6 km de Bruges a été autrefois le lieu d'un grand pèlerinage. La tour de son église dédiée à saint Maurice est classée comme monument historique. Cette église a été reconstruite partiellement en 1895-1896. Le curé de ce village de plus de 1.000 habitants a fait frapper une médaille et imprimer une image de saint Maurice d'après une vieille gravure allemande. Des milliers d'exemplaires en ont été répandus par ses soins.

C'est à Bruges, en l'église du couvent des R. Pères Capucins, rue de la Bouverie, que se trouve comme relique la tête de saint Maurice.

Dans la chapelle du Souvenir au patelin de Notre-Dame sur le territoire de Stuivekenskerke, oratoire marial construit à l'initiative du Père Martial Lekeux, écrivain et combattant de 1914-18, un des vitraux représente saint Maurice, patron de l'Infanterie. Ce vitrail, œuvre du peintre-verrier Ganton de Gand, représente saint Maurice vêtu de la toge, casque en tête, portant dans la main droite la palme du martyr et tenant le glaive dans la main gauche. Cet artiste s'est peut-être inspiré de cette autre image diffusée par M. de Hasque où saint Maurice est représenté casque en tête et le glaive à la main au-dessus de la prière spéciale approuvée par son Excellence Mgr l'évêque

de Liège : « Dieu tout-puissant, force et couronne des martyrs, par l'intercession et les mérites de votre martyr, saint Maurice, délivrez-nous de tous les maux de l'âme et du corps. »

Dans l'église paroissiale de Grandmenil qui lui est dédiée, il y a une belle grande statue polychromée de saint Maurice à cheval qui, sous le pastorat du curé Rollin, a remplacé une statuette en bois.

Dans le diocèse de Namur, les localités ci-après ont saint Maurice comme protecteur de leur autel et de leurs foyers : Arbrefontaine, Baronville, Chevetogne, Lignièrès, Remoiville, Sclayn, Sommethonne et Somzée.

XXVII

Saints Côme
et Damien



Frères par le sang, S.S. Côme et Damien le furent surtout par leur foi en Jésus-Christ et par leur martyre commun subi pour sa cause. Originaires d'Arabie et médecins distingués sous le règne de Dioclétien et de Maximien, ils guérissaient par la vertu du Christ, autant que par leur science médicale, des maladies les plus graves. Fort aimés et appelés « Anargyres », ce qui veut dire « sans argent », à cause de leur désintéressement dans l'exercice de leur profession, leur réputation s'étendit bientôt dans tout le pays.

Apôtres plus que médecins, ils guérissaient les âmes en même temps que les corps, comme le faisait Jésus en Palestine. Dénoncés au préfet Lydias, ils subirent les supplices les plus affreux, puis furent jetés enchaînés dans la mer, lapidés et exposés aux flammes d'un brasier. Après plusieurs tourments, ils moururent en Sicile vers l'an 285. Leurs corps furent transportés à Rome dans l'ancien temple de Romulus et Rémus transformé en une église qui leur fut dédiée et où l'on fait la Station le jeudi de la troisième semaine de Carême. Cette église, qui date du IX^e siècle, s'élève au pied du Capitole, près du Forum, et est desservie par les frères du Tiers-Ordre de Saint-François qui habitent un couvent adjacent.

Dans cette église, au-dessus de bénitiers, sont incrustés dans le mur deux de ces blocs de marbre noir que les bourreaux attachaient au cou des chrétiens avant de les précipiter dans le Tibre. De là, les regards s'arrêtent sur la superbe mosaïque de l'abside qui offre un intérêt tout religieux et qui est un chef-d'œuvre de l'art chrétien au VI^e siècle. Au sommet de l'arc, apparaît le Sauveur debout, la main droite levée pour bénir, la gauche tenant l'Évangile. Une dalmatique de pourpre et un manteau d'une blancheur éclatante forment son vêtement sur lequel brille le T, monogramme symbolique du Fils de l'homme. La figure du Sauveur, ornée d'un nimbe circulaire

mais non radié, est d'une majesté grandiose. À droite du Sauveur paraissent trois personnages magnifiquement vêtus. Le premier est saint Pierre conduisant au Sauveur saint Côme qui porte en ses mains une couronne ornée de fleurs. C'est le pain de l'obligation offert par les fidèles pour le sacrifice et qu'ils avaient coutume de couvrir de fleurs. À la suite du martyr, vient le pape saint Félix, fondateur de l'église, dont il porte le modèle dans ses mains. À gauche de Notre-Seigneur est saint Paul conduisant saint Damien, distingué par le même attribut et par la même chaussure que son frère. Cette chaussure est pleine, tandis que celle des apôtres sont de simples sandales. Saint Damien est suivi de saint Théodore, le glorieux général de l'empire, martyrisé sous Licinianus Licinius, empereur romain de 308 à 324.

Au-dessus du Sauveur, on voit le jardin et les quatre fleuves du paradis terrestre, emblèmes éloquents de la vérité, sortant du ciel et de la Judée, se répandant aux quatre coins du monde. L'Agneau de Dieu, fondateur, apôtre et martyr de l'Évangile, apparaît plus bas, le nimbe en tête ; à sa droite et à sa gauche viennent douze agneaux, symboles des douze apôtres qui sortent de deux cités, Jérusalem et Bethléem, fin et commencement de la vie mortelle du Rédempteur.

Au bas de cette magnifique mosaïque, on lit le distique suivant qui témoigne de l'honneur et de la confiance dont est entouré ce sanctuaire consacré aux médecins martyrs, dont les corps reposent sous l'autel de la chapelle souterraine : « *Martyribus medicis populo spes certa salutis* ».

De ce chef-d'œuvre, les yeux se portent sur le magnifique vase de porphyre qui brille dans la chapelle du Crucifix, rempli d'ossements de martyrs. C'est sous le pavement de l'église S.S. Côme et Damien que fut trouvé, au XV^e siècle, l'antique plan de Rome, en marbre, qui se voit aujourd'hui au musée du Capitole.

Saints Côme et Damien sont les patrons des chirurgiens, des médecins et des pharmaciens. C'est pourquoi, coiffés du bonnet, vêtus de robe longue et du manteau d'hermine, ils exercent leur art aux vitraux de nos églises. On les y voit tenant en main la spatule, la lancette, le rasoir ou les ciseaux.

C'est en 1255, sous la protection de saint Louis, roi de France, et à l'instigation du chirurgien normand Jean Pitard, que naquit à Paris la confrérie des saints Côme et Damien. C'était la confrérie des maîtres-chirurgiens, l'ancêtre de l'actuelle société de chirurgie. Celle-ci avait son siège à l'église Saint-Côme à Paris, qui s'élevait à l'angle formé par les rues Racine et Médecine actuelles.

Le 23 octobre 1320, eut lieu, à la collégiale précitée, la translation des reliques de saints Côme et Damien à l'église paroissiale de Luzarches, gros bourg de la banlieue parisienne. Ce fut l'occasion de fêtes importantes. La reine Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe V Le Long, sa fille, la duchesse de Bourgogne, les évêques de Paris et de Nevers, les abbés de Saint-Denis et de Sainte-Geneviève y assistaient. À la demande des chanoines de Luzarches et comme conclusion de ces fêtes, les deux confréries déjà existantes, celle de Paris et celle de Luzarches, fusionnèrent. Les chirurgiens de Paris s'engageaient à se faire représenter chaque année, le 27 septembre (saints Côme et Damien) et le 26 octobre (saints Simon et Jude) par deux de leurs confrères qui assisteraient à la messe, visiteraient les pauvres malades et recevraient les aumônes de leurs confrères. Pendant cinq siècles, les membres de la confrérie associèrent leurs travaux, leur charité et leurs prières. Cette association compta dans ses rangs des maîtres de marque : Louis XI, Louis XIII, Louis XIV. Malheureusement vint la Révolution qui balaya la confrérie et vendit l'église Saints-Côme-et-Damien pour en faire un atelier de menuiserie. Celle-ci fut enfin démolie en 1836.

Le 27 janvier 1884, le R.P. Abbé de Solesmes, Dom Couturier, lançait un appel aux médecins catholiques. Et huit mois plus tard, ce prélat, remplaçant Mgr d'Oultremont, évêque du Mans qui était à l'agonie, présidait, dans cette ville, la séance de fondation de la société de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien. Le projet du docteur Le Bèle, chirurgien du Mans, prenait vie. Pour la première fois était réalisé, par le corps médical français, le vœu de S.S. le pape Léon XII qui, le 20 avril 1884, avait dit dans son encyclique « *Humanum Genus* » : « Pour le salut du peuple, nous souhaitons ardemment de voir se rétablir,

sous les auspices et le patronage des Évêques, ces corporations appropriées au temps présent. » C'était la tradition perdue retrouvée et même vivifiée.

La fête du Sacré-Cœur de Jésus est la fête moyenne de la Société : les fêtes des saints Côme et Damien et de saint Luc sont les fêtes patronales. Le jour de la fête des saints Côme et Damien, la messe est célébrée à Luzarches et le jour de la fête de saint Luc, la messe est dite solennellement à la Basilique de Montmartre.

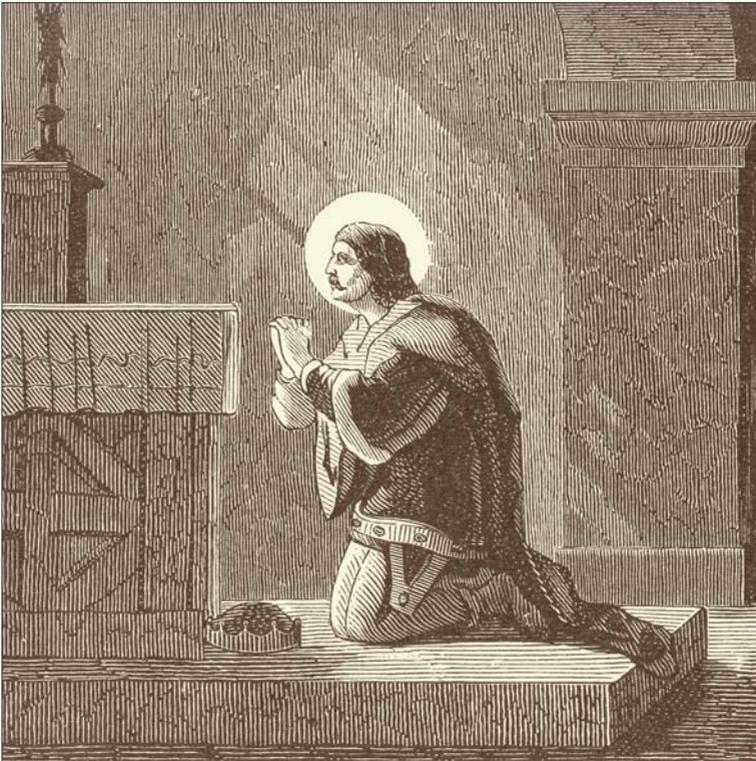
Rendue influente par le succès de ses travaux, forte de l'appui que lui assurent certains de ses membres éminents, patronnée par tous les cardinaux de France, nombre d'archevêques et d'évêques, la société française a aidé à la constitution de sociétés similaires en Belgique, Angleterre, Italie, Portugal, Canada, Colombie, États-Unis, etc.

Il faut féliciter tous ceux qui ont cherché en groupant ainsi les médecins, saint Luc, saint Côme et saint Damien, à faire reflourir les saints anagyres et comme « bis medicus Lucas », que chantait saint Paulin de Nole et à faire penser aux souffrances qu'on n'apaise pas avec des drogues, aux plaies invisibles, aux misères qui déroutent la science humaine.

Cinq localités du diocèse de Namur ont pour patrons saints Côme et Damien. Ce sont : Fronville, Metzert (Tontelange), Noirefontaine, Patignies et Pondsôme.

XXVIII

Saint
Venceslas



Saint Venceslas 1^{er}, en tchèque Vaclav, que de Bohême, naquit en 907 et mourut en 935. Il succéda en 926 à son père Vratislav, rétablit le christianisme et soutint une guerre contre l'empereur Henri 1^{er} qui imposa alors un tribut à la Bohême. Plus tard, Venceslas secourut ce prince dans sa guerre contre les Saxons, les Hongrois et les peuples slaves. Il périt assassiné par son frère Boleslas que sa mère Drahomire avait armé contre lui. On le fête le 28 septembre.

Prague, la capitale de l'ancien royaume de Bohême et de l'actuelle Tchécoslovaquie, est aussi appelée Prague-aux-cent-Tours ou Prague-la-Dorée. C'est une ville riche en souvenirs et en monuments historiques. Celle-ci est coupée en deux par la rivière qui est la Vltava (la Moldau) et le pont Charles IV, construit au XIV^e siècle, relie les deux villes. Deux rangées de statues baroques décorent les parapets et les extrémités flanqués de deux tours gothiques de grande allure. Au milieu de la Grand-Place de la vieille ville se trouve un monument de grand style en l'honneur du héros national : Jean Huss. Disons en passant que Jean Huss, qui vécut de 1369 à 1415, réformateur tchèque, naquit à Husinec en Bohême. Adeptes des doctrines de Wiclef, réformateur religieux anglais qui nia la transsubstantiation, il fut excommunié par le pape Alexandre V, puis brûlé vif par condamnation du Concile de Constance.

En face de la Basilique Saint-Georges, austère église romane (Jésuites), se dresse la cathédrale Saint-Guy, magnifique synthèse de l'art merveilleux du Moyen Âge.

C'est au cours de l'été de 1929 que la Tchécoslovaquie procéda, pour commémorer le millénaire du Prince et Patron de la Bohême Vaclav I, à l'inauguration solennelle de la cathédrale dédiée à Saint-Guy, commencée il y a des siècles et qui venait d'être terminée. L'achèvement de cet édifice est le fruit des efforts patriotiques de toutes les forces de la Nation ; son inau-

guration, considérée à la fois comme un événement national et religieux, attira à Prague un afflux exceptionnel de visiteurs.

Dans « Le XX^e littéraire et artistique » du 30 juin 1929, une personnalité tchécoslovaque a publié à ce sujet les notes intéressantes suivantes : « S'il est vrai que mille années ne comptent guère dans l'évolution de la terre et des peuples, il n'est cependant pas douteux que ce laps de temps suffise à une nation pour développer une culture propre. La nation tchèque nous offre, en la cathédrale de Saint-Guy à Prague, une histoire de l'évolution de sa pensée artistique au cours des siècles, en est une preuve émouvante.

La cathédrale actuelle est, en effet, la troisième ou même la quatrième construction dédiée à saint Guy et édifiée dans la résidence des rois de Bohême. La première fut une rotonde romane, datant de l'an 923, fondée par Vaclav I (saint Venceslas) et qui a fourni la preuve que déjà au X^e siècle, la Bohême appartenait par sa culture à l'Europe occidentale. Mais la petite église de Vaclav devint bientôt insuffisante, en raison de la puissance grandissante des princes tchèques et du développement du christianisme, et c'est pourquoi, dès la moitié du XI^e siècle, on vit s'ériger dans le château de Prague une vaste basilique romane, qui devint non seulement l'église du couronnement mais encore celle de la sépulture des Rois de Bohême.

Mais cette basilique même, construite sous Spytihněv, devint insuffisante lorsque le roi de Bohême Charles IV — descendant par son père de la famille de Luxembourg et par sa mère de celle des Premislades — devint en 1344, empereur d'Allemagne et roi des Romains. Le prestige de ce prince fut tel qu'il obtint de voir ériger en archevêché l'évêché de Prague qui datait de 973. Dès lors, il devint nécessaire de doter le pays d'une nouvelle église dont les dimensions et la splendeur seraient en harmonie avec la situation de l'État, et la pose de la première pierre d'une cathédrale gothique eut lieu solennellement en 1344, en présence de presque tous les membres de la famille royale.

L'empereur fit appel, pour la construction, à des architectes venant directement de France — dont le plus connu est Mathieu d'Arras — et c'est ainsi que fut créée, sur terre tchèque, une des œuvres les plus parfaites du gothique de l'Europe occi-

dentale. Huit ans plus tard, Mathieu d'Arras fut remplacé par Peter de Gmünd, descendant d'une famille d'architectes, dont les talents surpassèrent encore ceux de son prédécesseur ; grâce à ces deux artistes, le « Hradcany » (colline sur laquelle s'élèvent la cathédrale, le château et toute une vieille partie de la ville de Prague) s'enorgueillissait, 46 ans plus tard, d'un monument merveilleux, égal des plus belles cathédrales d'Europe.

Poursuivant les plans de son prédécesseur, Peter de Gmünd acheva les dix chapelles qui entourent le chœur ; de plus, sur le désir de l'empereur Charles, il en construisit une onzième dédiée à saint Vaclav, sanctuaire le plus sacré de toute l'église ; il acheva la partie de l'édifice qui date du commencement du Moyen Âge, ferma l'église par un mur provisoire et posa les fondements d'une grande tour. Si l'on tient compte du fait qu'il contribua largement également à la décoration intérieure du monument, on peut considérer que c'est à lui que revient l'honneur d'avoir construit ce qui jusqu'au XIX^e siècle a été la cathédrale de Saint-Guy.

Peter de Gmünd croyait certainement que la construction de l'église serait immédiatement poursuivie, car il posa lui-même les fondements de quelques piliers de la nef ; mais sous son successeur, en 1420, l'orage hussite vint arrêter tout travail. L'idée d'achever l'édifice ne fut cependant jamais abandonnée ; mais tous les essais faits au cours des siècles échouèrent, l'un à cause d'un incendie, l'autre à cause de la guerre contre les Turcs. On sait, en effet, que sous les rois de Bohême de la famille de Habsbourg (qui, à partir de 1526, furent également rois de Hongrie), le pays eut à soutenir de longues luttes contre les Turcs qui, par deux fois, assiégèrent Vienne : en 1529 et en 1693. Ce ne fut donc qu'à notre époque, c'est-à-dire pendant la deuxième moitié du XIX^e et au commencement du XX^e siècles que l'achèvement de la cathédrale de Saint-Guy put être entrepris et mené à bonne fin.

Dès le début du XIX^e siècle cependant, sous l'influence du romantisme et du goût qu'il développa pour le Moyen Âge, l'idée de terminer le Dom s'était réveillée, en même temps que le désir de voir ressusciter l'ancienne puissance et l'antique splendeur de la Bohême et d'assister de nouveau au couronne-

ment de ses rois dans la cathédrale achevée. Un sentiment religieux se développa parallèlement à l'esprit national et cette communauté d'efforts ayant le couronnement pour but fut le point de départ de « l'Union pour l'achèvement de la cathédrale ».

Une anecdote est lice à l'origine de cette association ; toute simple qu'elle est, elle n'est pas dépourvue d'intérêt pour l'histoire de la construction.

D'après la chronique de l'église de Saint-Guy, c'est d'un songe que naquit « l'Union ». Le P. Vaclav Michal Pesina — qui fut plus tard fondateur de l'Union — eut un songe, alors qu'il n'était encore que simple curé de campagne à Loudent en Moravie. C'était précisément le jour anniversaire de la pose de la première pierre de la cathédrale par Charles IV d'illustre mémoire. S'étant endormi, Pesina vit en rêve une grande multitude qui approchait et lui apportait 3 millions de florins pour l'achèvement de l'église ; la nuit suivante, le songe continua et il apprit comment il faut s'entendre avec des architectes, comment on conclut un contrat et comment on engage des ouvriers ; la troisième nuit, enfin, il vit la masse de l'église lui apparaître, entourée d'échafaudages sur lesquels travaillaient une quantité d'ouvriers.

Quand Pesina devint plus tard chanoine de Saint-Guy, il se mit en devoir de réaliser son songe. L'année 1844 lui fournit l'occasion de fonder « l'Union » et quand le président de celle-ci, le comte de Thun, eut réussi à lui procurer les ressources matérielles, le véritable travail put commencer.

Pendant la première dizaine d'années, la restauration de la vieille église nécessita les plus grands soins ; il fallut notamment renforcer le système d'appui des piliers, travail qui fut exécuté par le premier architecte de l'Union, un Pragois nommé Josef Kranner. Celui-ci s'occupa également de l'intérieur de l'église où les siècles antérieurs avaient accumulé des richesses décoratives de premier ordre mais de styles variés : gothique, renaissance, baroque, rococo et empire. Kranner, malheureusement imbu du goût pour le purisme, qui à cette époque dominait toute l'Europe, ne montra que peu d'égards pour toutes ces beautés, ce qui fut une véritable catastrophe

artistique pour le Dom.

Après la mort de Kranner, en 1871, l'architecte Josef Mocker continua, pendant deux ans encore, ce travail de correction et put enfin aborder la construction de la nouvelle église.

On choisit pour la cérémonie de la fondation, le 900^e anniversaire de la création de l'Évêché de Prague. Tout le monde officiel tchèque y participa et la première pierre fut posée par le prince-archevêque de Prague, le cardinal Frédéric de Schwarzenberg. Depuis lors et jusqu'à nos jours, l'érection de l'église a été poursuivie.

En l'espace de 29 ans, l'architecte Mocker construisit l'église presque entière, depuis la nef jusqu'aux tours de la façade ouest. Il mourut en 1899, en plein travail, mais aussi en plein milieu du combat, déchaîné dès la fin du XIX^e entre les partisans et les adversaires de la coupole renaissance que Boniface Wohlmut, architecte de l'empereur et roi Ferdinand 1^{er}, avait adoptée en 1562 sur la grande tour de Peter de Gmünd. La merveilleuse couleur verte de cuivre, la noblesse de sa forme, en faisaient le complément harmonieux du corps de l'église et de sa tour principale ; elle embellit encore aujourd'hui le célèbre panorama du « Hradčany » car le successeur de Mocker, l'architecte actuel du Dom, Kamiel Hilbert, se prononça heureusement pour son maintien. Il préserva ainsi un des plus beaux ornements du panorama de Prague, fait qui fut rappelé avec reconnaissance cette année-ci, à l'occasion de son 60^e anniversaire.

Le destin fut d'ailleurs favorable à Hilbert car, non seulement il put fêter à la fois son 60^e anniversaire et le 30^e anniversaire de son activité comme architecte du Dom, mais encore il lui sera donné de pouvoir, en une seule et même année, terminer son ouvrage et remettre à la Nation cet été, précisément à l'occasion du millénaire de la mort de saint Vaclav, la cathédrale entièrement achevée, archéologiquement étudiée et revêtue de la plus grande part de ses ornements.

Sans la libération et l'affranchissement de la Tchécoslovaquie, la tâche de Hilbert n'aurait certes pas été couronnée d'un pareil succès, car le Gouvernement tchécoslovaque a considéré comme une question d'honneur nationale de faire terminer

l'église pour le jubilé de cette année (ndlr 1973) et il a mis à la disposition de l'Union, les moyens nécessaires pour lui permettre d'achever la cathédrale, tombeau des rois et des saints de la Nation et dont les dalles recouvrent les preuves matérielles d'une culture nationale datant de 1.000 ans. »

Ajoutons que dans la cathédrale Saint-Guy, il faut admirer la chapelle Saint-Venceslas aux murs recouverts de pierreries bohêmes et de peintures des XIV^e et XVI^e siècles. Là se trouve le sarcophage du saint sur lequel a été déposée son épée. De plus, une statue de saint Venceslas par Mylsbeke se dresse dans l'avenue qui porte son nom. Ce mémorial a comme toile de fond le Musée de Bohême.

Saint Guy est invoqué pour la guérison de la chorée gesticulatoire dite encore chorée de Sydenham. Cette maladie nerveuse a été appelée communément danse de Saint-Guy parce que sévissant au XIV^e siècle, sous forme épidémique dans les Pays-Bas et en Allemagne; les malheureux qui en étaient atteints se rendaient en procession à Dresselhausen, près d'Ulm en Souabe, à la chapelle de saint Weit ou Guy, qui passait pour guérir cette maladie.

XXIX

Saint François
d'Assise



En 1950, en m'envoyant sa brochure « Dans la lumière d'Assise », le regretté Père Martial Lekeux, franciscain, écrivait : « En cordial hommage, ces quelques pages sur le Poverello qui fut combattant, prisonnier de guerre et paladin avant d'être chevalier du Christ ».

Comme apôtre du Christ, le saint d'Assise fut bien d'autres choses encore : mendiant, maçon, infirmier, prédicateur, conférencier, fondateur d'ordres, missionnaire, séraphin...

François d'Assise, fondateur de l'ordre des Frères mineurs, naquit à Assise (Ombrie) en 1181. Son père était un riche marchand de drap. Associé au commerce paternel, François se livra d'abord aux divertissements mondains, montrant déjà d'ailleurs une profonde compassion pour les malheureux. Il résolut d'être chevalier. C'est pourquoi, un joyeux matin, richement équipé et armé de pied en cap, avec quelques nobles d'Assise, il se mit en route vers Spolète où Gauthier de Brienne se couvrait de gloire à la tête des armées du pape. Fait prisonnier de guerre, il passa un an dans les prisons de Pérouse. Quelques temps après, il tomba dangereusement malade.

Cette épreuve le détacha du monde ; il fut, dès lors, particulièrement le héros de la pauvreté. Il vivait d'aumônes, soignait les lépreux, réparait de ses mains les églises ruinées. Trois disciples s'étant mis sous sa direction, firent avec lui, en 1209, les trois vœux monastiques. Tels furent les débuts de l'ordre des Frères mineurs ou Franciscains.

Le fondateur n'était pas encore dans les ordres. Il fut ordonné diacre un peu plus tard. Aux Frères mineurs assujettis à l'apostolat c'est-à-dire à l'action, il fallait y allier la prière et la pénitence. C'est ce que réalisa sainte Claire, en 1212, en fondant l'ordre des religieuses de saint François ou Clarisses. Saint François rédigea leur règle qui fut approuvée par Grégoire IX.

L'autre création due au génie très simple du Poverello fut, en 1221, celle du Tiers ordre de la pénitence pour les gens du monde qui veulent pratiquer les vertus monastiques autant que leur permette leur profession. Plus que jamais peut-être, le Tiers ordre est appelé de nos jours à un grand rôle dans l'Église. Les derniers papes l'ont unanimement proclamé. « Le Tiers ordre, disait Léon XIII, est ma solution de la question sociale. » « C'est par lui, affirmait Pie X, que tout sera restauré dans le Christ. » Et Benoît XV: « Il répond admirablement aux besoins actuels de la société. » « Nous voudrions, dit Pie XI, dire à tous ceux qui ne sont pas encore tertiaires : Devenez-le ! Car l'esprit du Tiers ordre n'est pas seulement celui de saint François, mais aussi l'esprit de Jésus-Christ et cet esprit-là nous est à tous nécessaire. » Et Benoît XV a donné saint François comme patron à l'Action Catholique.

Le saint d'Assise fut un incomparable prédicateur. Ce contemplatif fut un véritable remueur de foules. Car il est allé aux créatures avec une joie limpide, une hardiesse tranquille et une faculté d'émerveillement que rien n'a pu affaiblir. Il n'a pas seulement prêché aux hommes mais aussi aux bêtes.

Les animaux, ces créatures simples, trouvaient en lui un frère plein d'indulgence et de douceur. Il les appelait frères et sœurs. Mais c'est aux oiseaux, aux cigales, aux hannetons, à tout ce qui chante, à tout ce qui a des ailes, qu'allèrent surtout ses prédilections. Un jour, s'approchant d'un village qui s'appelait Camara, il prêcha d'abord aux habitants venus à sa rencontre. Et puis, devant les villageois stupéfaits, il s'adressa aux oiseaux. Il leur dit en substance : Dieu vous aime beaucoup. Vous, qui ne semez, ni moissonnez, il vous nourrit. Vous, qui ne savez ni filer, ni coudre, il vous a vêtus de plumes, il vous a donné l'air pour voler. Des milliers d'oiseaux s'étaient rassemblés autour de ce patricien au visage d'ange vêtu de haillons, ce fou de Dieu, protégé par le pape mais menacé du bûcher. En signe d'assentiment, les oiseaux ouvraient leur bec et déployaient leurs plumes. Pour la première fois, un moine fondateur d'un ordre régulier insinuait que les animaux avaient droit à la vie, que Dieu veillait sur eux, les habitait. Une autre fois, il s'adressa à un loup féroce qui terrorisait la ville de Gubbio. Il lui dit :

« Frère loup, Dieu n'est pas content de toi parce que tu dévores les enfants. Repens-toi et tu seras nourri et protégé par les habitants de cette ville. » Le loup lui tendit une patte docile, en signe de repentir, vécut désormais en bonne intelligence et fut enterré en terre sainte, pleuré comme un chrétien. C'était tenter de substituer à la prédominance de l'homme sur la nature une égalité entre l'homme et le reste de la création. Cette spiritualité où se manifestaient sans doute quelques influences panthéistes, survenait à un moment où « l'environnement » avait changé, où la terre, bouleversée par l'invention de la charrue au soc profond, remplaçant l'araire, produisait en abondance, où on était assez riche pour construire des cathédrales, C'est à ce moment qu'un moine, illuminé par une révélation céleste, conçut le projet sans précédent de faire rentrer les animaux dans le peuple de Dieu, c'est-à-dire les faire asseoir à la table des hommes.

En 1972, un peu partout dans le monde, on s'emploie à sauver des espèces en voie de disparition, des espèces maudites, des espèces redoutées, des animaux identifiés durant le haut Moyen Âge comme appartenant aux cohortes du Malin. D'où vient ce mystérieux appel qui rapproche, chaque fois que la terre est en péril (pollution), les animaux des hommes ? Peut-être la vie menacée par la science a-t-elle besoin d'autre chose que la science pour être sauvée. Et, ajoute François Caviglioli, dans « Paris-Match » du 20-7-72, l'écologie est-elle une science qui a besoin d'amour et qui appartient plus aux héritiers du pauvre d'Assise qu'aux savants d'aujourd'hui.

Missionnaire, le Poverello eut un succès prodigieux. Il avait envoyé de ses religieux chez les infidèles et partout ils firent merveille. Lui-même alla en Égypte avec treize compagnons et y prêcha la foi. Il ambitionnait le martyre, il ne rencontra que des honneurs ; le sultan l'en combla ! De retour en Italie, il se démit de ses fonctions de ministre général et se retira, pour prier et méditer, sur le mont Alverno dans les Apennins. C'est là que, après un jeûne de 40 jours, il vit un séraphin crucifié, raconte saint Bonaventure, qui perça ses mains, ses pieds et son côté droit et imprima ainsi sur son corps les stigmates de la Passion. Ce que vécut François descendu de l'Alverno ne fut plus

qu'un martyr. Il n'était plus qu'un grand blessé, un malade, une ruine humaine. C'est dans une cabane, dans le jardin de Saint-Damien, qu'il reçut l'assurance que le ciel l'attendait. Alors, doucement, il se mit à chanter devant ses frères rassemblés :

Très-haut, tout-puissant et bon Seigneur,
à Toi louanges, gloire, honneur et toute bénédiction.

À Toi seul, Très-Haut, on les doit
et nul homme n'est digne de prononcer ton nom.

Loué sois-tu, Seigneur, pour toutes tes créatures
et particulièrement pour notre frère le Soleil
qui nous donne le jour et par qui Tu nous éclaires,
et qui est beau et rayonnant, et qui, avec sa grande splendeur,
nous porte témoignage de Toi, Très-Haut.

Loué sois-tu, Seigneur, pour nos sœurs la lune et les étoiles
que tu as formées dans le ciel, claires et précieuses et belles.

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le vent,
et pour l'air et les nuages, et pour le serein et pour tous les temps,
par lesquels tu donnes soutien à tes créatures.

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur l'eau,
qui est très utile, et humble et précieuse et chaste,

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le feu
par lequel Tu illumines la nuit
et qui est beau et joyeux, et robuste et fort.

Et loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Terre maternelle
qui nous porte et nous sustente
et qui produit les fruits divers, les fleurs diaprées et les herbes.

Louez et bénissez le Seigneur, rendez-lui grâces
et servez-Le avec grande humilité !

Ainsi mourut, le 3 octobre 1226, le Povorello dans le couvent de la Portioncule, berceau de son ordre. Sa sainteté était si bien établie que le pape Grégoire IX le canonisa 2 ans seulement après sa mort.

Saint François avait dit la beauté de la terre, chanté le cantique de la création ; le monde devait prendre part à ce merveilleux cantique ; les explorations furent des actes de prières et les explorateurs se recrutèrent essentiellement parmi les moines

franciscains. Leurs campagnes s'étendirent au monde entier. En Asie où Jean de Plan-Carpin, Guillaume de Rubruquis et Jean de Montcorvin, premier archevêque de Pékin, réalisèrent des exploits d'épopée. Dès 1323, Pékin a trois églises franciscaines dont une arménienne. La ville de Zeïtoun possède à peu près à la même date un couvent de Frères mineurs doté d'une belle cathédrale grâce à la générosité d'une riche Arménienne installée pour son commerce dans ce pays lointain. Fin du XIII^e siècle, Odoric de Pardenone, qui naquit dans le Frioul en 1265, est parmi les missionnaires qui parcourent l'Asie. Au Mozambique, au Congo, en Amérique où, conduits par Juan Zumarraga et saint François Solano, « l'apôtre des Indes occidentales », les missionnaires de saint François avaient, au bout de 50 ans, baptisé vingt millions d'infidèles. En Palestine, ils ont reçu la garde, chère et périlleuse entre toutes, des Lieux Saints. Deux mille des leurs ont arrosé de leur sang cette terre qui vit mourir le Christ et six mille moururent au service des pestiférés. Devant une telle activité de découvertes, comment ne pas réclamer que saint François d'Assise soit considéré comme le patron des géographes ?

Aujourd'hui, l'Ordre franciscain reste le plus nombreux avec ses 120.000 religieux et religieuses (40.000 frères mineurs, capucins et conventuels, 12.500 clarisses, 63.000 tertiaires réguliers), sans compter ses deux millions de tertiaires séculiers et les multiples congrégations qui ont adopté la règle de saint François : annonciades, conceptionnistes, franciscaines missionnaires de Marie, etc.). Cette abondante activité apostolique est la preuve que les fils de saint François continuent inlassablement à apporter au monde le message d'Assise.

XXX

Saint
Hubert



C'est une bien belle histoire que celle de Monseigneur saint Hubert d'Ardenne, patron des chasseurs.

C'est même une si belle histoire que tous les enfants de Belgique devraient la connaître.

La voici telle que nous l'a contée, en un style savoureux, en 1927, à l'occasion du XII^e centenaire de l'Apôtre des Ardennes, le talentueux écrivain Henri Liebrecht.

Hubert était né, croit-on, vers 655, en Aquitaine. Envoyé par sa famille qui était noble à la cour de Thierry de Neustrie pour y compléter son éducation, il fut bientôt en butte à la tyrannie du maire du palais Ebroïn, si bien que, sentant ses jours en danger, il dut se réfugier auprès de Pépin de Herstal, à la cour d'Austrasie.

C'était, à cet âge juvénile, un jeune homme hardi, bien fait de sa personne, fort habile aux exercices du corps et grand chasseur. Il habitait aux confins de la forêt d'Ardenne où, le gibier étant en grande abondance, il pouvait, sans contrainte, se livrer à son plaisir favori, au détriment de toutes autres occupations. Un certain jour, alors que le peuple et les seigneurs célébraient la fête de la Nativité de Notre Seigneur, Hubert sella son cheval favori et, suivi de sa meute, s'enfonça dans la forêt. Longtemps, il battit en vain taillis et sous-bois quand, soudain, un grand cerf déboucha dans une vaste clairière et s'arrêta sans crainte au-dessus d'un monticule ; le chasseur saisit son arc et il allait décupler ses chiens quand il vit, ô miracle ! entre les bois du cerf, briller une croix lumineuse. Sur le crucifix, le corps du Sauveur irradiait d'une clarté merveilleuse ; en même temps une voix parla : « Hubert, tu as été jusqu'à ce jour incrédule, or, il faut que tu fasses pénitence de tes péchés et que tu sois désormais bon chrétien, car Dieu a des vues sur toi pour servir la gloire de son Église. Rends-toi auprès de Lambert, évêque d'Utrecht, qui te conduira et te conseillera. Sinon, tu demeure-

reras sans fin, au tréfonds de l'enfer, parmi les damnés. »

Hubert descendit de son cheval, mit genoux à terre et adora le signe de la Croix, criant à Dieu « merci » et promettant de faire pénitence.

Lorsque le cerf miraculeux eut disparu, Hubert remonta à cheval et se rendit incontinent auprès de saint Lambert, auquel il fit le récit de sa vision et qui lui fixa une pénitence salutaire.

Bientôt après, Hubert, voulant ouïr la doctrine de l'évêque, abandonna le soin de toutes les affaires du monde et, bien qu'il fût marié, désira prendre l'habit de clerc, ce que saint Lambert ne voulut pas, bien qu'il eût pour son disciple une tendresse particulière. Hubert fit des biens de la fortune un pieux usage et sa femme Ode — que d'aucuns nomment Floribane — ne tarda pas d'être, comme lui, d'une sainte ferveur. Elle écoutait également les leçons de Lambert, distribuait son avoir aux pauvres jusqu'au temps où, sentant la mort venir, elle fonda une église en l'honneur de saint Georges au Maine, et c'est là qu'elle trépassa.

Hubert ayant accompli, en l'espace de sept ans, la pénitence imposée par l'évêque en jeûnes, en abstinences et en oraisons, il lui demanda licence de s'en aller à Rome, visiter les lieux saints, témoins de la mort des martyrs.

Il partit, mais le jour-même où il parvint dans la Ville Sainte, saint Lambert fut mis à mort traîtreusement par Dodon, frère d'Alpaïde. L'ange du Seigneur prit incontinent le bâton pastoral de l'évêque et le porta à Rome où il le déposa sur l'autel de Saint-Pierre. À l'aube du jour suivant, l'ange apparut au pape Sergius et, lui annonçant en même temps la mort et le glorieux martyr de Lambert, lui ordonna de confier le bâton pastoral et le gouvernement de l'évêché d'Utrecht à un pèlerin nommé Hubert, élu de Dieu. Sergius se rendit à la basilique, examinant un à un les pèlerins et cherchant à reconnaître Hubert aux signes marqués par l'ange. Quand le disciple de saint Lambert apprit la mort de son maître, il se lamenta longuement mais quand Sergius lui annonça la volonté du Seigneur, Hubert humblement se récrie : « Hélas ! Très Saint Père, je ne connais lettre aucune, et je ne saurais dignement remplir telle tâche

considérable. »

Apprenant que Hubert était si petit de science, Sergius dou-
ta un instant, mais l'ange apparut une seconde fois, tenant en-
tre ses mains une étole et un parchemin couvert d'écriture :
« Hubert, Dieu ne veut pas que tu sois incrédule. Lis ces lettres
et dispose-toi à accomplir les volontés d'En-Haut. » Et Hubert
déchiffra les textes du parchemin, comme si tous les jours de
sa vie, il n'eût fait qu'étudier. Sergius aussitôt consacra le pè-
lerin et le renvoya au pays d'Utrecht avec le bâton pastoral.
Ainsi Hubert succéda à saint Lambert dans l'administration de
l'Église.

Il s'efforça d'imiter l'exemple de son prédécesseur et d'ac-
complir sa tâche fort dévotement. En toutes choses, il suivait
la loi de la justice et de la vérité, n'acceptant pour serviteurs
que ceux dont le cœur aimait la vertu et faisant largement cha-
rité des biens de ce monde et des richesses du ciel. Il visitait le
pauvre en sa demeure et le prisonnier en sa prison. Chaque
jour, par nouvelle œuvre, il s'efforçait de concilier plus tendre-
ment l'amour de Dieu et le priait, bien dévotement, de lui don-
ner, pour récompense, ainsi qu'il l'avait fait à Lambert, la joie
du martyr pour l'amour de Jésus.

À la douzième année de son ordination, Hubert eut des vi-
sions. Dieu lui ordonna en rêve de rechercher le corps de saint
Lambert qui était enterré à Utrecht et de le porter en grande
cérémonie à Liège, pour l'ensevelir au lieu-même de sa mort et
de son martyr. Ce que fit Hubert accompagné de ses religieux,
après avoir placé les restes du saint dans une très belle châsse.

Certaine nuit, il eut une vision. Un ange lui apparut qui lui
annonça le temps qui mettrait fin à ses tribulations et lui ou-
vrirait les portes du ciel, et Hubert adora la volonté divine. Puis
il se mit en oraison tour à tour devant la châsse de saint Lam-
bert et devant les autels qu'il avait dédiés, dans son église, à
l'apôtre saint Pierre et à saint Aubin.

Cependant, les hommes du Brabant, ayant achevé de
construire une église, envoyèrent une délégation à Hubert pour
le requérir de venir la consacrer. Il partit aussitôt avec ses reli-
gieux. Ayant ainsi dédié à Dieu l'église de la Vuere, il parla lon-

guement et instruisit ses serviteurs, leur faisant connaître ses volontés dernières et leur indiquant les voies par lesquelles ils accompliraient leur salut.

Une nuit, il fut pris d'une grande fièvre. Ayant dit le Credo et le Pater, il entra en agonie et bientôt il rendit son âme à Dieu, très dévotement.

Sans doute l'histoire de saint Hubert, comme la plupart de celles de notre hagiographie, a-t-elle été abondamment fleurie et amplifiée. En plus d'un point, elle s'est confondue avec celle de saint Lambert et avec celle de saint Eustache. Il est certain que la véritable relation de la vie du fondateur de Liège n'est pas aussi simple que celle que nous présente M. Henri Librecht. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans les numéros de « La Terre wallonne » de 1927-1928 les nombreux chapitres que M. le chanoine Baix y consacre à saint Hubert.

Longtemps encore, sans aucun doute, les chercheurs des bibliothèques et des vieilles archives se disputeront-ils des dates et des faits, mais tout cela est affaires d'historiens. Ce qui importe surtout pour nous c'est de savoir que le jeune chasseur a, dans la forêt sauvage, écouté émerveillé l'appel du cerf porteur de la Croix et qu'il ait été à la fois un seigneur sage et un évêque éminent.

C'est dans sa maison de Tervueren que mourut, le 30 mai 727, le disciple de saint Lambert. Et c'est, dit-on, pendant son agonie que le démon peupla nos forêts de bêtes sauvages et mal-faisantes.

Sa dépouille fut transportée à Liège et inhumée près de l'autel Saint-Aubin dans l'église Saint-Pierre. Seize ans plus tard, en présence du roi Carloman, frère de Pépin le Bref, eut lieu l'exaltation des reliques du saint évêque qui ce jour-même — 3 novembre — furent placées dans la crypte, devant le maître-autel de cette église. C'est une translation que l'on a coutume de célébrer chaque année à pareil jour. Vers 817, les Bénédictins de Saint-Pierre de Liège, ayant remplacé les clercs de l'abbaye primitive d'Andage, fondée en 687 par sainte Bérégise, obtinrent au concile d'Aix-la-Chapelle de 821 la permission de l'évêque Walcaud et l'autorisation de Louis le Débonnaire dit

le Pieux, de transférer dans leur nouvelle retraite d'Ardenne le saint corps confié à leur garde.

Le 21 septembre 825, le tombeau de saint Hubert était ouvert en présence de Louis le Débonnaire. Dans le courant d'octobre, il arrivait à l'antique abbaye ardennaise d'Audage. Et depuis ? Un mystère couvre le sort de la relique et si, de l'avis des chercheurs, il semble que le corps du saint soit encore dans la basilique de Saint-Hubert, on ne sait en quel coin, sous quelle pierre et dans quel mur il est caché. Ce qui est certain, c'est que le corps de saint Hubert n'a pas disparu lors des invasions des Normands. « Le livre des miracles », respectable manuscrit de la fin du XI^e siècle, nous apprend plusieurs exodes des moines hubertins devant les invasions nordiques. Ceux-ci avaient déjà dû fuir une fois dans le courant du IX^e siècle et s'étaient réfugiés au château de « Gamedella » (vraisemblablement Jemelle). Vers 950, c'est à cinq lieues de leur abbaye à l'antique « Palatiolum » (Paliseul) que les Bénédictins mettent en sûreté leur précieux dépôt.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'une querelle d'investiture, le corps de saint Hubert fut transporté à Chauvency, près de Montmédy, mais peu de temps après il fut ramené au monastère d'Andage.

Le 1^{er} juin 1099, les habitants de Mirwart, se croyant menacés d'un malheur, le corps du saint y fut porté en procession et déposé, pendant un jour, à l'église Saint-Michel.

Une lettre des moines au pape Léon X donne la preuve certaine que le corps du saint évêque était encore au monastère en 1515. Enfermé dans une châsse d'or et d'argent ornée de pierres précieuses, le corps de l'Apôtre des Ardennes était souvent exposé sur l'autel Sainte-Croix à la vénération des fidèles. L'incendie du 20 janvier 1525, qui consuma la partie antérieure de l'église, ne causa aucun dégât au reliquaire.

Le 15 octobre 1562, les Huguenots incendièrent et pillèrent l'abbaye mais le corps de saint Hubert ne périt pas dans l'incendie. Prévenu à temps par l'abbé d'Orval, l'abbé Jean de la Mock fit cacher dans un endroit secret le corps de saint Hubert que les hérétiques ne découvrirent pas. Mais après les désordres

causés par les Huguenots, il fallut vendre la magnifique châsse afin d'avoir l'argent nécessaire à la reconstruction des bâtiments incendiés. Vu l'insécurité qui régnait toujours, les reliques restèrent cachées.

En 1616, sous l'abbé Nicolas de Fancon, le hasard d'une pierre tombale de la voûte de l'église abbatiale qui avait défoncé une dalle du pavement fut qu'on s'aperçut qu'il y avait dans l'épaisseur du mur de la façade principale et sous la grande fenêtre une excavation dans laquelle on retrouva les corps de saint Hubert, de sainte Bérégise, fondatrice de l'abbaye et des trois vierges de Cologne. Cette cachette a été retrouvée en 1870, par l'abbé Hallet.

Après cette découverte, les précieux restes de saint Hubert furent enfermés dans un coffret de plomb et placés dans un endroit connu seulement de l'abbé et de deux ou trois autres religieux, car les pillages étaient à craindre. En 1602, ce furent les Hollandais qui saccagèrent le monastère. De 1615 à 1623, des querelles continuelles divisèrent les moines et, en 1635, un nouvel incendie éclata.

Toutefois, il est établi d'après une quantité de témoignages que les moines hubertins possédèrent encore le corps de leur saint patron durant tout le XVIII^e siècle.

En 1730, à la demande de Jean-Guillaume, duc de Juliers, électeur paladin et restaurateur de l'Ordre des Chevaliers de Saint-Hubert, l'abbé Clément Lefèbvre lui faisait parvenir quelques reliques du corps de saint Hubert dans un reliquaire d'étain, muni de son sceau abbatial.

Son successeur, l'abbé Célestin de Jong, affirme, en 1737, dans son « Histoire en abrégé de la vie de saint Hubert », que son abbaye garde toujours le corps du grand évêque. Dans une brochure publiée en 1761, enfin, d'après des témoins dignes de foi, Nicolas Spirlet, le dernier abbé qui mourut le 16 septembre 1794, au couvent des Frères Mineurs de Montjoie, où il s'était réfugié à l'approche des révolutionnaires, l'aurait également déclaré.

Des fouilles ont été maintes fois entreprises mais sans résultat depuis cette dernière date. On a parlé d'escalier muré, de sou-

terrain, d'un vieux moine qui revint après la Révolution et tenta de soulever une dalle de la crypte. Des gens profitèrent alors de l'aventure et déclarèrent que le corps de saint Hubert était déposé dans un coffre en Allemagne au château d'Helsorf. Mais une enquête prouva que les reliques d'Helsorf provenaient du couvent des Augustins de Liège et étaient celles de saint Gardien martyr.

Puisse un jour le Ciel faire découvrir le corps du patron des Chasseurs et guérisseur des gens mordus par les bêtes méchantes. Car la foi dans saint Hubert est restée vivace dans les cœurs des populations ardennaises. Il n'est pas une église du diocèse de Namur où on ne bénisse, le 3 novembre, avant la messe du matin, les petits pains qui préservent les gens de la rage ainsi que les graines, avoine, orge et froment à donner aux animaux des étables. Le sérum de Pasteur ne retient pas les malheureux menacés de la rage et les pèlerins qui se rendent en tout temps à Saint-Hubert ne manquent pas d'en rapporter des médailles, des chapelets et autres objets qui ont touché l'étole sainte.

Le clergé de Saint-Hubert a cependant restreint les pratiques de la « taille » et ne les effectue que dans les cas de morsures dangereuses. La « taille » est une incision faite au front du malade et dans laquelle le prêtre place un fil détaché de l'étole offerte au saint par les anges ; le front est entouré d'un bandeau et le pèlerin « taillé » est soumis à de dures et curieuses obligations. Durant neuf jours, il doit coucher seul « en draps blancs et nets », ne peut se pencher pour boire aux fontaines et aux rivières et doit manger de la chair de porc mâle d'un an ou de poissons « portant écailles », mais toute cette nourriture doit être froide. Il ne peut peigner ses cheveux pendant quarante jours ; il doit brûler le dixième jour, le bandeau dont il jette les cendres à l'eau. Ces curieuses prescriptions s'expliquent par les habitudes médicales anciennes et les actes de pénitence de l'époque. Il n'y a donc pas lieu de s'en étonner. La personne qui a été « taillée » possède le pouvoir de donner, à d'autres mordus, le « répit », c'est-à-dire un délai de quarante jours, renouvelable en attendant la taille.

Comme l'atteste mainte image naïve, le patron des chasseurs

et des victimes de la rage est souvent représenté sur le fond de tapisserie vert et or des grands bois d'Ardenne. Sur l'une d'elles trouvée il y a une vingtaine d'années à Anzin près de Valenciennes, on y voit saint Hubert, coiffé d'une toque à plumes et botté, interrompre sa chevauchée devant le crucifix qui rayonne au-dessus de la tête d'un cerf ; et déjà s'entrevoient, à l'arrière-plan, les premiers de ces malheureux qu'il doit, d'âge en âge, guérir d'un mal redoutable.

De nombreux villages de la province de Luxembourg ont saint Hubert comme protecteur de leurs autels et de leurs foyers. Ce sont : Bébange, Bérismenil, Bonnerue (Moircy), Buret, Courtil (Bovigny), Fouches, Givroulle, Habay-la-Vieille, Hompré, Houmart (Tohogne), Michamps, Mortehan, Nisramont, Noville (Wicourt), Offagne, Ortho (Herlinval), Oster (Odeigne), Plainevaux, Redu, Saint-Hubert, Tenneville (La Converserie), Tontelange, Turpange, Volailville, Vecmont, Verdenne et Villers-la-Loue.

XXXI

Saint
Martin



Quarante-six localités de notre chère province ont comme saint patron saint Martin. Ce sont : Arlon, Arloncourt, Amberloup, Assenois, Awenne, Bercheux, Bleid, Bonsin, Bovigny, Champs, Compogne, Chassepierre, Ebly, Forrières, Guerlange, Heyd, Hives, Humain, Jenneret, Latour, Légglise, Longwilly, Lorcy, Malempré, Mageret, Mabompré, Marcourt, Martelange, Muno, Musson, Nettinne, Nives, Oppagne, Petit-Han, Rouvroy, Rechrival, Robelmont, Séviscourt, Soy, Sugny, Transinne, Tohogne, Torgny, Villers-sur-Semois, Waharday et Warmifontaine.

Ce culte luxembourgeois pour un saint populaire m'a incité à écrire, afin de le mieux faire connaître encore, la chronique que voici :

Peu de saints furent aussi renommés en Belgique et en France, dès les premiers siècles de leur histoire, que saint Martin, évêque de Tours. Pourtant saint Martin ne naquit pas dans les Gaules mais bien à Sabarie, en Pannonie, en l'an 316. Ses parents étaient païens mais le Seigneur lui fit la grâce de connaître le christianisme et, à dix ans, malgré ses parents, il se rendit à l'église et s'y fit inscrire parmi les catéchumènes.

Devenu officier dans les armées de Constance et Julien l'Apostat, il vint dans les Gaules. Se trouvant à Amiens, Martin fut un hiver sollicité par un pauvre dépourvu de tout vêtement et grelottant de froid. Martin, n'ayant rien que ses armes et son manteau, prit son épée et partagea en deux son vêtement. Notre Seigneur, pour récompenser cette grande charité, apparut la nuit suivante à son serviteur et lui dit : « Martin qui n'est que catéchumène m'a revêtu de cet habit ! ».

À dix-huit ans, Martin abandonna le métier militaire et se rendit à Poitiers près du grand saint Hilaire, une des gloires de l'église des Gaules.

La première de ses œuvres fut la fondation, en 361, du monastère de Ligugé, près de Poitiers. Cette abbaye est encore peuplée, à l'heure actuelle, par une colonie de pieux et savants bénédictins qui continuent les traditions séculaires des fils de saint Benoît.

En 371, notre saint devint évêque de Tours où il bâtit le monastère de Marmoutier qui se rendit célèbre par la science et la piété des quatre-vingts moines qui le peuplèrent.

La vie du saint évêque, qui a été écrite par son disciple Sulpice Sévère, est un tissu de miracles. L'énumération de ceux-ci serait trop longue. Mentionnons cependant qu'il ressuscita trois morts. Lui-même était un miracle vivant de charité. C'est pour cela sans aucun doute que les meuniers l'ont pris pour patron et que, pendant la dernière guerre, l'œuvre du « Secours Hiver » fut placée sous sa protection.

Outre celui de la charité, le feu de l'apostolat le dévorait. Aussi le grand thaumaturge des Gaules s'en allait-il à travers les villes et les campagnes prêchant, convertissant, baptisant et faisant des miracles. Non content d'évangéliser la Gaule centrale, il étendit son apostolat jusque dans les provinces septentrionales de ce pays. Deux fois il se rendit à Trèves à la cour de l'empereur Maxime où l'on fit grand accueil à l'homme de Dieu. C'est au retour d'une de ces visites qu'il traversa la grande forêt des Ardennes. C'est là qu'un ange lui apparut pour le réconforter et le rassurer sur la décision qu'il avait prise à la cour de Maxime au sujet de la persécution des chrétiens en Espagne. Un beau vitrail artistique représentant la scène de l'apparition du céleste Consolateur se trouve à l'église de Niederanven, village situé le long de la route de Luxembourg à Grevenmacher à dix kilomètres de la capitale du Grand-Duché.

Saint Martin mourut à Candes en Touraine entre les années 396 et 400. Après sa mort, la basilique qui abrita son tombeau fut le lieu le plus vénéré de toute la Gaule et les chrétiens y vinrent de toutes parts en pèlerinage. Le roi de France était abbé de saint Martin et plus de quarante villes et localités importantes de ce pays portent encore le nom de l'illustre missionnaire.

Chez nous, huit localités portent le nom du moine-évêque. Ce sont : Saint-Martin dans le Namurois, près de Gembloux. Ce village est une ancienne seigneurie que, en 1682, Paul Jean de Berlo acquit en engageure pour la somme de 2.100 florins.

Bodegem-Saint-Martin, à 11 km de Bruxelles, qui, au XV^e siècle, formait avec le village d'Iterbeek ce que l'on appelait : « le nouveau pays de Gasbeeck ». Son église en style gothique, bâtie en forme de croix, date du XVI^e siècle.

Fouron-Saint-Martin, dans la province de Liège. Ce village a emprunté son nom au patron de son église Saint-Martin et au ruisseau Fouron qui passe sur son territoire. Primitivement n'était qu'une dépendance de Fouron-le-Comte, mais qui cependant relevait en fief de la cour féodale de Franchimont. Henri, sire de Gronsveld, en fit le relief en 1381.

Laethem-Saint-Martin, en Flandre orientale. Cette localité était connue en 1820 sous le nom de Laethem. Son église qui date du XII^e siècle fut cédée en 1176 par Allard, évêque de Cambrai, à l'abbaye Saint-Bavon.

Leerne-Saint-Martin, à 12 km de Gand, a comme patron saint Martin. En 1244 s'appelle Lederne qui signifie terrain inculte et, en 1330, Lederne-Sancti-Martini. Comme à Leerne-Saint-Martin, les seigneurs de Nevele y exercèrent autrefois leurs droits et autorité.

Lierde-Saint-Martin, à 20 km d'Audenarde, à proximité de la route de Gand à Grammont. C'est là que fut fondée, en 1329, sous Louis de Nevers, par le seigneur Jean Gheylinec, la Chartreuse dite « Saint-Martin-au-Bois ». L'église paroissiale est celle des Chartreux reconstruite en 1723. Ce village était appelé en 1096 Lienne ; en 1365, Mertyns Linde et en 1376 Linde-Sancti-Martini (tilleul de saint Martin).

Lennick-Saint-Martin, situé sur la route de Bruxelles à Ninove, à 14 kilomètres de la capitale. Village d'origine très ancienne ; il est déjà cité dans un acte de donation fait en 832 par l'empereur Louis, fils de Charlemagne. Le nom de Lennick est formé de deux mots germaniques qui signifient lin et eau.

Tongres-Saint-Martin, commune du Hainaut, ancienne seigneurie qui appartenait au XV^e siècle à la famille de Namur.

Ce village était primitivement la paroisse mère de Tongres-Notre-Dame. Dès 1138, on trouve deux Tongres mais ce n'est qu'en 1525 qu'on en fit deux paroisses distinctes.

Mais c'est à la province de Luxembourg que revient l'honneur de posséder dans son domaine, près de Bovigny, le Mont-Saint-Martin. Là, chaque année, le 16 août, une foule nombreuse se rend en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces.

De nombreuses églises belges et pas des moindres, comme on le verra, sont placées sous le vocable de saint Martin.

À tout seigneur tout honneur, c'est d'abord l'église Saint-Martin à Arlon, dont la tour avec flèche en pierre est haute de 97 mètres. Cet édifice religieux a été bâti en 1907 dans le style gothique primaire, marquant une large transition du romain au gothique.

L'église Saint-Martin de Chièvres, de style ogival tertiaire à trois nefs et transept, date de 1543. Elle renferme plusieurs tombeaux remarquables.

À Courtrai, l'église Saint-Martin a été reconstruite à l'emplacement de celle saccagée et brûlée en 1382 par les hordes de Charles VI. Reconstruite après cette date, elle fut seulement achevée en 1489. Sa tour est de 75 mètres. Un bas-relief y rappelle l'histoire de saint Martin.

À Liège, l'église Saint-Martin, en style gothique secondaire, est assise au haut d'une colline, au centre de la ville. Elle est connue dans l'histoire par un événement grave qui s'y déroula le 4 août 1312. Le peuple ayant repoussé sur les hauteurs de Publémont deux cents nobles, ceux-ci se réfugièrent dans le temple auquel les bourgeois mirent le feu. Ce fut ce qu'on a appelé « La Mâle-Saint-Martin ». Cette église porte, depuis 1886, le titre de basilique.

Renaix possède, elle aussi, son église Saint-Martin. Celle-ci, qui fut affectée au culte en 1896, est dans le style gothique du XIII^e siècle.

La cathédrale Saint-Martin à Ypres fut construite sur l'emplacement d'une église, en même temps que l'église Saint-Pierre, par le comte Robert le Frison, en 1073. Démolie en 1221

pour être agrandie, sa reconstruction dura douze années. Détruite au cours de la guerre 1914-1918, elle a été rebâtie dans son style ogival tertiaire.

L'église Saint-Martin à Marcinelle date du XV^e siècle ; elle est de style romano-ogival de la première période et renferme plusieurs pierres tombales de valeur. Sa tour romane est du XVII^e siècle.

À Alost, l'église collégiale Saint-Martin est de style ogival flamboyant. Incendiée en 1360, elle fut rebâtie en 1480. Elle contient le tombeau de Thierry Martens, premier imprimeur belge, mort en 1584. Elle renferme aussi une superbe toile de Rubens représentant saint Roch, patron des pestiférés.

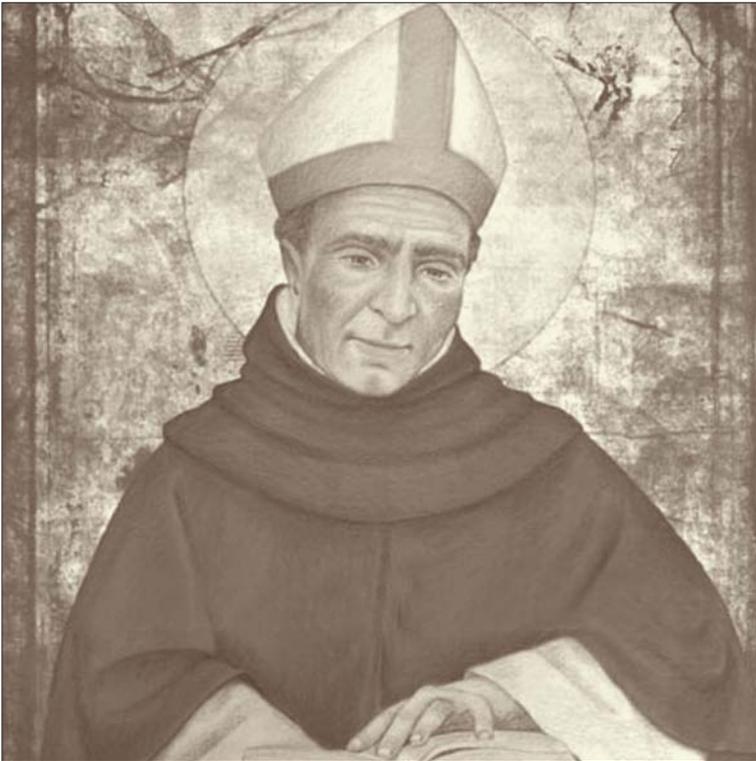
Presque chaque année, en plein automne, aux environs de sa fête, saint Martin, pour nous rappeler sans doute sa charité, nous envoie une série de beaux jours que l'on a appelés « l'été de la Saint-Martin ».

Disons encore que dans les fermes et les villages campagnards des Flandres, saint Martin remplace saint Nicolas. C'est le jour de sa fête, en effet, que les enfants reçoivent friandises et jouets pour rappeler sans doute la grande générosité de ce saint autant vénéré en Flandre qu'en Wallonie.

Enfin, pour terminer, rappelons que c'est le jour de la fête du saint évêque de Tours que fut signé l'armistice de 1918. Qui oserait prétendre que ce ne fut pas là un cadeau de saint Martin qui est certainement resté au ciel aussi généreux qu'il le fut sur la terre !

XXXII

Saint
Albert le Grand



« C'est pourquoi, de Notre Suprême Autorité Apostolique, Nous ordonnons que, chaque année, au jour anniversaire de sa bienheureuse naissance, c'est-à-dire le quinze novembre, soit célébrée dans toute l'Église, sous le rite double mineur, la fête de saint Albert le Grand. L'Office et la Messe seront d'un Confesseur Pontife, avec addition du titre de Docteur. »

Ainsi parle Sa Sainteté le pape Pie XI dans la bulle « In this auris sapientiæ » de la catégorie dite de Lettres Décrétales, au bas de laquelle se lit la grande signature : Moi, Pie, évêque de l'Église catholique. « Nous ne la traçons jamais sans émotion, disait le Souverain Pontife, tandis qu'en présence des cardinaux Laurenti, Frühwirth et Ehrle, il remettait au Maître Général de l'Ordre des Prêcheurs le document dont elle consacre la suprême et infaillible autorité. Quel honneur pour notre humble personne ! Notre prédécesseur Eugène IV s'en servait déjà au concile de Florence. »

Cette signature n'est pas moins émouvante pour nous. Elle signifie que le pape s'adresse à l'Église catholique. Or l'Église catholique c'est nous. C'est donc à chacun de nous, laïques aussi bien que clercs, que « l'évêque de l'Église catholique » déclare solennellement la sainteté de ce Frère Prêcheur du XIII^e siècle, dont le nom désormais est saint Albert le Grand, Confesseur Pontife. Et à quelles fins nous adresse-t-il cette déclaration ? Pour nous signifier, en premier lieu, que l'Église catholique va, désormais, rendre un culte public et solennel à un de plus d'entre ses membres. Pour nous signifier, en second lieu, que l'Église catholique va, désormais, bénéficier en retour de l'action vivifiante d'un de plus d'entre ses membres.

Le 16 décembre 1931 fut un jour de grande joie, non seulement pour l'Ordre de Saint-Dominique mais pour l'Église tout entière. Sa Sainteté le pape, ajoutant aux honneurs de la canonisation à l'humble moine le titre de Docteur de l'Église et le

proclamant aussi le Patron des Sciences et de la Paix.

D'après le R.P. Mandonnet, O.P., Albert naquit en 1206 dans la petite ville de Lassingén sur le Danube. Il était le fils aîné de Bollstaedt, une famille féodale puissante et riche dévouée à Frédéric II. Élevé dans la société des jeunes seigneurs, il fut conduit adolescent, à Padoue, pour y faire ses études, sous la surveillance d'un oncle vraisemblablement ecclésiastique, tandis que son père guerroyait en Lombardie au service de l'Empereur.

Le second Maître Général des Frères Prêcheurs, Jourdain de Saxe, étant venu prêcher aux étudiants de Padoue pendant les premiers mois de 1223, attira à l'Ordre un grand nombre de jeunes gens, parmi lesquels Albert alors âgé de 16 ans et demi. Malgré les résistances de son père, de son oncle et de ses condisciples, il entra dans l'Ordre et fut conduit pour y continuer ses études dans un ou plusieurs couvents qu'on ne peut désigner avec sécurité mais vraisemblablement à Cologne. C'est là qu'il commença plus tard son enseignement en interprétant deux fois le Maître des Sentences. Il fut successivement Lecteur en Théologie, dans les couvents de Hidellschein, Fribourg-en-Brisgau, Ratisbonne et Strasbourg. En 1245, il fut envoyé à Paris pour y conquérir le titre de Maître en Théologie et régenter une des deux écoles dominicaines du Couvent Saint-Jacques incorporée à l'Université.

C'est pendant ce séjour à Paris qu'Albert commença, concurremment à l'enseignement de la Théologie, la publication de la vaste encyclopédie scientifique qui lui vaut son incomparable célébrité. Le Maître quitta vraisemblablement Paris à la fin de l'année scolaire de 1248. Au chapitre général de cette année, l'Ordre des Prémontrés, ayant établi quatre « studia generalia » en plus de celui de Paris pour étendre la formation intellectuelle supérieure de ses recrues, l'une de ces études supérieures fut établie à Cologne et Albert en devint le premier régent. Cette nouvelle période de sa vie est marquée par l'intensité de son activité littéraire. Il compta alors Thomas d'Aquin parmi ses disciples. Pendant son séjour à Cologne, Albert ne cessa aussi d'intervenir comme arbitre, de 1252 à 1272, dans les graves différends qui éclatèrent entre la ville et ses évêques. En 1254, le Chapitre de la Province d'Allemagne tenu

à Worms, confia à Albert le gouvernement de la Province dont il s'occupa très activement. Deux ans plus tard, encore Provincial, il se rendit à la Cour Romaine pour défendre les Prêcheurs contre les attaques de Guillaume de Saint-Amour. Pendant son séjour à la Curie, il remplit l'office du Lecteur du Sacré Palais.

Albert rentra à Cologne en 1257. Il fut relevé de sa charge de Provincial par le chapitre général de Florence de cette même année et reprit le cours de son enseignement. Au printemps de 1259, il se rendit au chapitre de Valenciennes où il élaborait avec Thomas d'Aquin et Pierre de Tarentaine, un important règlement pour les études dans l'Ordre.

Au cours de cette même année, le pape l'appela à Rome et le désigna pour l'évêché de Ratisbonne. Le 5 janvier 1260, malgré les efforts du Général de l'Ordre, Humbert de Romans, pour éviter cette nomination. Albert s'adonna avec zèle aux devoirs de sa charge... Le 13 février 1263, Urbain IV le préposa à la prédication de la Croisade. Cette mission lui fit parcourir l'Allemagne pendant les années 1263 et 1264 jusqu'aux frontières de la Pologne. Pendant une dizaine d'années, Albert se déplaça souvent. C'est durant cette période qu'il passa par la Belgique et qu'il consacra l'église Saint-Paul à Anvers qui est la première église dominicaine de la métropole. Il passa aussi à Louvain où il consacra en 1276 les autels de l'église actuelle de Notre-Dame-aux-Dominicains et ceux de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Catherine.

Vers cette époque, le pape Grégoire X convoqua au deuxième Concile Général de Lyon tous les prélats et les plus célèbres Docteurs de la Chrétienté. Saint Thomas d'Aquin fut du nombre. On sait comment, en s'y rendant, il mourut le 7 mars 1274 à l'Abbaye cistercienne de Fossanova. À l'heure même où le Docteur angélique expirait, Albert le Grand, assis à table avec ses frères au couvent de Cologne, se mit à sangloter. Comme on lui demandait la cause de ses larmes, il répondit : « Thomas, mon fils dans le Christ, l'éclatant flambeau de la Sainte Eglise, vient de s'en aller vers le Seigneur. » On nota le jour et l'heure et il se trouva que c'était exactement ceux où l'Ange de l'École avait quitté ce monde...

Au concile de Lyon, lorsqu'y arriva Albert le Grand, un mil-

lier de dignitaires ecclésiastiques entouraient le pape. L'Ordre de Saint-Dominique était représenté par trois cardinaux et trente évêques. Deux surtout dépassaient les autres en gloire et en érudition. C'était Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon qui succéda, en 1276, à Grégoire X sous le nom d'Innocent V et l'illustre frère Albert, l'ancien évêque de Ratisbonne.

Rentré à Cologne, ce dernier se donna à nouveau à l'œuvre de Dieu : il mit la dernière main à sa Somme de Théologie, œuvre magistrale qui seule a dépassé la Somme de saint Thomas d'Aquin.

En janvier 1278, il rédigea son testament. Ce fut, semble-t-il, le dernier acte important de sa vie. Le cerveau de l'homme qui avait absorbé la science de l'antiquité et de son siècle, céda sous le poids du travail et des années. Albert perdit la mémoire et sa raison s'affaiblit. Il mourut le 15 novembre 1284, âgé de 74 ans.

Cologne lui fit de magnifiques funérailles. Son corps fut placé dans un tombeau dans le chœur de l'église conventuelle construite par ses soins. Mais à la fin du XV^e siècle, l'Université de Cologne remplaça le tombeau de pierre trop modeste par un mausolée plus digne. Le 11 janvier 1482, on procéda solennellement à l'ouverture du sépulcre. Les reliques furent déposées dans un nouveau sarcophage ; on enregistra des guérisons miraculeuses et le nom du Bienheureux devint de plus en plus populaire.

Tous les arts ont à l'envi célébré sa mémoire. D'illustres pinces ont reproduit son image ; d'habiles ciseaux ont gravé ses traits dans le marbre ; la poésie avec Dante l'a chanté et l'histoire ont redit ses grandeurs.

Sa cause fut introduite en Cour de Rome sous le Pape Jean XII. Certaines circonstances ayant arrêté la procédure canonique, les Frères Prêcheurs de Cologne obtinrent d'Innocent VIII, en 1484, la permission de célébrer l'office liturgique en la fête du Bienheureux Albert. Ce ne fut qu'en 1622 que l'église de Ratisbonne obtint du Pape Paul X les mêmes faveurs. Urbain VII et Clément X étendirent cette concession à l'Ordre entier des Frères Prêcheurs.

En 1859, l'Archevêque de Cologne fit faire une translation solennelle de ses reliques.

Au mois de septembre 1872, les Évêques d'Allemagne réunis à Fulda adressèrent une supplique au Saint-Siège pour la reprise de la cause d'Albert le Grand. Peu après, l'évêque de Ratisbonne adressait une lettre à tout l'épiscopat pour le prier d'adhérer à la supplique des prélats allemands. Un grand nombre d'évêques et l'Ordre de saint Dominique appuyèrent avec enthousiasme cette demande.

Sur ces instances réunies, Pie IX autorisa en 1873 la reprise des procédures qui aboutirent enfin à la canonisation d'Albert le Grand en 1931.

Signalons que le R.P. Rousseau O.P. est l'auteur d'une fort belle brochure : « Albert le Grand : sa vie, son œuvre, sa sainteté, son culte », éditée à la Pensée Catholique, 38, Quai Mativa, Liège.

XXXIII

Sainte Élisabeth
de Hongrie



Élisabeth, Lisbeth comme on disait autrefois en Ardennes, ainsi s'appelait ma mère de pieuse mémoire. Aussi ces deux syllabes sont-elles profondément gravées au fond de mon cœur et c'est toujours avec vénération que je les épelle encore aujourd'hui.

Au temps déjà lointain de mon enfance, il existait au village natal une affectueuse coutume. C'était celle, la veille de la fête patronale d'un parent, de lui offrir un bouquet de fleurs accompagné d'un cadeau. Je me rappelle toujours avec émotion cette soirée du 18 novembre où, après le compliment d'usage, nous fêtions en famille, devant toute la parenté réunie, la fête de ma mère. C'était à qui crierait le plus souvent et le plus fort :

Vive sainte Élisabeth !
Ce n'est qu'une fois l'an
Vive sainte Élisabeth !
C'est bien trop peu souvent.

Élisabeth est un prénom princier. On le rencontre surtout au siècle dernier dans toutes les Cours de l'Europe. Dix-sept impératrices et reines l'on porté ainsi que de nombreuses princesses et femmes illustres. Élisabeth ! N'est-ce pas déjà ainsi que s'appelait la charitable cousine de la Vierge Marie ? Mais ce n'est pas de celle-là que je vais vous parler mais bien de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe.

On veut, a écrit Léon Kochnitzky, que Klingsor, poète et quelque peu mécréant, se soit fait transporter, en une seule nuit, par la voie des airs, du fond de la Transylvanie à Eisenach en Thuringe. Des affaires d'ordre littéraire l'amenaient dans cette ville. Un tournoi poétique avait eu lieu au château du Landgrave, à la Wartburg, le 7 juillet 1207. Wolfram d'Eschenbach avait vaincu Henri d'Oferdingen que l'on nommait aussi le Tannhauser. L'attribution d'un prix littéraire mécontente généralement beaucoup de monde. Cela se voit encore de nos

jours. Le Tannhauser fit appel du jugement et le Landgrave désigna comme arbitre suprême Klingsor.

L'enchanteur réussit à faire reconnaître publiquement les mérites de celui qui « n'ayant pas obtenu le prix l'avait néanmoins mérité ». Mais il ne s'en tint pas là. Il voulut encore publier une prophétie : « Sachez que, cette nuit-même, il est né à Monseigneur le Roi de Hongrie une fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. » Et, en effet, comme l'avait dit le devin, le 7 juillet 1207 naissait à Eresbourg à la cour d'André II, roi de Hongrie, une jolie princesse à qui l'on donna effectivement le nom d'Élisabeth et qui, à l'âge de quatre ans, fut fiancée au Landgrave Louis IV de Thuringe.

Princesse en Hongrie, princesse en Thuringe, princesse au Paradis. La courte existence d'Élisabeth, simple et pure comme un conte de Noël, fut parfumée de vertus et illuminée de miracles. Encore que l'histoire des roses blanches devenant du pain pour les pauvres et des roses rouges changées en vin soit des plus touchante, on peut découvrir dans la vie de la sainte autre chose qu'un prétexte à l'édification des fidèles. Toutes les angoisses de son siècle se reflètent dans son âme.

Amenée à l'âge de quatre ans à la Wartburg, chez ses futurs beaux-parents pour y être élevée, elle a vu passer au pied des tours du château les cohortes de la Croisade des Enfants. Elle a entendu chanter dans la nuit des voix claires. Jamais, au cours des âges un phénomène aussi étrange ne s'est produit. Il a fallu attendre l'embrasement de la Révolution russe pour que, de nouveau, des masses enfantines pussent se former, s'organiser, courir le monde. Mais une extraordinaire exaltation spirituelle s'était emparée des petits croisés.

La jeune Landgravine, épouse exemplaire, mère de trois enfants, ne pouvait mener une vie de famille et de bonnes œuvres dans son château. L'air du temps ne le permettait pas. La pratique de la vertu moyenne était interdite aux Européens aussi bien que la religiosité vague et que la tiédeur des sentiments, il fallait être mystique ou hérétique ; saint ou damné ; croisé comme Philippe Auguste, comme Richard d'Angleterre et

comme Baudouin de Flandre et Godefroid de Bouillon ou mécréant comme l'empereur Frédéric II et comme le vieux Raymond de Toulouse. Le Landgrave Louis, le mari d'Élisabeth, partit pour la croisade. Il n'alla pas plus loin qu'Otrante où il tomba malade et mourut. Le deuil, la souffrance, la persécution, la misère allaient conduire sa veuve aux noces spirituelles. Elle allait devenir « le miroir des veuves, la dédaigneuse des demeures royales, l'amante de la croix du Christ ». Au siècle de l'imitation, elle allait être « l'imitatrice de saint François d'Assise ».

Élisabeth demeura dans le siècle et ne fut jamais cloîtrée. Tertiaire franciscaine, elle résista à l'appel de la contemplation et c'est sur la terre, parmi les douleurs infinies des hommes, qu'elle voulut attendre le ciel.

Le sentiment de la présence divine qui la possède tout entière l'incite à l'action, l'entraîne au sacrifice de soi. Ce « mysticisme pragmatiste » lui assigne un rôle très particulier dans la société chrétienne. Le poverello, qui lui envoya son manteau, fut le premier à le reconnaître. Plus tard, les « béguines de Flandre et de Brabant » prirent Élisabeth pour patronne. Et c'est ainsi que dans l'église du béguinage à Bruges, le tableau du maître-autel représente sainte Élisabeth au pied du crucifix. Ce tableau, datant de 1678, est de Jacques Van Oost le vieux.

Mais il n'y a pas que chez les béguines que le culte de sainte Élisabeth est implanté chez nous. Parmi les églises qui rappellent son souvenir, il y a tout d'abord l'église d'Alseberg, église majestueuse dédiée à Notre-Dame et qui est le joyau des campagnes brabançonnaises. Le nom d'Alseberg qui dépendait à son origine de Rhode-Saint-Genèse, apparaît pour la première fois dans les vieux diplômes au XII^e siècle. En 1155, une modeste chapelle y fut bâtie par l'abbaye de Saint-Sépulcre à Cambrai. Mais il fallut bientôt construire un sanctuaire plus vaste auquel se rattache une légende populaire que voici : « Une nuit, la pieuse Élisabeth de Hongrie vit en songe un ange qui lui suggéra de venir bâtir une église, chez nous, en Brabant, en l'honneur de la Vierge. Vers l'an 1230, elle se rendit auprès de Marie, femme du duc Henri II, pour accomplir cette volonté divine. Indécise quant au choix de l'emplacement destiné à cette église,

elle apprit qu'un autre messenger céleste avait obtenu de trois vierges, possédant une petite propriété à Alseberg, la promesse de céder celle-ci à la sainte princesse. Un beau matin, le plan du sanctuaire se trouva tracé sur le sol, du milieu d'un champ de lin en fleurs. Sainte Élisabeth s'empressa d'y faire édifier un temple. »

Avant l'achèvement de celui-ci, cette princesse retourna en Allemagne où elle mourut. Sa fille Sophie se fixa en Brabant ; lorsqu'elle devint la seconde femme du duc Henri II et, à cette occasion, elle donna aux sanctuaires d'Alseberg, de Hal et de la Consolation à Vilvorde, les statues qu'on y vénère encore aujourd'hui. Le peuple accourut ; les miracles se succédèrent. Plus tard, le duc Jean III pendant son séjour en Palestine, aurait promis d'achever l'église, pour conjurer un danger de mort dans sa lutte contre les Sarrasins. C'est lui, ajoutent les hagiographes, qui aurait commencé la construction du chœur de l'église existante. Tel est le récit que nous a légué la tradition.

Dans le chœur de la belle église d'Alseberg ou chapelle Sainte-Élisabeth, on a conservé la partie inférieure de l'ancien autel Renaissance de 1646. Il est orné de roses, rappelant un épisode de la légende de sainte Élisabeth, le gracieux miracle des roses. D'après la tradition, les aumônes que la pieuse princesse portait aux malheureux, cachées dans son tablier, se changèrent en roses blanches et rouges, un jour que son époux la surprit dans l'exercice de sa charité. Sur l'autel, on voit une statue de cette sainte, datant de 1650 et posée sur un reliquaire du XVIII^e siècle. Dans la sacristie, on y admire entre autres, les portraits de quinze souverains protecteurs de l'église à commencer par Élisabeth de Hongrie. Ces peintures datent de 1655. On y conserve aussi deux charmantes statuettes en bois : sainte Hélène et sainte Élisabeth.

D'autres églises chantent la gloire de la sainte de Wartburg, C'est ainsi que Mons possède une église Sainte-Élisabeth dont l'origine remonte à 1345. Dans la province d'Anvers, la paroisse de Zoersel-lez-Westmalle, dont l'église est du XV^e siècle, a choisi également sainte Élisabeth pour patronne. Cette sainte a aussi été de tout temps très honorée dans la chapelle du château d'Enghien. Celle-ci possède un retable de sainte Élisabeth

de Hongrie en bois du premier tiers du XVI^e siècle. Celui-ci nous représente la sainte toute occupée de ses œuvres de charité, construction de couvents et d'églises et soins donnés aux pauvres et aux malades, puis se réconciliant avec son époux auprès duquel des courtisans l'avaient calomniée. En Brabant, à Haeren qui en néerlandais signifie cheveux, sainte Élisabeth de Hongrie est invoquée contre les maladies de la chevelure.

Mais revenons un instant encore à l'histoire de la sainte duchesse de Thuringe. Au début de son veuvage, celle-ci connut les pires malheurs. Son beau-frère, devenu Landgrave, la chassa avec ses trois enfants, Herman, Sophie et Gertrude, de la résidence princière de Warburg, de sorte que celle qui était surnommée la mère des pauvres ne put trouver elle-même un toit hospitalier pour s'abriter. Aussi, à la fleur de l'âge, « Élisabeth est-elle mûre pour l'éternité et elle meurt en chantant un cantique de triomphe qu'on entend répéter par les anges dans les cieux. » C'est à Marbourg, le 19 novembre 1231, que mourut la belle duchesse et c'est dans l'église gothique qui lui est dédiée dans cette ville que se trouve son tombeau.

En 1832, un voyageur français arrive à Marbourg au sanctuaire d'Élisabeth. En butte aux persécutions des clercs et des laïcs, il vient s'incliner devant le tombeau de celle qu'une tradition familiale désigne comme sa protectrice. Et le comte Charles de Montalembert, écrivain remarquable et pair de France, décide d'écrire la vie de la sainte. Il y travaillera quatre ans et donnera aux lettres romantiques un chef-d'œuvre.

Élisabeth, modèle admirable de femme, n'est pas seulement, comme l'a encore écrit Léon Kochnitky, la fille d'un roi, l'épouse d'un souverain. Elle est avant tout, elle est surtout la fille spirituelle de ce pauvre homme d'Assise qui lutta pour la paix sur la terre et qui souffrit « à cause de l'amour qui n'est pas aimé ».

XXXIV

Sainte
Catherine



La fête de sainte Catherine met en émoi, chaque année le 25 novembre, le monde des midinettes qui, ce jour-là, se nomment aussi Catherinettes.

Sainte Catherine d'Alexandrie subit le martyre vers l'an 307. Elle convertit au catholicisme l'impératrice Faustine. La tradition raconte que l'Enfant Jésus, porté par la sainte Vierge, lui apparut, la choisit pour sa fiancée et lui mit un anneau au doigt.

Le mariage mystique de cette sainte, un des chefs-d'œuvre de l'illustre peintre Memling, se trouve à l'hôpital Saint-Jean à Bruges. D'autres peintres célèbres l'ont immortalisée : Jordaens (musée de Madrid) ; Le Corrège (musée des études à Naples et musée du Louvre à Paris) et Paul Véronèse (musée de Venise).

Sainte Catherine n'est pas seulement la patronne des ouvrières de la culture et de la mode, des raccommodeuses, que l'on dit s'être coiffées de son bonnet, autrement dit avoir renoncé au mariage, mais aussi de toutes les jeunes filles, des étudiants et des charrons.

L'expression « coiffer sainte Catherine » pour dire « rester vieille fille » aurait son origine dans les faits ci-après. En Espagne et en Italie, la coutume existait non seulement d'habiller et de parer les statues des saints en vue des processions, mais encore de les peigner et de les coiffer. Sainte Catherine étant la patronne des vierges, c'était toujours aux jeunes filles qu'était réservé le soin de l'apprêter. On prit alors l'habitude de dire des demoiselles qui avaient en vain attendu un mari : « Elles restent pour coiffer sainte Catherine » et on détaillait qu'à vingt-cinq ans, la célibataire pouvait mettre à la coiffure de la sainte la première épingle ; la seconde suivait à trente ans et, à trente-cinq, la coiffure était terminée.

Dans certaines localités, notamment des Ardennes françaises, à la demande des jeunes filles, il est célébré une messe pour solenniser la fête de la patronne du sexe féminin. Sans être

psychologue, on devine aisément le sens des prières des assistantes. Si les vieilles filles demandent à la patronne de porter dignement et courageusement la coiffe qu'elles ont reçue au tournant de leur 25^e année, c'est un peu avec l'espoir que sainte Catherine reprendra sa coiffure. Quant aux jeunes filles qui n'ont pas la coiffe, il est évident qu'elles supplient la sainte patronne de ne pas la leur donner mais au contraire de les aider à découvrir l'écu de leurs rêves.

Au sortir de l'office, les assistants, à tour de rôle, font, en guise d'appel, sonner la plus grosse des cloches. Et on raconte qu'il y a des intrigues et des manigances pour être la dernière afin de pouvoir ainsi sonner plus longtemps que les compagnes précédentes.

Dans le pays de Philippeville, les choses se passent tout autrement. Voici comment feu mon frère Émile qui fut curé à Romerée pendant les quatre années de la grande guerre, a raconté la façon très originale dont on fêtait la Sainte-Catherine dans ce village :

« C'étaient les petites filles de l'école, dirigées par une religieuse intérimaire de Pesche, qui contribuaient le plus à la solennité. Voici leur chant, pendant que, de porte en porte, elles recueillaient de la farine, du lait et des œufs, de quoi faire cuire tout à l'heure des « cougnous » chez celle qui, vêtue de blanc, couronnée de roses, armée d'un grand sabre, jouait le rôle de sainte Catherine. En ce temps-là, le sabre était de bois, vous le devinez bien, à cause des Allemands ; mais la pomme rituelle qui en coiffait la pointe montrait bien que, en des temps meilleurs, il n'aurait pas été un sabre pour rire...

La sainte Catherine était la fill' d'un roi ;
Son père était païen, sa mère ne l'était pas.

Ave, Maria !
Sancta Catharina.

Un jour, dans sa prière, son père l'aperçoit :
Que fais-tu là Cath'rin' ? Cath'rin' que fais-tu là ? »

Ave, Maria ! etc.

« J'ador' mon Dieu dit-ell', mon Sauveur et mon Roi. »
« Quitte, quitte, Cath'rin', quitte ce faux Dieu-là ! »

«Va chercher mon grand sabre et mon grand coutelas.
Pour lui trancher la tête à ma fille que voilà. »
Son père fit faire un roue que sa fille enrouera ;
Et quand la roue fut faite, Cath'rin' s'en approcha.
Un ange descend du ciel, chantant : Alléluia !
« Courage, courage Cath'rin', couronnée tu seras. »
« Et pour ton maudit père, au feu d'enfer ira ;
Et pour ta bonne mère, en paradis sera. »

Ave, Maria !
Sancta Catharina !

Je fus invité au goûter des enfants ; et, la première fois en 1915, je payai mon invitation des quelques couplets suivants, que je fis chanter — et que vous pourrez chanter, si cela vous plaît — sur l'air de *Leyî-m' plorer...*

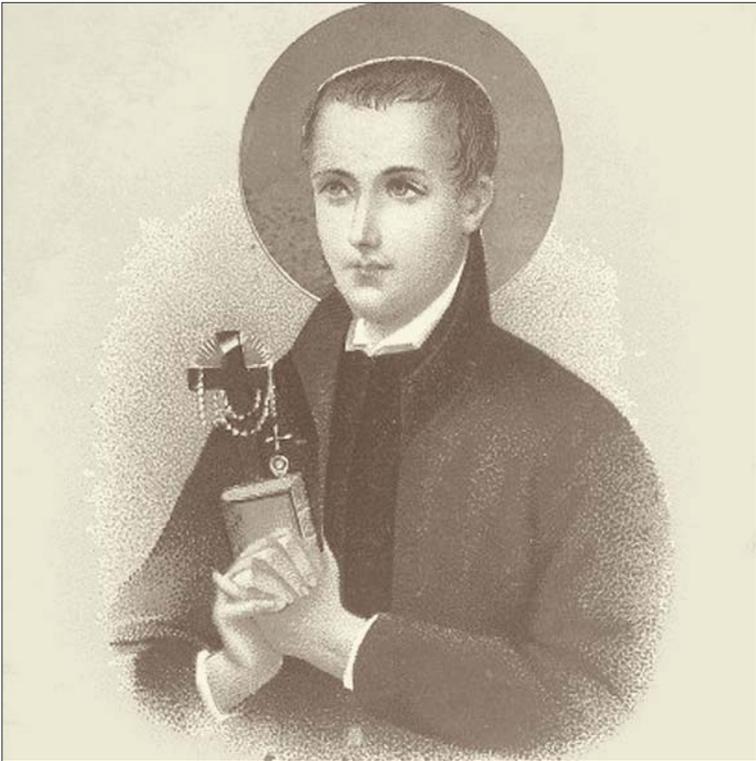
« Le canon sourd, aggravant les ténèbres,
Grondait le soir ;
Dans mon sommeil, plein de rêves funèbres,
Qu'il faisait noir !...
Mais, au matin, l'aspect de la colline
A bien changé :
Du blanc partout comme un manteau d'hermine ;
Il a neigé !
Il a neigé !
Il neige encore. Et pour couvrir nos fanges
D'un blanc velours
Les purs flocons, comme des plumes d'anges,
Pleuvent toujours...
Le monde noir par la blancheur divine
Est submergé :
Du blanc partout, comme un manteau d'hermine ;
Il a neigé !
Il a neigé !
Sut ce tapis, les sabots des fillettes
Silencieux,
Les petits pieds font des rondes muettes
Je suis des yeux
Les gais ébats de la troupe enfantine ;
Car c'est congé :

Du blanc partout, comme un manteau d'hermine ;
 Il a neigé !
 Il a neigé !
Aujourd'hui donc, les enfants sont en fête ;
 Écoutez-ça !
Entendez-vous ce qu'on chante à tue-tête ?
 « Catharina ! »
Pour célébrer la Sainte-Catherine,
 C'est arrangé :
Du blanc partout, comme un manteau d'hermine ;
 Il a neigé !
 Il a neigé !
J'ai rencontré dans ce décor de neige
 Et de douceur,
Un brave cœur : ange ou femme ? Que sais-je ?
 Mais une sœur.
Sinon le corps, du moins l'âme est bien fine ;
 Et j'ai songé :
Du blanc partout, comme un manteau d'hermine ;
 Il a neigé !
 Il a neigé ! »

Dans le diocèse de Namur, sainte Catherine n'est pas seulement la patronne de Houffalize mais aussi de : Bras, Chavanne (Harsin), Champion, Froidfontaine et Thon-Samson.

XXXV

Saint
Jean Berchmans



Saint Jean Berchmans est un saint de chez nous. Il naquit en effet à Diest le 13 mars 1599. Il était le fils de Jean-Charles Berchmans, corroyeur de son métier et dont la maison de négoce portait comme enseigne : « La grande et petite lunes ». Cet artisan a beau être échevin, marguillier et très estimé pour sa droiture, il réussit mal dans ses affaires et gagne peu de florins. En outre sa femme, qui lui a donné plusieurs enfants, est malade.

« L'épreuve, a écrit A. Mabile de Poncheville, est sur ce logis dont Jean sort pour apprendre à lire sous la férule de Wouter Van Stiphout, magister à la façon de ceux de Teniers, enveloppé comme eux d'une houppelande et coiffé d'un bonnet qui lui permettent de résister aux courants d'air de l'ancienne halle-aux-draps où il siège. Jean est également enfant de chœur ; le jour de la fête des Saints-Innocents où, en vertu d'une coutume immémoriale, les petits clergeons tiennent les rôles des grandes personnes, il remplit celui du curé de sa paroisse avec une précoce gravité. »

D'abord admis au séminaire dirigé par un Père prémontré de l'abbaye de Tongerlo, il est ensuite formé en vue de la prêtrise par le doyen de Diest et par le chanoine Fraymont de Malines. Mais il achève ses études au collège des Jésuites et entre dans leur Ordre à dix-sept ans, en 1616.

Ce jeune homme studieux, discipliné, d'esprit net, prêt à se dévouer, quelle recrue pour la Compagnie de Jésus, a écrit son biographe le R.P. Delehaye. Il est à toutes les mains, ayant été comme saint Ignace lui-même serviteur d'autrui en même temps qu'étudiant pour subsister. Enfin, il a choisi pour sa Dame la Madone de Montaigu, voisine de Diest ; et ayant fait vœu d'écrire un livre pour défendre l'Immaculée-Conception de Marie, il a signé cette promesse de son sang. Obtiendra-t-il d'Elle la grâce d'aller porter l'Évangile au-delà des mers et par

exemple en Chine ?

Non, c'est à Rome que l'envoient ses supérieurs. Sachant déjà bien le flamand et le français, désirant aussi apprendre l'anglais et l'allemand en vue des missions, Jean Berchmans se met à l'italien sans difficulté pour suivre les cours du Collège romain.

Ce faisant, a encore écrit M. Poncheville, il note sur le premier bout de papier venu, tel Pascal un peu plus tard, les pensées qui lui viennent à l'esprit. Il emploie son temps au maximum, comme s'il prévoyait devoir être interrompue tôt cette vie qu'il rêve de consacrer, soldat du Christ, aux idolâtres, à moins qu'il ne soit aumônier de troupes catholiques recrutées par les archiducs Albert et Isabelle.

Son attachement à la règle de son Ordre, base de son action présente et future, va d'ailleurs sans scrupules. Bien équilibré, doué d'un entier contrôle sur lui-même, il se couche de bonne heure pour se lever dès l'aurore, prêt à servir. Point de sieste, alors que l'usage en est établi à Rome. Il utilise ce temps pour visiter les malades de l'infirmerie ou pour accompagner un ami intrépide à son égal, dans la ville assoupie sous la chaleur, mais où le dôme étincelant de Saint-Pierre leur fait signe.

Hélas ! il a trop préjugé de ses forces. L'été romain est terrible à ce courageux flamand qui refuse de céder aux exigences du climat méridional. Bientôt Jean Berchmans, saisi par la fièvre, n'a plus que la peau sur les os, mais il résiste au besoin de repos comme à une tentation.

Toutefois, comme s'il avait le pressentiment de sa mort, le dernier jour du mois de juillet 1621, il inscrit sur son carnet, comme devise du mois d'août, l'avertissement du Maître : « Prenez garde, veillez et priez, car vous ne savez pas l'heure ! ».

Le 6 de ce même mois, il va, sous un soleil de feu, soutenir une dispute philosophique au collège des Grecs et le lendemain la fièvre monte au point que le P. Cépari, son recteur, l'envoie à l'infirmerie.

À la prime aube du 11 août, le Saint-Sacrement qu'escorte toute la communauté lui est apporté. « Nous allons au ciel » s'exclame joyeusement Berchmans. Après avoir reçu la communion et l'extrême-onction, le jeune jésuite, interrogé par son

recteur, affirme n'avoir violé aucune règle et n'avoir jamais commis nul péché, fût-il véniel, depuis son entrée dans la Société de Jésus.

Le 12 août, à neuf heures du soir, il exultait, priait et parlait à ses compatriotes des Flandres, Gaudt, Van Doorme, Ale-gambe, etc., qui, sur sa demande, récitèrent les prières des agonisants. Il essaya d'entonner l'« Ave Maris Stella » mais dut y renoncer, épuisé.

Un Jésuite entonne alors les litanies que l'agonisant avait entendues souvent s'élever sur les places de Rome au cours des grandes processions. Jean s'y crut à nouveau obligé et s'unit au chant, tournant, à droite et à gauche le crucifix qu'il tenait d'une main fiévreuse et répétant : « Parce Domine, Épargne-moi, Seigneur ».

Il mourut au jour anniversaire de la Dormition de Notre-Dame, le 13 août 1681, à huit heures du matin, ne pouvant plus parler, mais suivant la récitation des litanies et inclinant la tête aux invocations : Sainte Vierge des Vierges, Reine des Vierges, Mère très chaste.

Le procès de sa canonisation fut entamé l'année même de sa mort ; sa béatification n'intervint que le 9 mai 1865 et sa canonisation, par S.S. le pape Léon XIII, le 15 janvier 1888.

À sa mort, son cœur fut embaumé pour être éventuellement déposé au noviciat des Jésuites à Malines, où le jeune novice avait séjourné six ans. L'urne en cristal contenant le cœur du saint fut transférée chez les Jésuites de Louvain et y resta jusqu'en 1773, date à laquelle l'Ordre fut interdit.

L'abbé Cornelius Geerts l'emmena à Anvers et l'y conserva jusqu'à sa mort, en 1839. De là, l'urne fut ramenée à Louvain et placée dans une chapelle latérale de l'église des Jésuites. Cette église étant destinée à disparaître, il fut décidé, en 1871, de placer l'urne dans l'église du même Ordre à Malines.

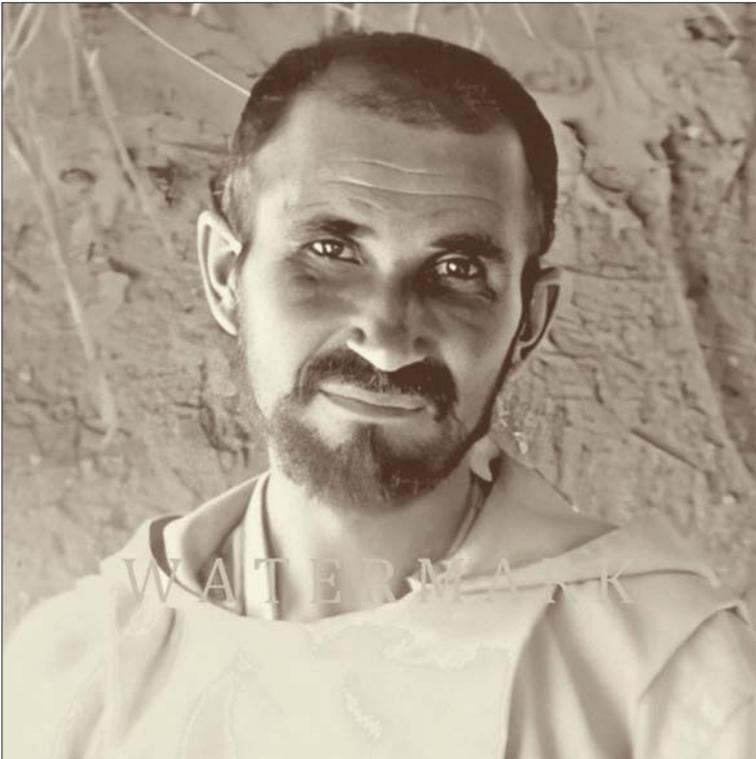
Nombreux sont les collèges et les associations de jeunesse qui ont pris saint Jean Berchmans comme patron. Je citerai notamment le collège Saint-Jean Berchmans, place de Meir à Anvers et la société dramatique Saint-Jean Berchmans de Bras-lez-Saint-Hubert. Des rues baptisées Saint-Jean Berch-

mans existent à Diest et à Malines. Quant à la maison natale du saint à Diest, elle a été transformée en oratoire.

Ainsi est perpétué le souvenir de ce jeune saint de chez nous dont l'éminente sainteté se manifeste durant sa vie trop brève et que l'Église reconnut solennellement peu après sa mort. On le fête le 26 novembre.

XXXVI

**Saint Charles
de Foucauld**



Qui n'a pas entendu parler du Père de Foucauld ? Qui n'a pas lu un des livres consacrés à cet apôtre de la solitude, héros et martyr de la Foi, frappé à mort en plein Sahara en 1916 ? Qui encore aujourd'hui ignore l'épopée vécue par ce chevalier moderne dont l'âme avait épousé la Pauvreté comme saint François d'Assise tout en restant éprise de vaillance comme firent les moines-guerriers de Terre Sainte, avec cette différence que celui-ci avait renoncé à l'épée et ne se servait que de cette arme qu'est la prière ? Les nombreux livres et revues relatant la vie de Charles de Foucauld, jeune homme épicurien, officier et explorateur héroïque, ermite au Sahara, ont trouvé des lecteurs par centaines de mille.

L'art d'un Georges Desvallières a fait de la figure de cet autre Père Damien un éblouissant symbole il y a une quarantaine d'années, notamment, sur le vitrail de la chapelle des Missions à l'Exposition Coloniale de Paris.

Une foule d'écrivains, dont René Bazin et Paul Lesourd en France et le chanoine Jean Dernime chez nous, ont écrit la vie du solitaire du Hoggar. Et aussi le prodigieux rayonnement de force spirituelle qui se dégage de la vie et de la mort du Père de Foucauld s'est enflammé comme une traînée phosphorescente. Des vocations irrésistibles se sont produites : dès 1933, sept jeunes sont partis fonder à El Abiodh Sidi Cheikh la communauté des « Petits Frères du Sacré-Cœur de Jésus », alors que, pendant sa vie, Charles de Foucauld n'avait pu trouver aucun disciple. Quelques mois plus tard, soixante postulants demandaient à les suivre, tandis que des « Petites Sœurs », réunies à Montpellier, s'apprétaient, elles aussi, à partir pour le Sahara. Depuis lors, un peu partout, en France, à Bruxelles et ailleurs, se sont constitués des Comités Charles de Foucauld. À leur initiative, le souvenir de l'ermite de Tamanrasset se revivifie et fertilise les âmes. Avec une émotion nouvelle, on se remémore

les étapes franchies par Charles de Foucauld dans sa marche vers le renoncement.

Au reste, cette vie a servi de thème à un très beau film, à un film qui emplit les yeux de tableaux émouvants et qui suggère au cœur, haussé vers l'héroïsme, des élans vers une vie désintéressée. Ce film qui nous fait suivre pas à pas sur des kilomètres de pistes, à travers le désert et les oasis du Maroc, les itinéraires de Charles de Foucauld, c'est « L'Appel du Silence ».

C'est en 1858 que le vicomte Charles-Eugène de Foucauld s'ajouta à une vieille lignée périgourdine. À ce moment, sa famille résidait à Strasbourg où son père était inspecteur des Eaux et Forêts. Sa mère mourut en avril 1865 suivant d'une année seulement son mari dans la tombe.

Le jeune orphelin, ainsi que sa sœur Marie furent recueillis par le colonel Morlet, leur grand-père maternel, officier en retraite, qui eut pour ses protégés toutes les indulgences. Charles avait besoin au contraire d'une direction attentive, de conseils fermes. Quand la grande tourmente de 1870 eût passé sur la France, quand s'ouvrit l'ère néfaste du rationalisme et des luttes religieuses, le collégien de Nancy où s'était réfugié M. de Morlet, n'était que trop soumis à toutes les mauvaises influences. Élève intelligent certes, mais peu travailleur et rebelle à toute discipline. Entré un peu tard à l'École des Postes pour s'y préparer à Saint-Cyr, il se cabre devant les sévères règles morales qu'on lui impose. Il est personnel, autoritaire. Il doit quitter l'établissement.

Reçu l'avant-dernier à Saint-Cyr, Charles de Foucauld n'a pas cherché à y prendre un rang plus honorable. Il recherche exclusivement l'amitié de ceux qui aiment le plaisir. Il se lie de la sorte avec le marquis de Morès, qui, coïncidence étrange, devait également mourir assassiné en plein Sahara en 1896. Ensemble, ils passent à l'école de cavalerie de Saumur où de Foucauld continue d'y prendre ses agréments. Certains soirs, une charmante compagnie venait tout exprès de Paris. Même chose à Pont-à-Mousson où le jeune lieutenant tint garnison avec le 4^e Hussards. C'est à ce moment que l'oncle du prodigue prit des dispositions pour protéger l'écervelé de lui-même. Charles de Foucauld fut placé sous conseil judiciaire. Il était

temps. Une seule facture laissée en souffrance chez le traiteur à la mode se montait à 70.000 francs or. On sauva ce que l'on put du patrimoine.

Le 4^e Hussards, devenant le 4^e chasseurs d'Afrique, alla établir ses quartiers en Afrique. Charles de Foucauld allait prendre contact avec un continent dont il ignorait le pressant mystère, la farouche et uniforme beauté. Mais là, il ne se sépara pas d'une personne dont la présence à Aïn-Sofra fit scandale. Sommé de mettre fin à cette situation ou de démissionner, Charles de Foucauld préféra abandonner l'uniforme. Il devait le reprendre, après un séjour d'un an à Évian lors de la révolte d'un chef du Sud-Oranais et d'un appel à des volontaires.

En 1881, Charles de Foucauld, réintégré dans son grade, prend part à la répression de l'insurrection de Bou-Amama et se lie d'amitié avec un autre jeune officier, Henri Laperrine. La vocation du désert, l'attrait de l'inconnu, l'insouciance du danger le conduisent cette fois au cœur du Maroc. Pour mener à bien son expédition dangereuse, il part sous le costume d'un rabbin, fort de sa connaissance approfondie de l'arabe et de l'hébreux.

En 1884, il franchit la frontière marocaine. Ici l'aventure commence... Charles de Foucauld s'y abandonnera jusqu'au complet succès de sa mission. Il traversa mille périls, accomplit une énorme besogne de topographe et d'ethnologue. Dans les plis de son burnous, il cachait son sextant. Ses notes, il les consigne dans un minuscule carnet qu'il a bien de la peine à ne pas se laisser ravir. Après plus de dix mois au Maroc, il rentre en France avec une moisson de renseignements des plus précieux. Il publie un ouvrage d'une valeur inestimable : la « Reconnaissance au Maroc ». Toutes les ambitions lui sont dès lors permises ; les milieux scientifiques, les salons le reçoivent avec honneur. Mais cela ne suffit plus à Charles de Foucauld. Il aspire à autre chose et il disparaît.

Pendant son séjour dans la capitale, il a fait connaissance d'un prêtre, l'abbé Huvelin, vicaire de la paroisse Saint-Augustin. C'est lui qui aidera l'explorateur à retrouver la vérité présente ; de Foucauld a trouvé enfin sa vie et part s'enfermer dans une Trappe en Arménie. Comment se rapprocher encore de

Dieu ? En quittant la Trappe, de Foucauld répond à ses supérieurs : « elle me fait monter alors que je veux descendre ». C'est en mendiant qu'il en sortira, qu'il s'embarquera pour la Palestine en 1897 et qu'il se présentera au couvent des Sœurs Clarisses à Nazareth dont il sera le jardinier et l'homme de peine. C'est là qu'il commencera ses « Écrits spirituels ». Il consacra une part de ses loisirs à peindre les fresques de la chapelle.

Franchira-t-il l'étape décisive de la prêtrise, ce déshérité volontaire, ce vagabond qui se refuse à avoir un foyer ? Oui, sur le Conseil de la Mère Élisabeth du Calvaire, il retourne en France et y reçoit, en 1901, l'ordination des mains de l'évêque de Viviers, à la Trappe de Notre-Dame des Neiges. Il a 35 ans.

Mais l'appel de la solitude, du désert, de l'infini harcèle le prêtre. Il sollicite de ses supérieurs l'autorisation de retourner au Sahara.

Le frère Charles — c'est lui qui désire que, désormais, on l'appelle ainsi — s'embarque pour l'Algérie. Il s'enfonce dans le Sud où il s'installe à Beni-Abbès. Là, il construit un ermitage avec l'aide des soldats du poste. Il trace à l'extérieur des murs une grande figure du Christ. Il prie et convertit. Il collabore à l'action pacifiante de Lyautey et du commandant Laperrine qu'il a retrouvé après plus de vingt ans de séparation. Il accompagne ce dernier dans sa marche à travers le Hoggar au terme de laquelle il se fixe à Tamanrasset au sommet de l'Asekrem où les Touaregs lui bâtissent un abri.

C'est là qu'après un admirable apostolat, une solitude rayonnante de prière et de travail, il sera abattu par des dissidents le 1^{er} décembre 1916 et enterré à genoux dans les cailloux et dans le sable.

C'est un jour d'hiver, à la nuit tombante qu'une quarantaine de malandrins et de Touaregs dissidents firent irruption dans l'ermitage du Père de Foucauld. Après l'avoir ligoté, ils le laissèrent à la garde d'un enfant de quinze à seize ans, Sarmi Ag Thora de la confédération des Adjr, sujet du sultan, pendant qu'ils se livraient au pillage.

Le Père est là qui prie... L'enfant s'impatiente de n'être pas avec les autres pour participer au pillage. Il s'approche de son

prisonnier et par derrière il décharge à bout portant son fusil... La balle entre par l'oreille et ressort par un œil. C'en est fait du Père de Foucauld.

Deux mois après la mort du Père, le lieutenant saharien Béjot fut chargé de razzier les tentes des Aït-Lohen, Touaregs dissidents soupçonnés d'avoir pris part à l'assassinat. Dans un de leurs campements, il fut retrouvé les souliers du Père, ses pinces chirurgicales, des boîtes en fer blanc et sa théière. Les tentes furent vidées de tout ce qu'elles contenaient ; femmes, enfants, chameaux, bourricots, chèvres furent emmenés à Tamourasset ; cinq Aït-Lohen furent tués. Mais Sarmi Ag Thora n'était pas au nombre des morts.

Cela on le savait, mais ce qu'on ignorait c'est ce qu'était devenu l'assassin.

On le sut six ans plus tard grâce au lieutenant Louis Béjot qui le raconte dans une brochure d'un très vif intérêt parue à Avignon chez les éditeurs les frères Aubanel :

« Les années passèrent : le Hoggar retrouva la paix d'avant-guerre et le poste de Djanet, point extrême de notre occupation sur la frontière de Tripolitaine, que nous avions évacué un moment, fut réoccupé de nouveau. C'est là qu'entre deux reconnaissances, les méharistes viennent refaire des vivres et se reposer un peu dans la vie, sinon confortable, du moins paisible du poste.

Or un jour de juin 1922, une reconnaissance venait de rentrer et le marché était plus animé que d'habitude. Strictement voilés dans leurs cotonnades bleues et ne laissant voir de leur visage que les yeux, les Touaregs allaient et venaient gravement, et les méharistes déambulaient avec nonchalance, faisant leurs petites emplettes, serrant une main, baisant une épaule, quand tout à coup l'un d'eux s'arrêta au passage d'un homme voilé et, revenant sur ses pas, murmura à son oreille :

— Sarmi...

L'homme se retourna. C'était bien lui, Sarmi Ag Thora, l'assassin. Se voyant reconnu, il veut fuir mais les méharistes l'entourent.

— Sarmi, pourquoi as-tu tué le Père ?

— Mektoub, c'était écrit.

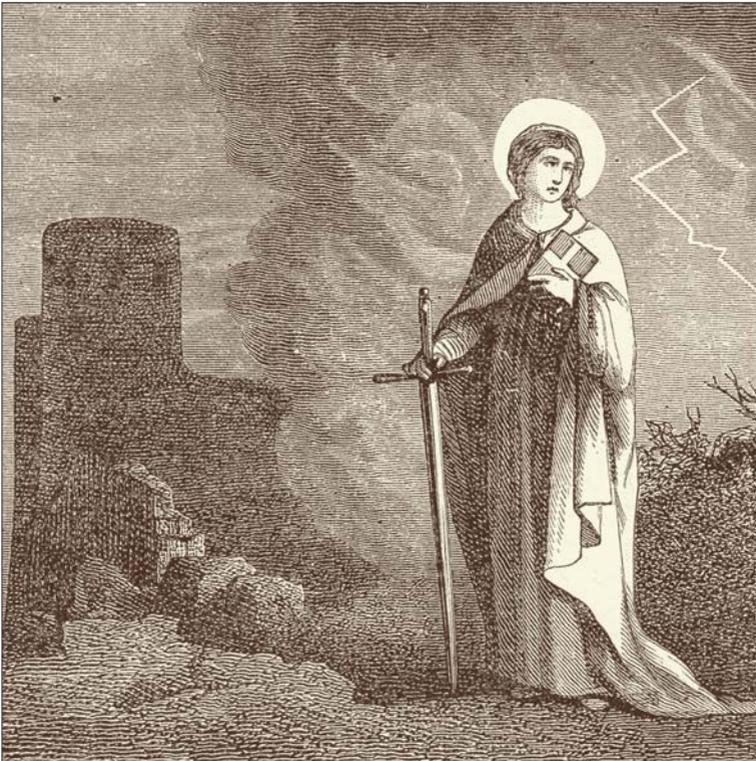
C'est tout ce qu'on en put tirer.

Pendant quelque temps, il vécut à Djanet, en attendant la sentence qui devait décider de son sort. Mais un jour qu'il était occupé à une corvée hors du poste, il s'enfuit vers la frontière tripolitaine. L'alerte est sonnée aussitôt, et la poursuite commence. On le rejoint, on le somme de s'arrêter, il n'en fait rien, on tire, et le fuyard tombe la face contre terre pour ne plus se relever.

Ainsi périt Sarmi Ag Thora de la confédération des Adjer, sujet du sultan Ahmoud, qui assassina le Roumi, le saint marabout Charles de Foucauld, pour rien, pour piller, lui aussi, une théière et quelques boîtes de fer blanc. »

XXXVII

Sainte
Barbe



Le 4 décembre, nos artilleurs et nos artificiers ont fêté sainte Barbe. Sainte Barbe, vierge et martyre, mourut soit vers 235 à Nicomédie, soit vers 306 à Héliopolis de Coëlesyrie ou plutôt vraisemblablement d'Égypte. Son histoire est obscure. Selon la tradition, son père Dioscore l'aurait fait enfermer dans une tour à cause de sa beauté ; de là vient qu'une tour est placée ordinairement à côté d'elle dans les images et sur les statues. Ensuite ayant appris d'elle qu'elle était chrétienne et sachant en plus qu'elle refusait de s'engager dans le mariage, il l'aurait traînée lui-même devant les tribunaux et décapitée de sa main ; crime odieux pour lequel il fut, dit-on, frappé par la foudre. C'est ce coup soudain dont la jeune martyre sembla punir son bourreau et parce que, eux aussi, ils lancent la foudre que les canonniers ont pris sainte Barbe pour leur patronne. Elle est aussi la patronne des mineurs, des carriers et de toutes les corporations qui emploient la poudre ou la fabriquent. Au surplus, je l'avoue, j'ignore pourquoi elle est la patronne des femmes mariées. Sans doute est-ce pour qu'elle les protège de la « foudre » de leur mari !

Jadis, notamment dans les régiments d'artillerie et de génie français, il était d'usage de célébrer cette fête avec un certain appareil bruyant : le matin, les soldats étaient réveillés en fanfare, puis des salves nombreuses étaient tirées ; enfin, le Colonel passait la revue du régiment, après quoi c'était quartier libre. Comme il est de règle dans toute fête, même religieuse, un repas soigné était servi et le soir, ingénument, les artilleurs jouaient entre eux une comédie. La guerre 1914-1918 a effacé jusqu'au souvenir de ces cordiales et bruyantes gaietés. Chez nous, deux guerres n'ont pas fait disparaître les festivités de la Sainte-Barbe. Tous ceux qui l'ont pour patronne, y compris les pompiers, ont participé au banquet traditionnel. Peut-être n'ont-ils pas songé intensément au martyre de la sainte, mais

ils ont retenu pourtant qu'il faut bien boire en son honneur, beaucoup fumer, faire du bruit, éclater de rire, chanter (ce qui parfois suffit à provoquer le mauvais temps et la foudre).

Sur l'origine de la tradition en France, j'extrais d'une lettre d'ami du chroniqueur de « L'écho de Paris » Norpois ces lignes : « En raison du prodige par quoi se manifesta la vengeance céleste, on invoqua la protection de sainte Barbe contre la foudre. Afin d'assurer cette protection, on prit l'habitude de placer une statuette de la sainte sur les soutes à poudre, notamment dans la marine où la soute finit par s'appeler Sainte-Barbe. C'est ainsi que la sainte devint la patronne de tous ceux qui avaient à manier des explosifs : artilleurs, sapeurs, mineurs, ou à lutter contre le feu : les pompiers.

L'hommage à la « patronne des artilleurs » est toujours extrêmement vivant pour ses élèves de notre grande école qu'est l'École Polytechnique. Les élèves de chaque salle organisent à leurs frais au réfectoire un banquet. Généreuse, l'administration fournit le poulet et... les « frites ». Puis une revue à grand spectacle est jouée devant les familles. N'oublions pas d'ajouter qu'une sortie supplémentaire est accordée aux élèves dont les punitions sont en partie levées... À l'école d'application d'Artillerie à Fontainebleau, le banquet par brigades est aussi de vieille tradition. « Si parcourant la ville en auto, dans la nuit du 4 au 5 décembre, vous vous trouviez nez à nez avec le taureau de Rosa Bonheur, passé au rouge vif, il ne faudra pas vous étonner... »

Je voudrais terminer cette notule par les lignes d'un ancien canonnier concernant la décision supprimant les vivats et les fanfares à la Sainte-Barbe. « C'est au trop tristement célèbre général André que revient la paternité de ce décret. Consolons-nous donc puisque, malgré tout, la tradition subsiste et subsiste bien. »

Dans nos provinces de Namur et de Luxembourg, trois villages ont sainte Barbe comme patronne. Ce sont : Petit-Fays, hameau de la commune de Monceau près de Gedinne ; Roy-lez-Marche-en-Famenne et Les Fossés, section d'Assenois à 6 km de Neufchâteau.

XXXVIII

Saint
Nicolas



Comme je ne suis pas certain que nos écoliers luxembourgeois connaissent la vraie histoire du grand saint Nicolas, je m'en vais la leur raconter. J'espère que plusieurs maîtres d'école la leur liront. Car, c'est faire preuve non seulement d'ingratitude mais encore de manque de savoir que de ne pas connaître l'histoire de son patron surtout quand, comme saint Nicolas, il est très généreux.

Saint Nicolas naquit en Asie mineure. C'est dans ce pays qu'il fut nommé évêque de Myre, en Lycie. Sa sollicitude pastorale s'étendit à toutes les nécessités de son troupeau et sa charité fut sans limite. Dieu le glorifia par des miracles sans nombre et la légende lui attribue la résurrection de trois petits enfants mis à mort par un boucher. C'est pourquoi, il est devenu le patron des jeunes garçons. Ce miracle a été le motif d'une chanson très populaire dont nous ne donnerons que les deux premiers et les deux derniers couplets afin de ne pas allonger outre mesure notre chronique.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
S'en sont allés chez un boucher.
« Boucher, voudrais-tu nous loger. »
« Entrez, entrez, petits enfants.
Il y a de la place assurément. »
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux.
Mis au saloir comme pourceaux !
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Or il advint que saint Nicolas, sept ans plus tard, vint à son tour demander l'hospitalité au boucher sanguinaire. Il fut fait, comme vous le pensez bien, fort bon accueil à l'hôte de marque. Mais quand l'évêque réclama pour souper du « petit salé », le boucher prit la fuite...

« Petits enfants qui dormez là,
Je suis le Grand Saint Nicolas. »
Et le saint étendit trois doigts.
Les p'tits se relèvent tous les trois.
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Et le second dit : « Moi aussi ! »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en Paradis ! »
Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs. »

C'est en souvenir de cette résurrection que la plupart du temps, dans nos églises, saint Nicolas est représenté, ayant à ses côtés une cuvette renfermant trois petits enfants qui tendent vers lui leurs mains jointes.

De tous les saints protecteurs, saint Nicolas est peut-être celui qui a été le plus populaire au Moyen Âge.

Les images le représentent portant des cadeaux et des jouets aux enfants. Parmi les peintures les plus célèbres, nous citerons les tableaux de Fra Angelico au Vatican, celui de Carjaval à l'Escurial et, au musée d'Amsterdam, la toile de Jean Steen représentant la fête de Saint-Nicolas. À l'occasion de l'inauguration du musée de l'imagerie française à Épinal, l'administration des Postes a émis, en 1951, un timbre représentant l'évêque de Myre ressuscitant trois petits enfants, comme je viens de le dire.

Le prénom de Nicolas a été de tous temps fort en vogue. Cinq papes des plus illustres, dont Nicolas 1^{er} le Grand, ont exercé leur pontificat sous le nom de l'illustre évêque. Saint Nicolas n'est pas uniquement le patron des petits garçons et des marinières ; il est aussi celui de la Russie. Aussi son nom a-t-il été

autrefois très en honneur à la Cour et chez les grands de ce pays. Deux tsars ont porté ce nom : ce sont Nicolas 1^{er}, qui régna de 1825 à 1855, et Nicolas II, qui fut assassiné avec sa famille par les Bolcheviks à Ekaterinbourg dans la nuit du 18 juillet 1918.

Saint Nicolas fut un grand défenseur de la religion catholique et il prit notamment part au Concile de Nicée où fut condamné l’Arianisme. Cette doctrine, qui fut prêchée vers l’an 318 par Arius, prêtre attaché à l’Église d’Alexandrie, combattait l’unité et la consubstantialité des Trois Personnes de la Sainte Trinité. Elle regardait Jésus-Christ comme essentiellement parfait mais niait sa divinité. Cette hérésie fut appuyée par divers empereurs et plusieurs rois barbares contre lesquels lutta saint Nicolas. Aussi eût-il à souffrir sous l’empereur romain Dioclétien dont la fin du règne fut appelée par les chrétiens « l’ère des martyrs ».

L’Église a élevé le saint évêque de Myre au rang de Confesseur et, envisageant la puissance qu’il a sur les flammes, elle vous fait demander d’être préservés par son intercession des feux de l’enfer. Depuis sa mort survenue en 324, saint Nicolas a été l’objet d’un culte tout spécial. La plupart des capitales des pays de l’Europe ont une de leurs églises dédiée à ce grand saint. Paris en possède même deux qui datent respectivement du XII^e et du XV^e siècles.

À Rome, l’église consacrée à saint Nicolas porte le titre : San Nicola in Carcere. Ce nom moitié chrétien, moitié païen rappelle un double souvenir, l’un du christianisme, l’autre du paganisme. L’église dédiée à saint Nicolas, le saint Vincent de Paul de l’Orient, est bâtie sur les débris d’un temple de la piété filiale, construit lui-même sur les ruines d’une prison où l’impitoyable dureté des collecteurs enfermaient les pauvres insolubles. C’est dans cette prison appelée Tullianum, de Tullus Hostilius qui la fit bâtir, que fut jetée une pauvre femme condamnée à mourir de faim. Sa fille avait obtenu l’autorisation de la visiter. Le geôlier veillait avec grand soin à ce qu’elle n’apportât aucune nourriture. Cependant la longue existence de cette mère étonnait. Une surveillance plus minutieuse fut exercée. On finit par surprendre la fille nourrissant sa mère de son lait. L’autorité

instruite de cette action si touchante accorda la vie à la mère, fit donner de la nourriture à toutes les deux et ordonna l'érection d'un temple à la piété filiale sur l'emplacement même de la prison.

Le nom de saint Nicolas, le protecteur de l'innocence en danger, n'est-il pas lié admirablement à ce souvenir ?

La grande charité de l'évêque de Myre est connue du monde entier et son corps, miraculeusement conservé à Bari, dans le royaume de Naples, semble en perpétuer la mémoire en distillant encore une huile qui guérit les infirmités et les malades.

L'église dédiée à ce grand saint fut désignée par saint Grégoire-le-Grand, dans le VI^e siècle, pour une station de carême et comme titre cardinalier. Elle fut restaurée sous le pontificat d'Honorius III qui la consacra en 1128. Depuis, menaçant ruine parce qu'elle était uniquement soutenue par des débris du temple païen, elle fut réparée aux frais du Chapitre et de Pie IX qui fit don d'une somme de 40.000 écus.

Un passage ménagé à dessein permet au visiteur de reconnaître les dimensions de l'antique prison et du temple, dont quelques colonnes et un pilier sont encore debout et enclavés dans le monument chrétien, de manière à ce que l'œil puisse les contempler. Sous le maître-autel repose un bras de saint Nicolas de Myre et une partie des corps des illustres martyrs Marc, Marcellin, Faustin et Béatrice.

Parmi les villes de Belgique qui ont une église dédiée à saint Nicolas, nous citerons : Anvers, Bruxelles, Ciney, Dixmude, Enghien, Furnes, Gand, Mons, Namur, Nivelles, Tournai et Saint-Nicolas-Waas.

Dans notre province, les localités ci-après ont saint Nicolas pour patron : Autel-Haut, Battincourt, Durbuy, Habay-la-Neuve, Herbeumont, Lacuisine, Lamorteau, La Roche, Rossignol, Sainte-Marie-sur-Semois, Straimont et Ucimont.

La chapelle d'Autel-Haut, dépendance de la commune d'Autel-Bas, qui est classée parmi les monuments historiques, est une des plus anciennes qui soit dédiée au saint évêque de Myre. Celle-ci, qui date vraisemblablement de l'époque de Huart 1^{er}, Comte d'Autel et de Horne (1320), était autrefois entourée

d'eau et servait de forteresse en même temps que d'église; elle fut agrandie en 1875.

Chez la plupart de nos petits Luxembourgeois, Bonhomme Noël et Père Janvier n'ont pas encore détrôné saint Nicolas. Aussi je m'en voudrais de terminer ma chronique sans leur souhaiter d'instructifs jouets, de beaux livres et de succulentes friandises le 6 décembre.

Disons enfin pour clore cet article sur saint Nicolas qu'on rapporte qu'aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, il existait une expression s'appliquant aux hommes qui avaient passé l'âge normal du mariage. On disait d'eux qu'ils portaient la crosse de saint Nicolas.

XXXIX

Sainte
Odile



Sainte Odile, en latin Othilia, naquit vers 660 et mourut comme abbesse à Hohenbourg (Alsace) vers 720. Sa vie a été écrite l'année de sa mort par un auteur inconnu. D'après ce document, elle était fille d'Adalric, duc d'Alsace, sous le règne de Childéric II, roi d'Austrasie, et de son épouse Bereswinde, noble franque. Née aveugle, elle recouvra la vue en recevant le baptême. Son père l'ayant exilée à cause de son infirmité, Odile fut élevée à l'abbaye romane de Meyenfeld qu'entouraient de silence et de fraîcheur les sapins de la montagne. La jeune fille, prise de dégoût pour le monde, souhaitait ardemment vivre dans le calme du cloître, y louer Dieu et méditer dans une humble cellule. Cette existence de recluse lui paraissait la plus heureuse, la plus douce et la plus sage. Secrètement, elle fit vœu de ne jamais quitter sa solitude et de revêtir le voile blanc des épouses du Christ. Mais son père exigea son retour à la Cour. Par piété filiale, elle obéit avec cependant le ferme propos de regagner un jour sa retraite.

Rentrée au palais familial, ses charmes et son âme angélique la firent remarquer des jeunes seigneurs des environs. Parmi ses admirateurs, un noble personnage d'Allemagne avait su gagner l'affection et les faveurs d'Adalric. Le duc, désireux de l'avoir pour gendre, pressa Odile de lui accorder sa main. Mais celle-ci tardait à donner son consentement, alléguant toujours de nouveaux prétextes dans l'espoir que son père changerait d'avis et la laisserait finalement s'établir sous le toit d'un couvent. Le duc se montra inflexible. Certaine que seule la fuite la soustrairait aux dangers des affections terrestres, la jeune duchesse se procura des vêtements de paysanne et à l'aube elle quitta clandestinement le château et gagna la campagne. Après une marche fort longue, elle atteignit les bords du Rhin. Grâce au concours d'un passeur d'eau, Odile traversa le fleuve. Arrivée sur l'autre rive, elle gagna la forêt proche en toute hâte.

Au manoir, rapporte la légende, son absence avait été remarquée. Averti sans tarder du départ de sa fille, le duc fit sceller son meilleur coursier, expédia ses serviteurs dans toutes les directions et, orienté par quelques vagues indications, se dirigea vers le Rhin. Là, il interpella le passeur :

— N'as-tu pas transporté une jeune fille sur l'autre rive ?

— Une simple villageoise, Sire, répondit le marinier. Mais si charmante et si imprégnée de noblesse que je n'ai pas osé l'interroger.

— Avait-elle l'œil noir, les cheveux bruns, reprit le duc.

— Oui, mon seigneur, l'œil lumineux et scintillant comme une étoile et les cheveux bruns comme les faînes des Vosges.

— C'est bien elle, s'écria Adalric, vite passe-nous.

Le duc traversa la plaine et atteignit bientôt les premières pentes montagneuses. À ce moment, Odile, épuisée de fatigue, se laissait choir sur la mousse des rochers. Tandis que sa vue embrassait la merveilleuse vallée du Rhin, elle joignit les mains et implora la protection du Ciel. Le repos et la prière venaient de lui rendre forces, lorsqu'elle entendit un bruit de voix et de chevaux. Son regard plonge dans la vallée et aisément elle reconnaît son père et sa suite. Sans hésiter, pour échapper à leur poursuite, elle s'enfonce dans les broussailles et la futaie épaisse. La terreur décuple son courage. Bientôt cependant, elle se sent faiblir et va perdre connaissance. Un dernier rocher la dérobe uniquement à ses poursuivants ; elle va tomber entre leurs mains. Elle rassemble ses forces défaillantes et, une nouvelle fois, elle invoque le Seigneur le suppliant de la sauver de la fureur du duc. Tout à coup, le rocher s'entrouvre, laissant voir une grotte dans laquelle Odile se réfugie. À peine y est-elle entrée que la roche se referme. Ce miracle vient à peine de se produire que la jeune vierge entend le galop des chevaux et la voix d'Adalric qui l'appelle par son nom.

— Père ! me voici, répond Odile.

Le châtelain et sa suite s'arrêtent ; leurs montures halètent, blanches d'écume.

— D'où viennent ces paroles ?, s'écrie le duc. Ne dirait-on

pas qu'elles sortent des entrailles de ce rocher ? Ma fille où es-tu ?

— Près de toi mon père, sous la garde de Dieu qui désire que j'accomplisse mon serment. Depuis longtemps, je suis la fiancée du Christ. Père, je t'en supplie, ne te révolte pas contre la volonté du Tout-Puissant. Accorde-moi de vivre simplement dans une de ces retraites sacrées.

Ne pouvant pas douter que la voix de sa fille bien-aimée sortait du roc impénétrable, il sentit sa volonté faiblir.

— Que le Seigneur soit loué, dit-il. Je reconnais bien là sa main puissante. Viens Odile, viens mon enfant, je te jure de ne plus contrarier tes projets.

Comme il achevait de prononcer ces paroles, le rocher s'ouvrit à nouveau et les serviteurs aperçurent, au fond de la grotte, la jeune Odile rayonnante de bonheur et enveloppée d'une lumière céleste.

Le père tendit les bras à sa fille et celle-ci s'y blottit en versant cette fois des larmes de joie. Le duc lui laissa prendre le voile et fit construire pour elle le monastère de Hohenburg dit « Abbaye de Sainte-Odile ». Fondé au VII^e siècle, celui-ci, qui s'élève sur une colline appelée aujourd'hui Mont Sainte-Odile, jeta d'abord un grand éclat sur la contrée. Durant la vie de sa fondatrice, il ne renfermait pas moins, dit-on, de 130 religieuses. Tombé en décadence au XI^e siècle, il fut réformé par l'abbesse Hérade de Landsberg. Il fut détruit en 1546 par les paysans révoltés. Vers 1620, des religieux de l'ordre des Prémontrés commencèrent à réparer ses ruines. Le nouveau couvent fut érigé en prieuré vers 1661 et demeura florissant jusqu'à la Révolution française. Fermé en 1791, il ne fut rouvert qu'en 1853 pour recevoir des Sœurs du Tiers-Ordre de saint François, venant de Rhermacker près de Saverne, qu'y établit Monseigneur Raess, évêque de Strasbourg. Le tombeau de sainte Odile à Hohenbourg n'a cessé d'être visité par des pèlerins du monde entier surtout le lundi de la Pentecôte et le 13 décembre, jour de la fête de la sainte, dont les reliques reposent dans une châsse moderne qui lui est dédiée. Elle est invoquée contre les maux d'yeux.

Patronne de l'Alsace, sainte Odile est aussi connue dans notre pays. Anciennement, on l'invoquait à Hamerenne, près de Han-sur-Lesse, hameau qui avait une vieille chapelle romane lui dédiée. Les pèlerins atteints d'ophtalmie y allaient, au mois de juillet, se baigner les yeux dans l'eau d'une fontaine à laquelle était attribuée la vertu d'éteindre l'inflammation des paupières. On raconte que vers 715, on y aurait transporté le corps de sainte Odile. Pure légende, certes, car les restes de la fille d'Adalric n'ont jamais quitté les Vosges.

Deux villages du Luxembourg ont sainte Odile comme patronne. Ce sont Sélange et Habay-la-Vieille. Sélange à 9 1/2 km d'Arlon est situé, à 350 m d'altitude, sur le versant d'un plateau, près de la route d'Arlon à Longwy. Cours d'eau : l'Eisch-Solingen, formait, avant 1795, le chef-lieu d'une mairie prévôtale d'Arlon. L'ancienne église, qui se trouvait sur la hauteur entre Sélange et Turpange, fut pillée et incendiée par les sans-culottes en 1793. Sélange, après avoir été réuni à la commune de Messancy en 1823, en fut séparé en 1876. Sa population, qui était de 722 habitants en 1910, n'était plus que de 650 en 1925.

Habay-la-Vieille est à 16 km d'Arlon et à 6 1/2 km d'Étalle. Cours d'eau : la Rulles, affluent de la Semois et château de la Trapperie, bâti en 1731, par S. F. de Baillet. Habay, du vieux mot hoba, désigne une métairie. Tout porte à croire que le premier noyau de ce village fut le Bua où l'on pratiqua de bonne heure l'élevage du bétail. Habay-la-Vieille a une longue mais parfois pénible histoire. De ce fait, elle mérite d'être connue. Cette localité remonte à l'époque de l'occupation romaine, car dit Prat « on y a découvert à diverses reprises et, notamment en 1849, des substructions considérables, des tuiles, des vases de formes diverses, des monnaies de plusieurs empereurs romains. Des ruines romaines ont été mises au jour au lieu-dit « Mageroy », mot qui veut dire major, de sorte qu'un chef romain y aurait eu sa villa. Jusqu'en 1217, Habay est employé seul. Avant de relever du duché de Luxembourg, puis de la province, Habay appartenait au Comté de Chiny. Le village de Habay-la-Vieille fut affranchi en 1290 par Thibaut II, comte de Bar, et Louis V, comte de Looz et de Chiny, d'accord avec sa

femme, Jeanne de Blamont.

L'ancienne église fut agrandie, en 1832, avec quelques pierres tombales de 1676-1680.

La chapelle de Habay-la-Vieille avait, en 1570, écrit Eugène De Seyn dans son « Dictionnaire des communes belges », un revenu de 8 francs et de 3 pintes d'huile ; elle était filiale de Villers-sur-Semois. Mais la guerre de Trente ans et la perte qui s'ensuivit, en 1636, amenèrent la suppression du chapelain de Habay. En effet, la population de ce village était presque anéantie. Sur 30 ménages, il n'en restait plus que 10 ; plus de 300 personnes avaient payé leur tribut à l'horrible fléau. Rulles et Marbehan n'avaient conservé que 8 ménages sur 80 et Habay-la-Neuve 23 sur 105. La mortalité avait été universelle ; 380 villages se trouvaient alors abandonnés et entièrement déserts. Il fallut du temps pour repeupler le pays. Louis XIV fit publier en 1685 et 1686 des avis portant plusieurs privilèges, en faveur des artisans et des manufacturiers qui viendraient de l'étranger « s'établir dans les villes et lieux du duché de Luxembourg et comté de Chiny ».

Grâce aux forges de la Trapperie et de l'arrivée de familles venues du Hainaut le village de Habay-la-Vieille se rétablit dès 1665. Malheureusement, 40 ans plus tard, en 1704, le village fut en partie détruit par un incendie. Après le décès, le 16 décembre 1839, du châtelain Félix-Joseph d'Anethan, créé baron en 1828, les forges de la Trapperie éteignirent leurs feux. Et les habitants de Habay-la-Vieille durent trouver des moyens de subsistance dans la fabrication de pointes de Paris et de chaussures et dans l'agriculture.

XL

Sainte Begge
et Andenne



Andenne, ville de la province de Namur, sur la rive droite de la Meuse et sur la route de Huy à Namur, est à 20 km de cette dernière et à 5 km de Landenne, de Haltinne et de Coustisse. Cette dernière localité a été détachée d'Andenne pour être érigée en commune distincte, en 1886. Disons, en passant, qu'autrefois ce village était le lieu d'un pèlerinage réputé. De nombreux pèlerins venaient, en effet, toute l'année, vénérer la pierre sur laquelle mourut en l'an 900 saint Maur, disciple de saint Benoît.

Altitude de 81,87 m à la marche inférieure de l'escalier de l'hôtel de ville.

Andana en 870, Andanne en 1241, Andaine en 1278, Andennes en 1817.

Population en 1815 : 2.625 hab. ; en 1840 : 4.685 et aujourd'hui environ 7.000.

Activités et productions nombreuses. Au temps de mon enfance, Andenne était surtout renommée pour ses pipes en terre cuite dont la tête était celle d'un patriarche barbu. Cette pipe portait, comme il se devait, le nom de « Jacob ». Tous ceux de mon âge ont vu leur grand-père fumer dans cette pipe qui de blanche devait devenir couleur de tabac. On disait alors que la pipe était « passée » et le fumeur s'en faisait une gloire.

C'est surtout à Andenelle, dépendance d'Andenne, qu'il existait des fours à pipes dont l'activité fut florissante depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'en 1940, pour décroître ensuite avec la suprématie de la pipe de bruyère. Certain four produisait annuellement plusieurs centaines de milliers de pipes.

Le nom d'Andenne est intimement lié à celui de sainte Begge. Mais qui est sainte Begge ?

Sainte Begge naquit en Austrasie vers l'an 620. Elle était la

filles aînées du maire du Palais Pépin I appelé aussi Pépin de Landen et de sainte Ide ou Ideberge. Sa sœur cadette, sainte Gertrude, fonda le monastère de Nivelles. Elle fut mariée à Ansegise, fils de saint Arnold, évêque de Metz, qui administra le royaume franc sous Sigebert III et périt assassiné. De cette union, naquit Pépin de Herstal qui, après s'être fait le protecteur des leudes d'Austrasie opprimés par Ebroïn, battit à Testry Thierry III, roi de Neustrie, devenant par cette victoire le premier roi de la dynastie des Carolingiens. Que se passa-t-il dans l'âme de Begge après la mort tragique de son mari ? Dieu seul le sait, mais toujours est-il qu'elle se décida à quitter le monde pour vivre dans la retraite et la pénitence.

Elle voulut attirer les bénédictions de Jésus-Christ et de son vicaire sur sa résolution en entreprenant un voyage à Rome. À son retour de la Ville Sainte, elle fit construire à Andenne, en souvenir des sept basiliques de Rome, sept chapelles ; de là le nom de « Sept églises » qu'Andenne sur Meuse portait en ces temps lointains. Elle bâtit ensuite, en 691, un monastère sur le modèle de celui de sa sœur Gertrude et tira de l'abbaye, dirigée à Nivelles par cette sainte, sa règle et ses premières religieuses. Leur nombre était devenu assez grand et cette maison de prières prospérait quand Dieu rappela à Lui, le 17 décembre 693, sa fidèle servante. Ce monastère peut être considéré comme le berceau de la ville actuelle. La seigneurie du ban d'Andenne était un franc alleu qui ne relevait de personne. Elle jouissait de la haute, moyenne et basse justice. Elle était du patrimoine de sainte Begge.

C'est à sainte Begge qu'on attribue le plus généralement l'institution des Béguines qui la reconnaissent du reste pour leur patronne. Les Béguines sont des jeunes filles ou des veuves qui sans faire de vœux se réunissent pour vivre en commun dans le travail et la prière. Elles ne sont ni laïques ni religieuses ; le produit de leurs travaux sert à leur nourriture et à leur entretien. Elles ont un habit particulier. Louis XI les supprima en France mais elles subsistèrent en Belgique. De nos jours encore, elles continuent à vivre dans ces petites cités que nous a léguées le moyen âge, qui sont séparées par une enceinte de la grande ville moderne et qu'on a appelées les béguinages.

Les principaux béguinages belges sont ceux de Tirlemont, Turnhout, Malines, Lierre, Gand, Courtrai, Dixmude, Saint-Trond, Tongres et Bruges.

Disons quelques mots de quatre d'entre eux. Le béguinage de Lierre existe depuis le XIII^e siècle ; c'est l'un des plus anciens du duché de Brabant. Ni l'église, ni les maisons ne présentent un intérêt dans leur détail, mais l'aspect général est assez curieux.

À Louvain, l'église du béguinage, bâtie dans le style ogival secondaire, date de 1306. Parmi les nombreux tableaux de cette église, on remarque une « Sainte Begge » du peintre Th. Bayermans.

Gand possède deux béguinages, le grand placé sous le patronage de Notre-Dame-au-Foin et le petit qui se réclame de sainte Élisabeth. Leur population, qui dépassait celle de tous les autres, était encore il y a quelques années de six cents recluses.

Mais c'est sans contredit le béguinage de Bruges qui est le plus renommé et le plus pittoresque. Ce béguinage, qui se trouve à proximité du Lac d'Amour, remonte, comme celui de Lierre, au XIII^e siècle, il est formé d'une vaste enceinte plantée d'ormes séculaires et garnie de maisons propres dont celle de la Grande Dame, supérieure de l'endroit. Son église date de 1605. Parmi les tableaux de valeur qui ornent l'intérieur de l'oratoire, il y a la toile du maître-autel qui est de Jacques Van Oost et qui représente sainte Élisabeth au pied d'un crucifix. Feu le chanoine Hoornaert, qui a écrit l'histoire du béguinage, en fut le curé pendant de nombreuses années. Outre les béguines, des sœurs bénédictines habitent cet enclos qui a été restauré. Avec leur coiffure de lin et leur ample robe de bure, celles-ci font penser aux vierges du peintre Memling.

Mais revenons à Andenne où le culte de la grand-mère de Charles Martel est resté très vivace. L'église paroissiale, dédiée à sainte Begge, patronne de la cité, fut bâtie d'après les plans de Dewez (1731-1812) sur l'emplacement de la collégiale primitive. Elle est de style Renaissance ; la façade est d'ordonnance ionique. Dans une chapelle, à gauche en entrant, on voit le tombeau de sainte Begge, une châsse splendide datant du X^e siècle. L'église possède un trésor de grande valeur. Dans les

murs de la tour sont encadrées de nombreuses pierres tombales se rapportant à des chanoines du chapitre d'Andenne. À proximité de l'église coule la fontaine des Poussins dite Fontaine de sainte Begge. L'hôtel de ville, sur la place du perron, date de 1770.

Le village d'Andenne possède une modeste église romane appelée « église des Sarrasins » qui est très intéressante au point de vue archéologique.

Bien que des découvertes d'objets romains, dont 288 pièces de monnaie d'empereurs du III^e siècle, aient été faites dans le sous-sol de la ville, il n'a pas été possible de déterminer l'histoire d'Andenne antérieurement au VII^e siècle.

C'est, a écrit Eugène de Seyn dans son dictionnaire des Communes belges, dans l'acte de partage conclu, le 9 avril 870, entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, qu'on trouve pour la première fois le nom d'Andenne (en latin Andana) qui devait déjà être à cette époque un bourg d'une certaine importance. En 883, les Normands saccagèrent la localité et incendièrent l'église et les bâtiments environnants.

Vers l'an 1151, dans la guerre que Henri l'Aveugle, comte de Namur, soutint contre Henri II de Lotharinge, évêque de Liège, les Liégeois, après avoir remporté la victoire, se jetèrent sur Andenne et le livrèrent au pillage et au feu. Le bourg eut beaucoup à souffrir de la célèbre « guerre de la Vache » : plusieurs maisons furent brûlées et des habitants massacrés.

En 1467, dans la guerre des Liégeois contre Charles le Téméraire, la ville fut brûlée par la garnison de Huy qui avait embrassé le parti du duc de Bourgogne.

Dans le courant des XVI^e et XVII^e siècles, Andenne eut à traverser encore bien des vicissitudes : réquisitions de toutes natures, logements de troupes, prestations pécuniaires considérables, etc.

L'empereur Joseph II fit un tort immense à Andenne lorsqu'il décida, en 1785, que le chapitre serait supprimé et réuni à celui de Moustier-sur-Sambre. Il faut savoir que depuis sa fondation, Andenne se trouvait sous la dépendance absolue du chapitre noble. Les comtes de Namur étaient avoués d'An-

denne ; ils devaient protection aux dames d'Andenne en toute occasion.

Le 7 juillet ramène, chaque année, à Andenne, les fêtes de la translation des reliques de sainte Begge. Les Andennais ont toujours voué à la fondatrice de leur ville une vénération toute particulière et l'origine de cette procession remonte dans le lointain des temps. On a cru que cette fête rappelait le retour des reliques que les chanoinesses avaient, en exécution d'un ordre de Joseph II, emportées avec elles dans leur exode à Namur. Or la « Vie de sainte Begge » du chanoine Toussaint donne une autre explication.

Après sa mort en 694, la patronne de la ville fut enterrée dans une des sept chapelles du bourg naissant. Une vieille tradition rapporte qu'un habitant, ayant commis une faute grave sans doute, avait jugé bon de mettre la mer entre la justice de son pays et lui. La fille de Pépin de Landen lui apparaissant une nuit, lui donna l'ordre de retourner dans sa ville natale, d'y retrouver son tombeau et d'y faire construire un plus beau. Sûr de l'impunité, il exécuta l'ordre et les reliques furent déposées solennellement dans le nouveau monument.

Le deuxième dimanche de septembre, un cortège historique et fastueux parcourt les rues d'Andenne. Celui-ci constituant une réminiscence colorée de la vie de sainte Begge, de celle de ses saints et illustres parents et de l'histoire du chapitre des chanoinesses issu, vers 1150, de l'abbaye créée par la sainte.

Le plus tragique, le plus sanglant et le plus douloureux événement vécu par la ville d'Andenne est certainement celui d'août 1914. Au point de vue militaire, Andenne n'était ni une place forte ni une position stratégique. Mais, vu sa situation géographique, l'État-major belge en fit une tête de pont. Car il présumait que les troupes allemandes y passeraient afin d'investir la place forte de Namur, d'autant plus que, depuis 1853, un pont en fer reliait Andenne à la rive gauche de la Meuse où se trouve le village de Seilles. Sous la pression des forces allemandes, les soldats belges, menacés d'encerclement, se replièrent, le 19 août, après avoir détruit le pont assurant la communication entre les deux rives de la Meuse.

Entrés dans la ville, vers 10 heures du matin, les cavaliers allemands se trouvèrent dans l'impossibilité de franchir le fleu-

ve. Ce fut pour eux une grande déception. Tandis que leurs pionniers construisent un pont en bois, ils prirent comme otages le bourgmestre et le doyen qui passèrent la nuit à l'hôtel de ville. Mais le lendemain, avec l'approbation du commandant en chef, le général von Bulow, le « sac d'Andenne » commence. Dans la matinée de ce jeudi 20 août, le feu est mis à deux maisons de Peu d'Eau, faubourg d'Andenne. Vers 16 heures, le pont de bateaux étant terminé, les troupes allemandes se remettent en marche. À 18 heures, une vive fusillade éclate. Elle vient de la direction de Seilles ; des soldats allemands ivres et pris de panique tirent les uns sur les autres ; ceux qui se trouvent à Andenne ripostent. Relativement peu de victimes parmi les civils : une dizaine auxquels il faut toutefois ajouter les treize tués de la sanglante boucherie de Hautebise, hameau d'Andenne. La population affolée se réfugie dans les caves tandis que la soldatesque allemande se livre au pillage.

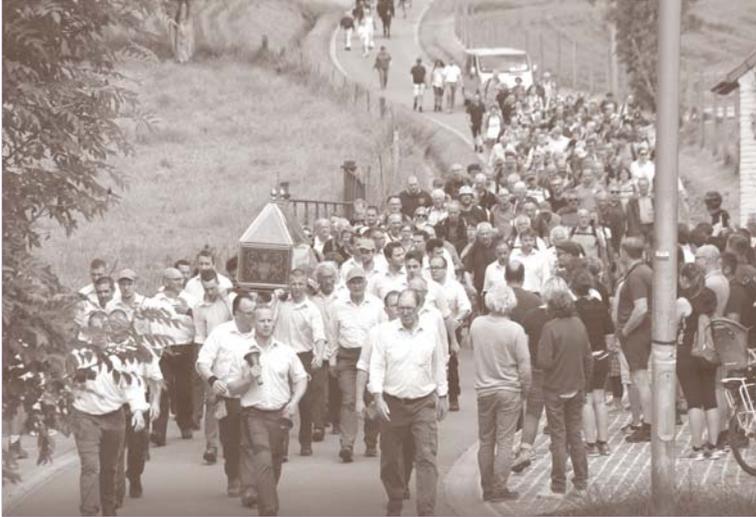
Le vendredi de grand matin, les soldats teutons tuent environ 150 personnes dans leurs demeures et emmènent les autres Place des Tilleuls. Bientôt 600 habitants sont parqués en cet endroit. Pour l'exemple, on tire sur trois d'entre eux. Les femmes, mises à part, sont relâchées. Quant aux hommes, ils sont partagés en deux groupes. L'un, le plus important, est conduit près du pont où il est tenu prisonnier, l'autre, d'environ 70, est lâchement assassiné sur les bords de la Meuse. Ces crimes accomplis, 40 prisonniers sont chargés de creuser des fosses et d'y entasser tous les cadavres. Cette lugubre besogne, interrompue par la nuit, est reprise le lendemain matin. Ce court résumé de la tragédie laisse deviner les scènes d'horreur et de larmes qui se passèrent tant à Andenne qu'à Seilles.

Le bilan des dramatiques journées des 20 et 21 août dans la commune d'Andenne peut s'établir comme suit : 223 tués et 37 maisons systématiquement incendiées. En plus, 719 immeubles endommagés. Il est impossible de décrire ici les stations du sanglant et douloureux calvaire que dut gravir toute la population d'Andenne pendant ces terribles journées de pillage, de meurtres et d'incendies : c'est à faire frémir !...

Disons, pour terminer, que la ville a élevé un très beau monument à ses héros et à ses martyrs de 1914. Celui-ci a été inauguré le 26 octobre 1930.

Table des matières

I	Sainte Gudule et ses légendes	07
II	Saint Sébastien et ses archers	13
III	Saint Vincent	19
IV	Saint François de Sales	22
V	Sainte Aldegonde	28
VI	Saint Blaise	33
VII	Saint Amand	38
VIII	Saint Mengold	46
IX	Saint Hadelin	50
X	Sainte Bernadette de Lourdes	55
XI	Saint Thomas d'Aquin	61
XII	Sainte Gertrude	67
XIII	Saint Georges	73
XIV	Saint Guibert	79
XV	Sainte Jeanne d'Arc	84
XVI	Saint Médard et les dictons de juin	92
XVII	Sainte Godelieve	98
XVIII	Saint Thibaut	103
XIX	Sainte Marthe	110
XX	Saint Laurent	115
XXI	Saint Roch	121
XXII	Saint Hermès et son folklore	129
XXIII	Saint Gilles	136
XXIV	Saint Remacle et le Luxembourg	142
XXV	Saint Corneille	148
XXVI	Saint Maurice	153
XXVII	Saints Côme et Damien	159
XXVIII	Saint Venceslas	164
XXIX	Saint François d'Assise	171
XXX	Saint Hubert	177
XXXI	Saint Martin	186
XXXII	Saint Albert le Grand	192
XXXIII	Sainte Élisabeth de Hongrie	198
XXXIV	Sainte Catherine	204
XXXV	Saint Jean Berchmans	209
XXXVI	Saint Charles de Foucauld	214
XXXVII	Sainte Barbe	221
XXXVIII	Saint Nicolas	224
XXXIX	Sainte Odile	230
XL	Sainte Begge et Andenne	236



« Le Fiertel », procession de 32,6 km ayant lieu annuellement le dimanche après la Pentecôte à Renaix. Cette tradition remonte au XI^e siècle. À cette occasion, les reliques de saint Hermès sont exposées tout au long des frontières de la ville. *(Photo Lieke D'hondt, 2019)*



Messe en plein air lors du pèlerinage de Saint-Thibaut à Marcourt.

(Photo Louis Vieuxtemps, vers 2004)